

1^o COLLOQUE DU G.E.C.P.

PULSIONS ET CONNAISSANCE

LE BEBE, L'ENFANT, L'ADULTE :
APPROCHE PSYCHANALYTIQUE DU DESIR DE CONNAITRE

UNIVERSITE DE PROVENCE
1^o & 2 FEVRIER 1986

1^{er} COLLOQUE DU G.E.C.P.

PULSIONS ET CONNAISSANCE

LE BEBE, L'ENFANT, L'ADULTE :
APPROCHE PSYCHANALYTIQUE DU DESIR DE CONNAITRE

AIX-EN-PROVENCE
1^{er} et 2 Février 1986

Publié avec le concours de l'Université de Provence
et du Conseil Régional Provence-Alpes-Côte d'Azur

PULSIONS ET CONNAISSANCE

Le bébé, l'enfant, l'adulte : Approche psychanalytique du désir de connaître

SOMMAIRE

Avant-propos : Présentation du G.E.C.P.	
Florence BEGOIN-GUIGNARD : Ouverture du Colloque	5
Monique PINOL-DOURIEZ :	
Aimer connaître : les conditions d'émergence du désir de connaître	7
Marcel THAON et Danielle DRAVET :	
Déconstruction de l'expérience relationnelle, réflexion à partir d'une psychothérapie d'enfant	13
Maurice DESPINOY et Myriam BOUBLI :	
Construction au cours d'une thérapie d'enfant.	25
Elisabeth ABOUT :	
L'expérience partagée, observation clinique d'une relation mère/bébé.	31
Maurice NETTER :	
L'effet de fantôme comme source d'une pulsion épistémophilique et de sa déviation idéologique.	39
Florence BEGOIN-GUIGNARD :	
Les avatars de la pulsion épistémophilique.	43
Intervention au cours des tables rondes*	
André BARBIER : Interventions	51
Jacques CAIN : Notes à partir du colloque	53
Arielle PAUNIER : Intervention	55
L'après-coup du Colloque	
Arlette BERNOS : Dans la continuité d'un colloque ?	59
CREUSET (Association) : Sur le désir de savoir dans les groupes de formation	61
Jean FOREST : Singulier colloque	63
Jean-Claude GINOUX : L'idée nouvelle	65
Anne ROCHE : Réflexions à partir de l'exposé de M. Thaon et D. Dravet/Réponses des auteurs	69
Béatrice ROUZEROL : Quelques réflexions sur les pulsions dans la sublimation	71
Activités du G.E.C.P.	

* A notre regret, nous ne pouvons publier ici que les interventions dont les textes écrits nous sont parvenus.

Avant-propos

Le Colloque qui va être ouvert dans un instant par Florence Begoin-Guignard constitue la première manifestation publique du Groupe d'Etudes Cliniques et Psychopathologiques du Développement (G.E.C.Pa.)

Par son thème «Pulsions et Connaissance», ce Colloque indique le champ de travail où se sont rencontrés des praticiens-chercheurs : psychologues cliniciens, psychiatres, psychanalystes, pédiatres - universitaires ou non -, désirant confronter leurs expériences et travailler sur des programmes de recherche communs.

L'intérêt partagé qui réunit les membres du G.E.C.P. pour l'étude du développement et des transformations psychiques - développement et transformations indissociablement inter et intrapsychiques - part d'une hypothèse concernant l'implication des processus de pensée dans toute construction psychique. Selon cette hypothèse, les processus de connaissance et de méconnaissance relèvent de processus relationnels (narcissiques et objectaux) ; l'étude de leurs émergences, constructions, déconstructions se trouve donc au cœur de la recherche clinique.

Une nouvelle équipe de recherche est donc née. La vigueur et le dynamisme de ce groupe naissant tient, à mon sens, à la richesse des échanges suscités par le respect absolu des différences, le désir d'écouter ces différences et de les laisser nous travailler.

L'équipe a plusieurs points d'ancrage régionaux. Ce sont actuellement l'UER de Psychologie, le CMPPU d'Aix-en-Provence, le CAMSP et le 4ème Intersecteur de Psychiatrie Infanto-Juvenile du 13ème arrondissement de Marseille. Par ailleurs, les recherches sont menées dans les diverses institutions médico-sociales où les praticiens-chercheurs concernés travaillent. Le G.E.C.P. appartient également au groupement des équipes et laboratoires habilités à recevoir des étudiants inscrits en Formation Doctorale.

Si «la pulsion est la forme inchoative de la pensée», comme l'a écrit A. Green, le thème de ce Colloque peut apparaître comme le paraphe de l'acte de naissance du G.E.C.P., et personne autre que Florence Begoin-Guignard ne pouvait mieux accompagner une naissance. Qu'elle soit profondément remerciée de bien vouloir ouvrir ce premier Colloque.

Monique PINOL-DOURIEZ

PULSIONS ET CONNAISSANCE

Le bébé, l'enfant, l'adulte :

Approche psychanalytique du désir de connaître

OUVERTURE DU COLLOQUE

par Madame Florence BEGOIN-GUIGNARD
Membre de la Société Psychanalytique de Paris

INTRODUCTION GENERALE

Le choix du thème de ces rencontres reflète la façon dont j'ai «rêvé» à la réunion de ce week-end organisé par une amie de longue date, Monique Pinol-Douriez. Ses travaux reflètent son intérêt tant pour les pulsions que pour la connaissance ; elle a donc souhaité attirer dans ce cadre **universitaire** d'autres personnes se retrouvant peu ou prou dans cette même pluralité des niveaux d'investissements. L'amitié qu'elle m'a témoignée en me permettant d'exprimer mes vœux quant à la façon dont nous allions travailler ensemble est le fruit d'un accord authentique. C'est ainsi que nous avons espéré pouvoir éviter le piège du «parisienisme», en sollicitant la collaboration de collègues et amis qui ont la chance de vivre dans votre merveilleuse région, mais aussi d'amis et collègues venus d'ailleurs, de notre passé commun, (Arielle Paunier) et de notre présent, où nous sommes géographiquement séparées (Elisabeth About). Le thème choisi révèle aussi l'affection particulière que j'ai pour l'étude de la connaissance dans mon activité psychanalytique, tant au niveau de ma pratique quotidienne avec les analysants, qu'au niveau de la communication avec les collègues, jeunes ou moins jeunes, expérimentés ou débutants. Enfin, j'ai surtout choisi ce thème pour des raisons que je ne connais pas encore et que je découvrirai rétroactivement, au cours de ce week-end et probablement longtemps après... ou peut-être jamais, car je n'aurai pas la prétention de pouvoir tout **expliquer**, même - ou surtout - en ce qui concerne mes propres investissements pulsionnels de la connaissance.

W.R. Bion a pris, quant à lui, l'option de donner à la pulsion épistémophilique ses lettres de noblesse en la «changeant de topique», c'est-à-dire, en la sortant de la description freudienne des pulsions partielles - description qui se rattache à la **première topique** - pour la placer dans la **deuxième topique** aux côtés de la pulsion de vie et de la pulsion de mort. Je ne vous cacherai pas que cette option m'a beaucoup séduite et me séduit encore aujourd'hui, malgré les difficultés que ce déplacement - ou ce transfert ? - peut susciter. Je ne suis pas, pour ma part, une théoricienne **stricto sensu**. Les théories ont pour moi valeur de **modèle**, de cadre de réflexion à partir de la clinique ; de sorte que, au risque de passer pour iconoclaste, je n'éprouve pas trop de culpabilité à abandonner une description du psychisme humain, même faite par Freud, lorsqu'elle s'avère présenter à ma réflexion théorique un obstacle répétitivement indépassable et stérilisant. J'insisterai cependant sur la **stérilité** comme condition sine qua non de l'abandon d'un concept

théorique ou, comme c'est le cas ici plus modestement, de la proposition d'une **modification dans l'agencement des concepts théoriques freudiens**. Il est vrai que, dans le cas présent, ma démarche suit celle de Freud lui-même - que de remaniements n'a-t-il pas apportés à ses descriptions au fur et à mesure qu'il avançait dans ses connaissances grâce à l'expérience clinique ! elle suit également celle de Bion, dont la compréhension assimilatrice de l'œuvre de Freud est d'une profondeur exceptionnelle. Il a également assimilé dans ses moindres détails l'œuvre de Mélanie Klein, œuvre à la fois si hardie et si proche de la clinique, qu'elle polarise sur elle la plupart des résistances à la pensée psychanalytique dans son ensemble, pensée scandaleuse par définition puisqu'elle a pour postulat de base l'existence de la sexualité chez l'enfant.

Mais Bion ne s'est pas contenté d'intégrer la pensée de ses deux grands maîtres ; à partir de cette intégration, il a produit lui-même une œuvre d'une richesse créatrice tout-à-fait exceptionnelle, tant sur le plan clinique que technique et théorique. Ses capacités de connaissance authentique lui donnaient une liberté de pensée telle, qu'il a pu proposer des modèles théoriques à la fois congruents à tout son héritage psychanalytique et d'une totale originalité. De plus, il ne se laissait jamais enfermer dans un modèle - fût-ce le sien - lorsque celui-ci présentait un obstacle au déroulement de la mise en forme de ses découvertes suivantes, il parvenait à trouver **un autre vecteur, un autre point de vue**, pour aborder le problème qui se posait à lui, ce qui donnait lieu à une ébauche de modèle nouveau, avec lequel, dans un deuxième temps, la confrontation de ses découvertes antérieures se faisait, non pas tant au niveau de la forme, mais plutôt au niveau du fond, me semble-t-il. C'est, selon moi, ce qui peut donner à son œuvre une allure de disparité déconcertante pour nos esprits moins doués que le sien. Je songe, par exemple, à la distance sidérale qui semble exister entre «la Grille» et sa dernière œuvre : «Memoir of the Future». Et pourtant, la grille se trouve implicitement incluse dans cette ultime œuvre, qui met en scène une foule de personnages représentatifs des différentes parties de la personnalité, avec leurs différents **modes de pensée** face à la même expérience émotionnelle suscitée par la rencontre avec la réalité externe d'une part, et par leur cohabitation à l'intérieur du sujet d'autre part. Enfin, son extraordinaire sens de l'humour fait de cet ouvrage - quasi intraduisible, je le crains - une œuvre qui n'a jamais la lourdeur assommante des œuvres symbolistes, pas plus que la sécheresse idéalisante de certaines œuvres philosophiques, où le signe est devenu inflationniste par rapport au symbole qu'il prétend exprimer.

Plus près de nous, Donald Meltzer nous propose, lui aussi, une pensée extrêmement créatrice et vivifiante pour le sujet qui nous occupe ici : parti, comme Bion, de sa double intégration des découvertes freudiennes et kleinienne, il a étudié de façon détaillée les diverses phases du processus analytique dans la cure, ce qui l'a amené à cette affirmation, porteuse encore aujourd'hui de la **révolution psychanalytique** jamais acceptée parce qu'inacceptable, affirmation selon laquelle c'est chez l'enfant en analyse que le modèle du processus analytique se déroule de la façon la plus pure et la plus exemplaire. Tout en poursuivant le développement de sa pensée au sujet de la différenciation entre la perversion stérilisante et le polymorphisme créateur («Les structures sexuelles de la vie psychique»), puis au sujet de la genèse et du fonctionnement-pour-le-meilleur-et-pour-le-pire des mécanismes obsessionnels («Explorations dans le monde de l'autisme»), il va approfondir de plus en plus la pensée de Bion, qu'il connaissait bien et avec lequel il avait le projet de créer un groupe de travail lorsque celui-ci serait rentré de Los Angeles. Malheureusement, Bion mourut quelques semaines après son retour en Angleterre. Meltzer s'attela alors à la mise en forme et la publication de l'enseignement qu'il donnait depuis plusieurs années à la Tavistock Clinic : sur les découvertes théoriques de Freud reconsidérées dans leur genèse à travers les «cinq psychanalyses» et les autres cas cliniques de Freud ; sur le «cas Richard», exposé séance après séance d'une analyse d'enfant par Mélanie Klein, et enfin, sur toute l'œuvre de Bion. Ce livre, qui constitue un ouvrage de base et de référence absolument indispensable à

qui s'intéresse aux apports de l'école kleinienne, est en cours de traduction par MM. Despinoy et Geissmann. Le premier tome est paru voici un an et nous attendons les deux autres avec impatience. Par la suite, Meltzer a exploré de façon plus approfondie encore, et plus personnelle, à partir de ce trépied de génie Freud-Klein-Bion, les avatars de l'apparition et du développement de la pensée humaine. Reprenant l'assertion de base de Bion, selon laquelle **la pensée s'origine dans le rêve**, assertion qui constitue en elle-même une synthèse des découvertes de Freud sur le rêve et de Klein sur le fantasme inconscient, Meltzer a exploré de façon nouvelle et originale la vie onirique («Dream Life») et en a tiré des réflexions métapsychologiques («Studies in extended Metapsychology»), deux ouvrages dont l'importance considérable va pouvoir être reconnue au cours de ces prochaines années. Ceux d'entre vous qui ont eu l'occasion d'entendre récemment D. Meltzer à Paris seront mieux à même que moi d'apprécier dans quelle mesure ma pensée est influencée par la sienne. Pour ma part, je trouve dans son mode d'abord de la psychanalyse un ferment qui m'a amenée à développer plus hardiment qu'auparavant quelques prolongements de ce que j'apprends avec mes analysants et avec ceux de mes jeunes collègues qui me font la confiance de m'en parler.

Je suis heureuse de cette occasion qui m'est donnée de travailler avec vous tous durant ces deux journées, dans un désir partagé de communication qui permettra à chacun de vivre une expérience émotionnelle et d'en apprendre quelque chose.

AIMER CONNAITRE

Les conditions d'émergence du désir de connaître

par Monique PINOL DOURIEZ *

Le propos limité qui fera l'objet de cette communication concerne les conditions d'émergence et de développement du désir de connaître. Mon interrogation se situe largement en amont des questions concernant les difficultés (ou facilités) d'intégration des connaissances (questions qui se posent, par exemple, dans le cadre des apprentissages scolaires). Elle porte sur les **conditions de formation** chez le sujet-enfant ou adulte- d'une **pensée active**, du désir de connaître, du désir d'explorer.

L'intérêt pour la connaissance ne se soutient que de l'investissement pulsionnel, telle est l'hypothèse très générale que je voudrais poser : la motion pulsionnelle est le seul entrepreneur fiable pour qu'un sujet s'attache à tirer profit des événements selon un mode vivant de connaissance et qu'il construise ainsi son expérience, son histoire. Seule la pulsion l'engage, de l'intérieur, par la médiation de ses représentants, à apprendre à partir de son expérience : «learning from experience». L'expression de Bion (1962), élaborée, il est vrai, dans un autre contexte théorique, me semble pourtant située au cœur de mon propos.

Pour Freud, la motion pulsionnelle est représentée psychiquement par deux «délégués» : le **représentant-affect** et le **représentant-représentation**.

Mais les positions de Freud ont oscillé en fonction de sa pratique clinique et de ses élaborations théoriques. A. Barbier, qui nous fait le plaisir d'être des nôtres aujourd'hui, a récemment donné un excellent panorama de ces diverses hypothèses freudiennes (1985). Selon l'une de ces hypothèses, reprise par Green (1985) et David (1985), le représentant-affect est un «mouvement en quête d'une forme». Et il est important de considérer que **ce mouvement ne peut prendre forme que dans la relation à l'autre**, dans une relation réciproquement investie. C'est, en effet, à travers la relation à l'autre, à l'objet dans son altérité, qu'adviennent les «formes», les «représentants-représentations» portés par la motion pulsionnelle. De la motion pulsionnelle aux actes relationnels et aux actes de connaissance se spécifient, de façon plus ou moins intégrée, **les diverses formes du savoir** : savoirs affectifs, savoirs objectifs, savoirs objectifs.

Une telle hypothèse pose que les actes de connaissance trouvent leur source dans les interactions relationnelles et ne se développent de façon utile pour l'économie psychique globale du sujet que s'ils gardent une articulation inconsciente avec les motions de désir. Les questions que je voudrais travailler avec vous, au creuset de nos pratiques cliniques, se situent donc au carrefour des relations entre les notions de : **motions pulsionnelles, affect, représentation**.

Je partirai de la définition de l'affect inconscient qui vient d'être rappelée : «un mouvement en quête d'une forme» et je proposerai en première approximation de partir d'une

dichotomie - artificielle comme toute dichotomie mais qui peut structurer des interrogations sur des modalités apparemment opposées du fonctionnement psychique. J'examinerai d'une part des mouvements, des motions, en quête de formes, en quête de scénarios, pourrait-on dire, et, d'autre part, des formes plus ou moins statufiées, en manque d'animation, de vivance.

I. Les motions en quête de formes échangeables

Toutes les expressions de mouvement pulsionnel comportent une forme mais certaines manquent parfois, à un tel point, d'élaboration, qu'elles sont qualifiées de «crues». Et il apparaît que c'est seulement au cisaillement des interrelations que ces mouvements pulsionnels inchoatifs peuvent être travaillés, peuvent se transformer jusqu'à prendre des formes échangeables.

Quelques exemples pour situer ce propos relativement banal :

- **Chez l'analyste**, il peut arriver qu'un affect intense, mal déterminé, soit ressenti en décalage par rapport au contenu manifeste du discours du patient. Ainsi, par exemple, suis-je envahie d'un sentiment d'abandon, de déréliction, d'indéfinissable tristesse, alors qu'un patient apporte pendant plusieurs séances des associations descriptives, apparemment plates, concernant l'actualité. L'étreinte angoissée que je ressentais ne trouve forme que progressivement lorsque, guidée par cet affect, je peux m'approcher d'une blessure de l'enfance, menaçant trop l'existence même de ce patient pour avoir pu alors être mémorisée, pensée ou même ressentie.

- **Chez le patient**, l'envahissement par un mouvement, un affect, innommable, provoque toujours une douleur mais celle-ci est aussi un guide. Aux essais de mise en mots que lui propose J. Cosnier (1982), une patiente ne peut que répondre (mais c'est là, justement, une première mise en forme) : «je ne peux me souvenir de rien, je n'ai que des souvenirs corporels...», je voudrais vous percer le ventre». Même si l'affect est cru, la formulation, au conditionnel, engage l'échange et la co-construction (analyste/analysant) de représentations.

* Professeur de Psychologie Clinique à l'Université de Provence, Responsable du G.E.C.P.

Le manque de représentation peut être encore plus fondamental et ne s'exprimer que somatiquement, de façon temporaire ou beaucoup plus radicale. Stéphane, un patient traité par Anzieu (1985), ne peut, à un moment de son analyse, exprimer une problématique agressive qu'en subissant des gargouillements de ventre et en provoquant les mêmes borborygmes chez son analyste. Comme l'écrivait Ferenczi (1912), «la parole refoulée devient expression ventriloque». Plus dramatique l'état de ce bébé de trois semaines, au bord de la mort, par transfert de désinvestissement, pourrait-on dire, sa jeune mère étant incapable d'éprouver affectivement, à l'intérieur d'elle-même, la violence de la douleur provoquée par la mort de sa propre mère, mort qui ne faisait que condenser les multiples abandons qu'elle avait subis : «j'ai voulu sauter dans la tombe de ma mère !» (N. Jeammet, 1981). Un avortement psychique si radical de toute construction d'affect durable entraîne ici la menace de mort du bébé.

A l'opposé d'un tel désert interactif mortifère, «l'enveloppe de l'interaction réciproque», comme l'appelle Brazelton, permet habituellement aux tensions encore indéterminées du nouveau-né de prendre formes, de s'humaniser progressivement. C'est, en effet, dans l'**asymétrie du corps-à-corps** «mère»/bébé (1) que se situent les figurations plastiques et les scénarios langagiers qui médiatisent les motions pulsionnelles, corps-à-corps où la pulsion s'exprime dans un complexe indissociable : **acte relationnel incluant le langage-acte de réception sensitive et sensorielle - acte de décharge et/ou de construction posturo-motrice**. Du moins telle est l'hypothèse que je voudrais éprouver ici. Et si j'emprunte aux interactions précoces et à la situation clinique analytique (dont Masud Khan dit qu'elle est «essentiellement modelée sur la relation mère-nourrisson»), les éléments de travail pouvant éclairer les conditions d'émergence du désir de connaître, c'est que ces situations-clés, épurées en un sens, constituent des **modèles** propres à nous servir de repères dans l'exploration de situations plus complexes où la pensée et le désir de connaître sont soumis à des avatars plus difficilement accessibles.

Si tout s'origine dans un corps-à-corps, encore faut-il savoir de quel corps il s'agit. Assurément, il s'agit d'un corps-en-relation. Le corps n'est pas une monade, pas plus celui de l'adulte que celui de l'enfant ou celui du bébé. Si le nourrisson naît, à l'évidence, «branché sur autrui», cette relation à l'autre est inhérente à tout corps humain, mais selon les formes spécifiques des divers temps du développement. «L'autre est toujours en moi et Je est un autre», écrit David à la suite de Lacan, et il ajoute : «Le corps s'adresse à quelqu'un d'autre **jusque dans les actes internes, centripètes, de la somatisation** (1985, 803).

Si, comme le dit encore David, la source pulsionnelle est la «seule source du sens et du souvenir», c'est bien à travers les relations à l'autre que cette source se livre, relations véhiculées corporellement dans des scénarios porteurs des médiateurs échangés : objets, contours sensoriels, configurations motrices, mimiques, verbales, tous témoins d'investissements réciproques et de vivance pulsionnelle.

L'enveloppe métaphorisante des interrelations précoces

L'observation directe du jeune enfant - parfois décriée dans certains milieux analytiques - est complémentaire à la pratique clinique de la «reconstruction» dans la situation de cure. Tout autant que les analysants, les bébés en apprennent à l'analyste dans l'incessant travail que celui-ci mène sur son contre-transfert. La relation nourrisson/adulte, constitue, nous l'avons dit, un **modèle** de fonctionnement pour toute la durée de la vie : la compréhension des processus originels éclaire les ultérieures possibilités d'élaboration des connaissances.

Pour le nourrisson, tout engagement est émotion : son

corps participe globalement à l'acte entrepris, qu'il s'agisse d'un acte de réception ou d'un acte effecteur. Connaissance et émotion sont chez lui indissociées. Dans cet état d'émotionnalité que Green et David qualifient de «compacte», état quasi traumatique, la motion d'investissement qui anime le nourrisson ne peut se soutenir et se développer en un processus de construction psychique qu'avec l'aide d'un autre psychisme, adulte, microcosme de relations humaines et humanisantes, actuelles et passées. C'est la psyché maternelle dans sa capacité de rêverie (fonction alfa définie par Bion) qui permet les liaisons et déliaisons, établissant ainsi les précurseurs des métaphorisations ultérieures.

Cette rêverie diffracte les états de «coalescence entre l'organe sensible et le phénomène perçu» (Castoriadis-Aulagnier, 1975). Mais au travers et au-delà des absences et des frustrations matérielles, ce sont des absences et des séparations symboliques que la capacité de rêverie de la mère anticipe. Passé l'état de la «maladie normale» de préoccupation maternelle primaire (Winnicott, 1956), la mère en effet redevient amante (Fain, 1971), et grâce aux «structures sexuelles de sa vie psychique» (Meltzer 1972), le processus d'humanisation s'enclenche chez l'enfant. Les échanges de postures, de caresses, de mimiques, de regards, de langages... «empruntent au sensoriel» (Castoriadis-Aulagnier) les matériaux par lesquels se figurent les motions pulsionnelles de la mère et du bébé, motions qui se lient ainsi en significations émotionnelles partagées, inscrites, reconnues, remémorées.

De nombreux travaux ont donné l'image d'un nouveau-né étroitement **accordé** à son environnement dans des synchronies et des ajustements sensoriels, posturaux, moteurs, intra- et intermodaux, préprogrammés, quasi automatiques (Condon et Sander, 1974 ; Schaffer, 1977 ; Meltzoff et Borton, 1979, etc...) Et certains ont même vu dans ces étonnants transferts multisensoriels les racines et les préludes des métaphores poétiques (Stern, 1983, 1984). Mais le travail de Searles sur le développement du processus de symbolisation (1965) engage à nuancer une telle affirmation ; l'**enfermement** dans des connexions si étroites pourrait signer au contraire «l'antimétaphore». Searles suggère que l'indifférenciation partielle qui sous-tend tout ajustement parfait représente à la fois l'obstacle majeur à la symbolisation (qui ne s'élabore qu'à partir de l'absence, dans la **séparation reconnue**), et son outil le plus puissant (par les possibilités d'**identification** dont témoigne une telle indifférenciation). Ces deux précurseurs du symbole structurent les interactions mère/nourrisson. Au cœur des «accordages» qui permettent aux ruptures d'être «pontées» (Tustin, 1972), la capacité de rêverie de la mère laisse place en effet, aux **moments de déliaisons** nécessaires à la restauration et à la reprise des motions d'investissement dont la crispation et l'agrippement se solderaient en épuisement. Plus fondamentalement, comme nous l'avons dit plus haut, c'est la présence de l'Autre, du tiers, qui est ainsi introduite. Les connexions, les ajustements interactionnels deviennent alors médiations, **conjonction d'altérités**. Et c'est dans la mesure où ces figurations s'échangent, entre présence et absence, dans un jeu de dévoilement et de déguisement, que se transforment en «symboles vrais» (H. Segal, 1957) les marques des identifications primaires : équivalences, déplacements, équations.

(1) La notion de «mère», si elle désigne ici, en premier lieu, la mère réelle, ne s'y limite pas. Au début de la vie, tous les événements qui peuvent être pris en compte par le bébé, sont nécessairement médiatisés par une fonction maternelle. Cette fonction peut être exercée par tout l'environnement de l'enfant, et d'abord, bien sûr, par son père, ses frères et sœurs... De toutes façons, cette fonction introduit une multitude de personnages, ces «visiteurs du Moi», plus vivants encore dans le fantasme qu'ils ne le sont dans la quotidienneté de la vie (de Mijolla, 1981).

Une anecdote imagera mon propos : à 8 mois, ma fille, Hélène, s'engageait avec moi dans des jeux que je pourrais appeler de « trompe-l'attente ». Dans les rituels ludiques que nous avons établis, elle avait repris mes taquineries introduisant des imprévus. A son tour, elle me jouait des « niches ». Une niche, c'est un bon tour, fait pour cacher, tromper, montrer et se montrer, de biais. C'est aussi un enclos où l'on se garde (niche vient du mot nid). Pas encore sorti du nid, le bébé joue ainsi avec les détours du sens.

Elaboration de scénarios dans l'interrelation analytique

Ce que l'enfant me disait dans son jeu naissant, l'une de mes patientes - qui poursuit un processus analytique tout à fait classique - l'élaborait en images oniriques, véritables métaphores de cette pulsion à l'agrippement par le contact œil-à-œil que manifestent les nourrissons et qui se transforme d'actes de « dévoration » en jeux de « surveillance ». Dans cette succession de rêves s'étendant sur plusieurs semaines, cette patiente évoquait d'abord un contact œil-à-œil terrifiant, engloutissant : l'œil de son bébé fille était à tel point immense qu'elle n'arrivait pas à en suivre les contours. Puis des médiations successives permettaient de passer de cet œil océanique à d'autres types de contacts œil-à-œil : d'abord à travers un œil de bœuf, puis à travers un « judas » protégé d'une grille, enfin à travers un judas muni d'une trappe ne laissant voir « que du coin de l'œil ».

Un tel travail métaphorisant témoigne de la mise en place de transactions intertransférentielles et intrapsychiques : le « miroir du visage de la mère » et du monde environnant (Winnicott, 1967) a offert les « matériaux » prédigérés par lesquels les éprouvés idiosyncrasiques des mouvements pulsionnels ont pu être représentés en scénarios fantasmatiques. Dès lors, la métaphore permet l'échange, tout en préservant le secret.

L'analyste travaille avec sa capacité de rêverie et il peut même éventuellement, offrir au patient des matériaux figuratifs, sur le chemin de la fantasmatisation. Les techniques de face-à-face proposées dans certains cas précis par P. Marty (1976, 1980) peuvent se comprendre dans une telle perspective. Pour des patients dont les motions pulsionnelles ont été comme absorbées en contre-investissements somatiques, destructeurs, voire mortels, les expressions de notre visage, de notre corps, constituent parfois, avec la tonalité de notre voix, des annonces de mises en forme que le patient peut éventuellement s'approprier. Miroir, enveloppe, barrière de contact, peau... ces diverses notions imagées ont été utilisées pour suggérer un aspect du processus d'emprunt par lequel un patient peut reconnaître, « expérimenter », « perlaborer » (Freud, 1914), un événement psychique demeuré enclos à l'intérieur du psychisme, un affect trop compact, enregistré mais non élaboré fantasmatiquement, et gardant tout son quantum d'énergie réprimée.

Dans la cure psychanalytique classique, c'est en lui-même que le sujet puise les matériaux signifiants par lesquels sont figurés, énoncés, avec l'analyste, les conflits et leurs refoulements. Habituellement ceux-ci ont déjà épousé certaines formes exprimées dans des scénarios fantasmatiques inconscients ou conscients. Mais la cure analytique permet aussi l'exploration de mouvements pulsionnels encore informés. Dans un cas comme dans l'autre, c'est l'interaction transférentielle qui, par l'interprétation, ouvre sur la construction de nouvelles formes de vie psychique.

M. Khan (1969), montre comment l'une de ses patientes, à partir d'une expérience émotionnelle dépressive entr'aperçue - mais non comprise - chez une amie, peut enfin donner forme, en rêve, à sa propre absence de dépression qui la travaille. A partir de là, elle retrouve dans ses associations quel fut l'état de fait chronique et traumatique, enkysté depuis sa prime enfance, enregistré tel-quel, exclu de sa vie psychique. Selon l'interprétation donnée par l'analyste, elle avait été

« témoin de quelque chose de profondément bouleversant chez sa mère et dont celle-ci n'avait aucune compréhension ». Les associations montrent comment la mère avait été vécue comme absorbée par des soins hygiéniques puis éducatifs à l'égard de sa fille, soins qui servaient de dérivations à sa dépression, muette, rendue ainsi indolore, inéprouvée, dépression liée à l'éloignement du père retenu par la guerre à l'autre bout du monde pendant de nombreuses années.

Chez l'enfant, comme chez l'adulte, les mouvements pulsionnels ne se transforment en potentiel évolutif que mis en forme sur la scène des fantasmes. C'est au fantasme que Freud (1911) donne le statut de « réserve naturelle » du désir indestructible, source de toute construction psychique créative. Mais la force de la poussée, la constance de mouvements « en quête de », ne sont pas étrangères à la transmutation de la force et du sens (David, 1971, Green, 1973), comme semblent l'indiquer de nombreux travaux actuels.

II. Des formes statufiées en attente d'animation

A l'inverse des mouvements pulsionnels en quête de scènes fantasmatiques, la « pensée indifférenciée » exclut toute métaphore. Searles (1965), qui décrit cette pensée chez des schizophrènes, critique vivement l'usage psychiatrique selon lequel une telle pensée est qualifiée de « concrète » : « le schizophrène est tout aussi incapable de penser avec des métaphores... que de penser au termes authentiquement concrets », écrit-il. Cette pensée ne peut que se matérialiser en métamorphoses figées. Et Searles en donne des exemples étonnants.

Chez des patients beaucoup plus jeunes, autistes, c'est la même pétrification psychique que décrivent nombre d'auteurs et en particulier F. Tustin (1972, 1985). Les « traces, contours, objets autistiques », toutes les formes statufiées, scellent un état de coalescence soi/objet, dans une crispation irritative, excluant tout échange. L'aspiration au contact permanent, à la continuité absolue, dégrade l'objet en « zone-corporelle-complémentaire ». Cette immobilité crispée est-elle mort psychique ? Tustin parle de « survie ». Mais, selon Searles, cette « perte des limites du moi est l'un des plus formidablement puissants mécanismes de défense inclus dans le processus schizophrénique » et il ajoute que c'est ce qui donne au patient « une énergie sans limite et donc un potentiel inextinguible de croissance et de changement illimités » qui peuvent être réanimés dans une interaction thérapeutique.

Certes, les patients que Searles nous présentent apparaissent d'abord comme de véritables monades corporelles, isolées. Affalés sur des supports qu'ils éprouvent comme des parties d'eux-mêmes : lit, pelouse, fauteuil, bureau du thérapeute..., leur vécu se traduit de façon si éloquente dans leurs postures que des étrangers à l'institution en arrivent à les confondre avec... un pli de drap anormalement large au dessus d'un lit..., un amas de linge..., etc...

L'interrelation transférentielle qui aboutit au redémarrage d'un processus de pensée vivante en vient à dégeler les condensations **corps propre-autrui-objets inanimés**, véritables métamorphoses, qui, selon l'hypothèse de Searles, avaient fixé, figé et aussi paralysé, les formes d'un acte violent, souvent meurtrier. Searles donne l'exemple d'un patient interné à cause des menaces de mort qu'il proférait. Ce patient manifestait « la conviction persistante que les gens et lui-même pouvaient être littéralement transformés en arbres, en animaux, en bâtiments, en rochers, etc... » Le même patient, dans ses échanges verbaux, inversait systématiquement le sexe de ses interlocuteurs. Devenu capable de reconnaître ses sentiments de haine (Searles dit : « d'assumer une plus grande possession personnelle de sa haine »), il pouvait exprimer que « haïr signifiait changer le sexe d'une per-

sonne, voire la transformer en quelque chose de non-humain».

Le travail thérapeutique exposé par Tustin à propos, par exemple, de la thérapie de John (4 ans), montre un processus apparenté : si le thérapeute arrive à susciter le **partage d'un éprouvé affectif** enclos dans une «forme autistique» (partage qui peut s'effectuer par le biais d'un événement corporel, en l'occurrence la chute de John lors de la 367ème séance), alors **quelque chose de cette forme autistique devient susceptible d'être échangé** : «bouton rouge tombé» devient équivalent de «tête sur mes épaules», et de «méchant trou noir dans ma bouche», et de «sein», et de «piquant dans ma bouche», etc...

Les expressions figées de la «pensée indifférenciée» s'avèrent toujours être des formes matérielles, corporelles, même lorsqu'elles empruntent une forme verbale. Elles sont utilisées, écrit Tustin (1972, p. 16), «comme des substances corporelles, des traces autistiques». Dans ce domaine, l'observation princeps demeure celle de Tausk relatée par Freud (1915b, p. 112-114). La patiente, schizophrène, trompée par son «bien-aimé», lui qui, hypocrite, «tourneur d'yeux», de **position** sociale modeste, lui a donné le **change**, l'a changée, lui a tourné les yeux, de sorte qu'elle voit maintenant le monde avec d'autres yeux, etc... Cette patiente glisse de mots en mots de la même façon qu'elle suit des impulsions motrices irrépressibles à **changer de position**, de place. Ainsi, l'éprouvé corporel, comme l'affect, s'éteint-il apparemment, absorbé par la formulation verbale, lorsqu'il n'est plus le véhicule d'un échange interpersonnel. Dans de telles formes de pathologie de la pensée, «c'est l'identité de l'expression verbale, écrit Freud (pp. 117-118), et non la similitude des choses, qui commande les substitutions». On connaît l'autre illustration clinique qu'il donne de ce mécanisme pour un autre patient : «un trou est un trou, qu'il s'agisse d'un pore de la peau ou du vagin de la femme.»

La belle observation de P. Letarte (1985, 881-888), intitulée : «des représentations «paravent», est de la même veine, bien que le processus défensif apparaisse relativement moins massif. Il s'agit de «représentations pétrifiées». En l'occurrence, c'est une formule verbale, «dévalorisée» ; «phrase immuable comme la pierre, elle fera fonction de mur froid, de paravent qui bloque toute autre activité». Elle joue le rôle d'anti-mémoire, d'anti-pensée.

La patiente, amnésique, diagnostiquée sans conviction : démence post-encéphalitique, ne peut que répéter des phrases immuables telles que : «Salpêtrière-Sainte Anne - Jus de fruit - L'if est un arbre - Non - l'if est un rocher». Ces rituels ne sont que des carapaces, protections contre (ou gardiens de ?) une pensée omnipotente et sans limite, audible par tous. Au moins cette carapace masque-t-elle une pensée violente, injurieuse, mortifère : «Sale Juif». Lorsque l'affect peut enfin être accepté, reconnu, dans l'échange intertransférentiel, la patiente peut retrouver son histoire, la parler.

Le travail avec de tels patients est difficile. Il arrive que certains d'entre eux apportent des rêves troublants par la lucidité dont ils témoignent, par la mise en scène tragique, parfois cruelle, d'un non-fonctionnement psychique. J'évoquerai deux rêves d'un même patient qui me semblent se commenter l'un l'autre : dans une caverne, une succession de cages, dans chacune d'elles, un monstre informe, le même, qui se réplique et absorbe des quantités gigantesques de nourriture - sans doute celle que je devrais lui offrir constamment - mais dont «la cause» est perdue à l'avance puisque cette nourriture est immédiatement évacuée aussitôt qu'absorbée et **sans aucune transformation**. Hors de la cage, la puissance du monstre serait décuplée. Elle atteindrait une telle démesure que rien ne pourrait s'opposer à sa dévastation (un avertissement, peut-être, de ce qui arriverait si je me démettais de mon office de «cage» ?).

Dans l'autre rêve, le patient et moi sommes inexorablement confondus : dans une niche, une statue de femme, vivante mais pétrifiée, un enfant à moitié enfoui, enseveli dans le sein de la femme, sa tête émergée rejoint celle de sa

mère de sorte que les lèvres de l'enfant et celles de la mère sont confondues, abouchées en un seul organe. Figuration troublante d'une pensée indifférenciée dont témoigne la difficulté pour le patient d'utiliser la relation transférentielle pour un travail de transformation. Le déni de l'affect peut même s'enliser dans une réaction thérapeutique négative, dans le rejet de tout rejeton du mouvement pulsionnel.

L'abouchement trop précoce d'un pseudo-objet à la source pulsionnelle bloque la motion du désir, la pétrifie. La non-différenciation entre réalité interne et réalité externe (due sans doute, comme Tustin en fait l'hypothèse, à une rupture psychique précocissime, insurmontable) empêche toute élaboration de l'absence, seul creux d'émergence possible de la motion de désir. Meltzer (1975) qualifie «d'obsessionnel» ce mécanisme fondamental par lequel le désir s'exécute lui-même, se tue, dans la vaine tentative de s'accomplir, de façon omnipotente, en évitant toute médiation.

Mais les mécanismes obsessionnels lorsqu'ils sont moins radicaux que dans la psychose ou l'autisme, peuvent aussi être les «outils-obstacles» du développement psychique tant dans la vie quotidienne, dans l'acquisition des connaissances, que dans le travail analytique. Une certaine fascination clôturante peut s'emparer d'un patient dans l'euphorie de la découverte de certains aspects du processus analytique, fascination qui transforme provisoirement en «paravent» une représentation dont la signification se fige en évidence. Mais ce «paravent», cet écran constitue aussi (à condition que l'analyste ne scelle pas la fascination), l'écran qui garde intacte la possibilité de relance du fantasme.

Un exemple quasi banal : la patiente apporte le récit d'un rêve. Il s'agit d'énormes troncs d'arbres ébranchés, écorchés. Ils sont charriés par un torrent avec des corps de vaches. La patiente associe sur ses études de médecine, sur les «écorchés», soumis à dissection... puis elle s'écrie, triomphante : «cette vache de R. (son amant) ! et cette écorchée de moi !». Euphorie d'avoir produit un rêve-rhêbus et d'en avoir résolu l'énigme selon la recette présumée de **l'Interprétation des rêves**, pseudo-évidence totalisante d'une signification arrimée aux mots : c'est la forme verbale qui a dicté l'interprétation. Les affects éprouvés dans le contre-transfert sont plus complexes et donnent l'impression d'un enroulement de nombreuses couches pulsionnelles. Neuf mois plus tard, la patiente révoque ce rêve dans un tout autre climat : le faste des images sexuelles, orales et génitales (gonglement des pis de vaches, odeur du lait frais, érection de phallus idéalisés, abondance du liquide séminal...), recouvre alors jusqu'à les dénier les affects agressifs et destructeurs que d'autres développements du processus psychanalytique feront apparaître, plus tard, dans les multiples reprises de ce rêve «à tiroirs». Expérience analytique courante, qui nous redit comment la représentation-écran (ou carcan ?), entraînée dans la relation transférentielle, devient elle aussi gardienne de la relance des motions de désir dans leur quête de liaison - aux objets - «formes présentatives» du fantasme inconscient.

A travers les interactions précoces et les interrelations transférentielles, l'hypothèse de l'élaboration des motions pulsionnelles en recherches, explorations, investigations, de mondes intérieurs et extérieurs, m'est apparue féconde tant pour le travail clinique que pour la cohérence de la réflexion sur la clinique. Les deux exemples, pris comme modèles du fonctionnement physique, attestent, me semble-t-il, la primauté, dans l'élaboration de la moindre expérience de connaissance, de l'interrelation avec l'autre - autrui ou objet, accueilli dans leur altérité spécifique. Ce sont les **emprunts réciproques, transformateurs**, effectués au sein des interactions, qui permettent la construction des objets, des outils et des actes de connaissance.

La connaissance se situe dans un lieu intermédiaire, inconnu de certains philosophes antiques, pour qui un abîme séparait en oppositions irréductibles : le même et

l'autre, le semblable et le différent, l'invariant et le transformable, le familier et l'étranger... L'acte de connaissance est **médiation symbolisée** entre soi et l'autre, entre les investissements internes et le monde extérieur et, par extension, entre les objets externes entre eux. A travers ces médiations symboliques, en continuelle transformation, le sujet peut reconnaître l'autre, être reconnu, se reconnaître. La connaissance et l'amour apparaissent alors singulièrement apparentés.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANZIEU D., 1985. *Le moi-peau*. Paris : Dunod.
- ANZIEU D., DOREY R., LAPLANCHE J., WIDLOCHER D., 1984. *La pulsion pour quoi faire ?* Débats - Documents - Recherches de l'Association psychanalytique de France. Paris.
- BARBIER A., 1985. Représentation des origines et origines de la représentation. *Revue française de Psychanalyse*, 49, 821-833.
- BERGERET J., 1985. Les «pulsions» dans la métapsychologie d'aujourd'hui. *Revue française de Psychanalyse*, 49, 1461-1478.
- BION W.R., 1962, *Learning from experience*. New York : Basic Books
- BRAZELTON T.B., 1982. Le bébé partenaire dans l'interaction. In T.B. Brazelton, B. Cramer, L. Kreisler, R. Schappi, M. Soulé. *La dynamique du nourrisson*. Paris : Editions Sociales Françaises 11-27.
- CAIN J., DAVID C., FAIN M., GUILLAUMIN J., MELLOR-PICAUT J., OLENDER M., 1983. *Souffrance plaisir et pensée* Paris : Les Belles Lettres.
- CASTORIADIS-AULAGNIER P., 1975. *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé* : Presses Universitaires de France, 2ème édition, 1981.
- CONDON W.S., SANDER L.W., 1974. Neonate movement is synchronized with speech. Interactional participation and language acquisition. *Science*, 183, 99-101.
- COSNIER J., 1982. Répétition et/ou réminiscence in J. Guillaumin (sous la direction de) *Quinze études psychanalytiques sur le temps*. Toulouse : Privat 73-90.
- DAVID C., 1971. L'affect, pouvoir de transformation. In *L'état amoureux* Paris : Payot 291-299.
- DAVID C. 1983. Souffrance, plaisir, pensée : un mixte indissociable in J. Cain, C. David, M. Fain, J. Guillaumin, S. Mellor-Picaut, M. Olender. *Souffrance, plaisir et pensée*. Paris : Les Belles Lettres 15-59.
- DAVID C. 1985. A propos de la représentance de l'affect. *Revue française de Psychanalyse* 49, 797-805.
- FAIN M., 1971. Prélude à la vie fantasmatique. *Revue française de Psychanalyse* 35, 291-368.
- FERENCZI S., 1912. Symptômes transitoires au cours d'une psychanalyse. Trad. Fr. 1982. *Psychanalyse I, Oeuvres complètes, tome 1 : 1908-1912*. Paris : Payot, 199-209.
- FREUD S., 1911. Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques. Trad. Fr. 1984 *Résultats, idées, problèmes*. Paris : Presse Universitaires de France, 135-143.
- FREUD S., 1914. Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten. Trad. Fr. 1953. Remémoration, répétition et élaboration. *La technique psychanalytique*. Paris : Presses Universitaires de France, 105-115.
- FREUD S., 1915a. Trad. Fr. 1968. Pulsions et destins des pulsions. In *Métapsychologie*. Paris : Gallimard 11-44.
- FREUD S., 1915b. Trad. Fr. 1968. L'inconscient. In *Métapsychologie*. Paris : Gallimard 65-123.
- GREEN A., 1973. *Le discours vivant*. Paris : Presses Universitaires de France.
- GREEN A. 1985. Réflexions libres sur la représentation de l'affect. *Revue Française de Psychanalyse* 49, 773-788.
- GUILLAUMIN J., 1983. *Psyché, Etudes psychanalytiques sur la réalité psychique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- JEAMMET N., 1981. Observation In. L. Kreisler. *L'enfant du désordre psychosomatique*. Toulouse : Privat, 260-284.
- KHAN, M.M.R., 1969. Vicissitudes of Being, Knowing and Experiencing in the analytic situation. Trad. Fr. Vicissitudes de l'être, du connaître et de l'éprouver dans la situation analytique. In. *Le soi caché*. Paris : Gallimard, 255-273.
- LEBOVICI S., 1983. *Le nourrisson, la mère et le psychanalyste*. Paris : Centurion.
- LETARTE P., 1985. Des représentations «paravent». *Revue française de Psychanalyse*. 49. 881-888.
- MARTY P., 1976. *Les mouvements individuels de vie et de mort. Essai d'économie psychosomatique*. Paris : Payot.
- MARTY P., 1980. *L'ordre psychosomatique*. Paris : Payot.
- MELTZER D., 1972. *Sexual States of Mind*. Trad. Fr. 1977. *Les structures sexuelles de la vie psychique*. Paris : Payot.
- MELTZER D., 1975. La relation de l'autisme aux états obsessionnels en général. Trad. Fr., 1984. in D. Meltzer, J. Bremner, S. Hoxter, D. Weddel, I. Wittenberg. *Explorations dans le monde de l'autisme*. Paris : Payot, 219-231.
- MELTZOFF A.N., BORTON R.W., 1979. Intermodal matching by human neonates. *Nature* n° 282, 403-404
- MIJOLLA A. (de), 1981. *Les visiteurs du Moi, Fantômes d'identification*. Paris : Les Belles Lettres.
- PINOL-DOURIEZ M., 1974. Les fondements de la sémiotique spatiale chez l'enfant. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*. 9, 171-194.
- PINOL-DOURIEZ M., 1984. *Bébé agi, bébé actif*. Paris : Presses Universitaires de France.
- PINOL DOURIEZ M., 1985. Interactions fantasmatiques ou protoreprésentations ? La valeur cognitive des partages d'affects dans les interactions précoces, *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'adolescence*, 33, 89-93.
- SCHAFER H.R., 1977. Early interactive development. In H.R. Schaffer (ed). *Studies in mother - infant interaction*. Londres : Academic Press, 3-16.
- SEARLES H., 1965. The differentiation between concrete and metaphorical thinking in the recovering schizophrenic patient. *Collected Papers on Schizophrenia and Related Subjects*. International Universities Press. Trad. Fr. 1982. In. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*. n° 25, 331-353.
- SEGAL H., 1957. Notes sur la formation du symbole. Trad. Fr. 1970. *Revue française de Psychanalyse*, 34, 685-696.
- STERN D., 1983. Affect attunements : Mechanisms and clinical implications. *Communication au deuxième Congrès Mondial de Psychiatrie du Nourrisson*. Cannes, 29 mars-1er avril 1983.
- STERN D.N., 1984. Affect attunement, in J.D. Call, E. Galenson, R.L. Tyson. *Frontiers of infant psychiatry I*. New York : Basic Books, 3-14.
- TUSTIN F., 1972. *Autism and childhood psychosis*. London : The Hogarth Press. Trad. Fr., 1977. *Autisme et Psychose de l'Enfant*.
- TUSTIN F., 1985. Améliorer les états autistiques - Les objets autistiques - Les formes autistiques. *Lieux de l'Enfance* n° 3, 15-34, 199-220, 221-246.
- WINNICOTT D.W., 1956. La préoccupation maternelle primaire, Trad. Fr. 1978. *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot, 168-174.
- WINNICOTT D.W., 1967. Mirror-role of Mother and Family in Child Development. Trad. Fr. 1974. Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*. n° 10, 79-86.

DECONSTRUCTION DE L'EXPERIENCE RELATIONNELLE

Réflexions à partir d'une psychothérapie d'enfant

par Marcel THAON * et Danielle DRAVET **

I. INTRODUCTION

Pulsions et Connaissance, ces deux mots mis côte à côte, je les vois comme un petit enfant avec une grande personne ; il a mis sa petite main dans la grande main et les voilà partis pour l'aventure. Pulsion ne tient pas en place, il veut tout voir, tout toucher, prendre tous les chemins en même temps, manger toutes les baies des talus.

Connaissance va d'un pas régulier, il sait la rondeur du voyage, la nuit qui va venir, l'espace à l'infini et le temps, le temps qu'il faut pour toute chose, le vent à bien prendre dans sa voile ; il sait la faim... et les graines qu'il faut planter à temps.

Je les vois deux, je les vois UN. Un tout petit, bien vivant à l'intérieur de celui qui est devenu un homme. De tous ses sens, il est là, le petit... qui **pousse** vers le monde, comme un enfant qui court vers les bras de sa mère.

C'est sur cette image qui m'est venue en pensant à notre colloque que je vous invite à inscrire ce qui va suivre.

Mais avant de nous engager plus loin, voici quelques éléments de plan pour vous aider à vous repérer dans notre travail :

- nous commencerons par amener quelques réflexions introductives sur la pulsion épistémophilique, mais aussi son double muet : l'épistémophobie.
- nous vous présenterons **ensuite** des extraits de matériel clinique qui nous aideront à penser les aléas de la pulsion épistémophilique,
- nous développerons enfin deux points de réflexion théorique :
 - l'importance du double dans la négation du désir de connaître,
 - la reconstruction d'une fausse généalogie psychique par la neutralisation de la perte.

La pulsion épistémophilique

En préalable, nous désirons tracer quelques lignes de pensée à propos du mouvement de cette pulsion.

- peut-on vraiment parler de pulsion, ou bien ce terme est-il abusif ?
- en ce cas, elle surgirait de quelle nécessité vitale à l'organisme ?
- d'où s'origine-t-elle ?

Cette poussée vers l'inconnu, appelée couramment CURIOSITE est chargée de connotations différentes, qui vont de l'appétit, de la soif que l'on a de savoir l'objet, au soin, au souci, à l'attention qui caractérise une certaine approche de l'objet.

Par ailleurs, la curiosité est l'enjeu de nombreux mythes

et contes qui mettent fréquemment en scène ses conséquences néfastes : c'est la curiosité qui pousse les femmes de Barbe-Bleue à ouvrir la porte interdite, Pandore ne peut résister à découvrir la jarre qu'Epiméthée lui avait recommandé de ne pas approcher ; Psyché, elle-même, la sage Psyché, cherchera, dans la nuit, à voir son amant invisible, le Dieu de l'Amour.

Ce qui est mis en scène, c'est ce mouvement irrésistible, qui pousse à l'investigation d'un espace invisible, après effraction d'une fermeture et infraction d'un interdit.

Cette fonction chez la mère, dépend de sa propre capacité à accueillir dans sa vie psychique, l'inconnu que représente son enfant.

Ainsi, ce sont les retrouvailles avec le bon objet, construit dans la vivance charnelle et émotionnelle des relations, qui constituent l'ancrage à partir duquel le nouveau-né va pouvoir s'aventurer à la découverte de l'objet absent.

Car, même si le sein vient s'inscrire à l'endroit où l'enfant tatonne à la recherche d'une fontaine éternelle, c'est le petit enfant d'ajustement qui devient comme une porte légèrement entrebâillée sur le mystère de l'objet. C'est par cet entrebâillement de porte, qu'en sa rêverie, l'enfant va se mettre à voyager.

Le pays du voyage, c'est le CORPS DE LA MERE.

L'on ne peut raconter ici, toute l'Odyssée de ce voyage !... Simplement dire, qu'il y a là, dans le corps de sa mère, à penser ce qui lui donnera la clef de sa nouvelle maison, celle de son corps-psyché dans le monde.

L'on sait depuis les travaux de Melanie Klein, que c'est dans le fantasme que l'enfant cherche à comprendre comme s'articuler à l'objet.

En regardant les tout-petits, qui manipulent avec leurs mains, emboîtant, empilant, enfilant, jetant, remplissant, vidant, l'on peut se faire une idée des manipulations psychiques, qui s'effectuent auparavant dans le fantasme, afin de découvrir l'objet et d'établir avec lui, des rapports satisfaisants.

Ainsi, nous mène la pulsion épistémophilique, de la quête narcissique du bon objet à la reconnaissance douloureuse et réparatrice de l'Objet absent.

Cette reconnaissance de l'Objet absent mène l'enfant à penser sa place et son exclusion d'une scène primitive qui se passe de l'autre côté de la porte : lieu du mystère de la création, lieu de l'interdit.

* Université de Provence (Aix-Marseille I)

** Psychologue-clinicienne

En fin de compte, la pulsion épistémophilique, comme une flèche, propulse l'être dans l'ordre du symbolique. Elle correspond à la nécessité vitale pour la vie psychique de s'aventurer dans l'inconnu de la rencontre avec l'objet.

Qu'y a-t-il de l'autre côté du col de l'UTERUS ? LE MONDE !

Pour nous OUI, mais pas encore pour le nouveau-né. Car ce n'est pas d'emblée, que le monde se trouve être à l'extérieur de lui.

Avant de pouvoir accéder à la vérité des objets, le nouveau-né a une première tâche à accomplir : **sa propre restauration narcissique**, par laquelle il suture dans le fantasme cette déchirure de la naissance.

L'Objet de la pulsion épistémophilique : de la quête du bon objet à la reconnaissance de l'objet absent

Ainsi le premier monde où déboule l'inconnu des émergences pulsionnelles c'est le corps...

Le premier monde à découvrir, à habiter de façon heureuse, c'est le corps.

En effet, c'est dans les divers pays de son corps que s'effectue pour le nouveau-né la rencontre avec l'objet.

C'est avec les sensations, les émotions mises en jeu dans cette rencontre, que l'enfant se trouve être aux prises.

Au pays de la bouche, il apprend le creux et le sein qui vient s'y loger... le lait chaud qui coule et la fusion dans l'abandon ; mais aussi, le cri qui résonne, dans son creux... La langue qui pousse, entre et sort ; les dents, et puis il y a aussi le pays du ventre, ceux du pipi et des fèces, etc...

C'est dans un va-et-vient se tissant dans la contenance maternelle dans la mesure où elle rassemble, réunifie, que vont s'articuler progressivement, ces divers pays, en un vécu corporel unifié.

L'on peut dire que dans un premier temps, l'exercice de la pulsion épistémophilique est comme géré par la mère, qui ne va donner de nouveau, d'inconnu, que ce que l'enfant peut en digérer, en assimiler, de façon satisfaisante.

L'investigation psychanalytique est mue par cette pulsion. Freud, puis Mélanie Klein et Bion, dynamisés eux-mêmes par celle-ci, ont peu à peu élaboré une pensée à son propos.

Toutefois, c'est M. Klein qui, en entrebaillant la porte sur laquelle se trouve accroché le petit panneau «CHUT, BEBE DORT», fait la découverte de cette pulsion très tôt dans la vie psychique du nouveau-né.

Voici succinctement ce que ses recherches nous fondent à dire :

Tout d'abord, **la visée de la pulsion épistémophilique** - c'est la découverte de la part mystérieuse de l'objet, celle dont on ne sait rien, celle qui est prise dans le silence, ressentie comme interdite. C'est à cet endroit là qu'elle est ciblée. Dans les contes et mythes, le risque encouru par la curiosité, est de rester pétrifié, confondu, interdit ! C'est dire à qu'elle confrontation elle nous expose et quels dangers fantasmatiques elle réactive.

Le risque pris dans ce mouvement de la pulsion est celui de l'inconnu qui peut surgir en nous lorsque nous nous aventurons dans l'inconnu de l'objet.

Le risque encouru c'est la réactivation de ces émotions primitives qui ont déferlé, comme des marées imprévues dans le CORPS du nouveau-né.

C'est de la métabolisation de cet inconnu premier que dépend le destin de la pulsion épistémophilique.

C'est ce qui occupe l'enfant dès l'origine et qui organise sa vie psychique.

Que dire de l'origine de la pulsion épistémophilique ?

...Cette pulsion qui nous ramène après un certain détour à penser la scène primitive de notre conception n'est-elle

pas, dès l'origine, présente ?

Présente, durant la vie néo-natale, **active** dans le mouvement même de la naissance : cette expulsion de l'être au monde dans l'inconnu.

Mais l'INCONNU c'est d'abord tout ce déferlement dans le corps paisible du fœtus. Venant de l'extérieur, une sorte de cataclysme persécutif qui le jette hors de sa maison placentaire, faisant de lui un exilé, chassé de sa terre utérine, tout nu de la perte de ses enveloppes et de son objet placentaire.

Elle est très certainement, dès l'origine le **moteur de la vie psychique**, l'inscrivant dans ce **mouvement** qui est l'essence même de la Psyché.

Elle révèle de l'objet, ce qui n'attendait que sa visite pour exister ; et en lui donnant un surcroît d'existence, elle le fait vivre dans un mouvement d'amour.

En fait, ce qui se révèle de l'Objet n'est que ce que nous avons pu en recevoir d'émotions, de pensées, d'associations. En accueillant ces éléments, c'est une part de nous-mêmes jusque-là inconnue qui s'éveille. Mais le mystère de l'objet, lui, s'est simplement déplacé.

Ainsi, l'investigation de l'objet absent nous ramène à notre propre demeure, dans l'espace vide, là où la matière des émotions, surgies de la rencontre, cherche à prendre forme en pensée, en représentation, en objet créé.

Il est dit «l'homme ne vit pas seulement de Pain, mais de la Parole...» La pulsion épistémophilique n'est-elle pas cette faim-là de la VIE, associée au plaisir du mouvement psychique, dans la rencontre avec l'objet, ... cette rencontre étant sans cesse le lieu d'un rebondissement vers l'inconnu.

Quelques exemples de discussion

Nous voudrions maintenant attirer l'attention sur les outils que fournissent les travaux de Wilfried Bion dans l'étude du développement de la pensée et des émotions qui la soutiennent. Nous rappellerons deux propositions de l'auteur susceptibles de nous orienter dans notre travail :

Tout d'abord, le développement de l'appareil psychique, sa maturation, est déterminé par la capacité du sujet à supporter les **frustrations** et ainsi les émotions produites par la relation humaine. Grandir, c'est apprendre par l'expérience émotionnelle, apprendre de l'expérience émotionnelle. Donald Meltzer le précise joliment dans son ouvrage *Dream life* (1984, 44) : «La santé mentale et le développement psychique découlent de relations profondes dans lesquelles les événements primordiaux sont les expériences émotionnelles.

L'œuvre de Bion place l'émotion au centre du sens. Ce que nous disons en fait (et cela est presque diamétralement opposé à l'attitude de Freud envers l'émotion) c'est que l'expérience émotionnelle de la relation doit être pensée et comprise, pour que l'esprit grandisse et se développe. En un sens, l'émotion est le **seul sens de l'expérience** et tout ce qui apparaît dans l'esprit grâce au fonctionnement alpha comme le rêve, la verbalisation, la rêverie, l'activité de peindre des tableaux, d'écrire de la musique, le travail scientifique - tout cela revient à des représentations du sens». Il s'ensuit que le désir de connaître concerne non seulement les contenus objectivés de l'environnement où les êtres seraient réduits à des choses à posséder, mais encore et surtout l'expérience relationnelle elle-même, les effets qu'elle produit.

La pulsion épistémophilique peut, dans cette perspective, être considérée comme un **appareil à observer le lien dynamique qui se déploie entre le sujet et l'objet**. De telle manière que les émotions ressenties dans la relation soient transformées en un système de notations à usage interne.

- Deuxième point, puisque le mouvement de l'épistémophilie concerne le **lien à l'objet**, il est fructueux de s'intéresser aux différentes formes possibles de la liaison psychique. W. Bion distingue trois types de liens susceptibles de caractériser la relation entre deux personnes : il les nomme à sa

manière caractéristique de trois lettres : A, H, C. Soit le lien d'Amour, le lien de Haine, et le lien de Connaissance (en anglais le Lien K). En ce sens, il s'engage sur une voie que Donald Meltzer développera et qui consiste à considérer les émotions séparément les unes des autres, comme des qualités psychiques spécifiques et non comme la traduction consciente d'une **quantité** d'énergie pulsionnelle.

Notons à ce propos que chez Bion l'amour et la haine ne sont pas l'inverse l'une de l'autre, mais deux formes distinctes de lien à l'objet. Donald Meltzer comparera cette distinction à un mouvement où la vision, par exemple, ne s'opposerait pas à l'**aveuglement**, mais à l'**hallucination**.

Le lien C est celui qui nous importe aujourd'hui, il concerne le désir de connaître la relation qui nous lie à un autre humain, tel que cette connaissance puisse être informée d'amour ou de haine, mais pas confondue à eux - «A et H peuvent se rapporter à C, mais ni l'un ni l'autre n'est à lui seul capable d'engendrer C» (1962, p. 64) - Tel aussi que l'on puisse jouer sur le sens des mots du dictionnaire et opposer la connaissance (naître avec) au savoir (prendre une connaissance sur l'autre pour la posséder) : «C ne signifie pas que X est en possession d'une connaissance nommée Y» (idem). Pour Bion, la pulsion épistémophilique prend sa source dans la relation primaire mère-nourrisson, là où les premières identifications projectives massives du bébé, se voient transformées en cette identification projective de communication qu'est la fonction Alpha, déterminant ainsi chez le bébé le désir d'explorer par identification ce contenant externe vivant : déterminant aussi la capacité d'utiliser l'expérience relationnelle au service de la maturation. Pourtant, la pratique clinique montre combien il est difficile d'apprendre en première personne, du contact psychique réciproque éprouvé pendant la séance.

Car Bion nous propose aussi de considérer les achoppements souvent constatés dans le développement du désir de connaître, non comme quelque difficulté à rapporter à des défauts dans l'appareillage intellectuel du sujet, mais plutôt comme la résultante d'un **versant négatif complémentaire de la pulsion épistémophilique qu'il a nommé le lien C**. Celui-ci révèle le désir tout aussi inné de ne pas connaître, de construire de fausses représentations destinées à fuir les émotions déclenchées dans la relation. Cette fuite semble pour lui directement associée à l'incapacité du sujet à supporter la frustration et les émotions psychiquement douloureuses qu'elle détermine en lui. Aux émotions vivantes que sont l'amour et la haine s'opposent donc leurs valences négatives, soit -A, -H, mais aussi -C.

-C représente ainsi une forme de lien que nous pourrions appeler **épistémophobe** dans laquelle une au moins des deux personnes en présence fuit activement l'expérience relationnelle ou même attaque celle-ci en remplissant de représentations onnipotentes le creux où pourrait être «le sentiment de dépression». C'est cette dernière situation qui nous préoccupera à travers l'évocation du cas de Sébastien, un garçon à l'entrée de l'adolescence qui est aussi un tout petit enfant perdu, sans appui, qui observe avec envie dans le miroir de la séance le géant implacable de son épistémophobie.

II. PRESENTATION DE SEBASTIEN

Pour permettre de mieux comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire de donner des précisions succinctes sur les origines du jeune garçon - Sébastien - dont nous allons utiliser le matériel clinique, mais aussi sur les conditions de ce travail et la méthode qui y préside.

A. Origines

C'est en Septembre 1982 que Sébastien est amené dans l'institution par son père qui exprime clairement des doutes sur sa paternité. Mais nous n'avons que des traces de l'histoire de Sébastien, telles qu'elles affleurent dans la légende familiale et la vie psychique du garçon. Il semblerait que

lors de sa naissance, la mère ait déclaré à son mari Sébastien «mort en couches». Quelques temps plus tard, le père aurait découvert au fond d'un tiroir l'acte d'abandon de l'enfant et serait parvenu à retrouver celui-ci. C'est alors la mère qui aurait disparu, partie retrouver ses amants aux dires de la famille...

B. Cadre de travail et méthodologie

En mars 1983, l'un d'entre-nous, Danielle Dravet, propose à l'institution où elle travaille - un IMP - d'assurer la prise en charge psychothérapique de l'enfant qui commence à raison d'une séance par semaine. Les rencontres se déroulent dans une salle réservée aux psychothérapies - réunion de deux pièces, articulées par une ouverture un peu plus large qu'une porte normale.

Les limites d'usage qui règlent ces espaces trouvent leur origine essentielle dans le fait que, d'un côté, il y a le point d'eau et, de l'autre, sont situés une table, trois chaises, un tapis sur lequel s'étale un grand «boudin-serpent» bourré de mousse. C'est ici que la thérapeute attend les enfants et qu'elle place les feuilles de papier, les feutres, la colle, les ciseaux qui serviront souvent. A ce matériel-classique dans les prises en charge d'enfants (voir M. Klein, 1955) - viennent s'ajouter des objets entreposés sur des étagères : marionnettes, ours et livres. Dans la pièce d'eau se trouve un placard à l'intérieur duquel sont les cartons des enfants où l'on conserve les productions des séances précédentes, hors de portée des autres, mais à disposition pour assurer la continuité fantasmatique des rencontres. Au même endroit se trouve un «cagibi» aménagé comme une petite maison : rideaux au vasistas, étagère contre le mur, couverture au sol. Enfin, un grand miroir se trouve dans l'alignement de l'ouverture entre les pièces : Sébastien se réfèrera souvent à lui pendant les temps de ses séances.

Du point de vue de travail de la pensée, le cadre théorique est fourni par les travaux psychanalytiques anglais (M. Klein, H. Segal, D.W. Winnicott, M. Milner, W. Bion, D. Meltzer). Enfin, un espace de réflexion est ménagé dans une séance hebdomadaire de supervision avec l'un d'entre nous.

C. Situation

Le groupe de trois séances que nous allons rapporter vient quelque temps après les vacances de Pâques, alors que l'institution a déménagé du «château» pour s'installer dans une nouvelle maison, moins hospitalière et plus «hospitalière», déjà occupée par de nombreuses personnes... Tout ceci a provoqué chez Sébastien comme chez le personnel soignant une recrudescence de sentiments de déréliction qui émergent sous forme de difficultés à investir le nouveau cadre pour y reprendre la continuité d'un travail thérapeutique.

Pendant quelques séances, il semble que soit perdu le travail de découverte de la généalogie fantasmatique, mené avec Sébastien et qui - à travers des jeux de réunification de la famille - l'avait décidé à aller s'enquérir, pour la première fois de son histoire auprès de l'Assistante Sociale de l'Institution. A cette situation incertaine viendra bientôt s'adjoindre la perspective pour Sébastien de quitter l'institution et d'entrer dans un IMP localisé plus près de la famille qui souhaite maintenant voir son enfant en externat.

A la séance précédente, Sébastien avait terminé par un dessin au tableau noir, qu'il commente ainsi : «Je dessine un bonhomme, une maman» - il fait un geste qui montre qu'il est dans le ventre du personnage maman. En dessous, il dessine une poubelle et montre que lorsque le bébé sort du ventre, c'est pour être jeté à la poubelle. Il trace alors des cases qui séparent tout cela en tirant des traits verticaux et horizontaux. De l'autre côté de la ligne médiane, en miroir, il raconte la suite de l'histoire : «une autre maman l'accueille comme son bébé... Puis un jour elle a son vrai bébé à elle ; alors elle abandonne l'autre». La thérapeute lui commente qu'il se demande s'il va être abandonné par sa maman, dans ce nouvel endroit plein de nouveaux enfants qui le mettent très en colère.

III. LES DESSINS COMME METAPHORE DE LA RELATION

Nous parlerons d'abord de deux séances lors desquelles s'enfle un mouvement épistémophilique en écho à la quête des origines commencée à cette époque et déjà évoquée. Nous nous centrerons dans les deux cas sur les dessins produits en cours de route qui nous apparaissent comme des tentatives de rassembler dans un contenant unifié les émotions produites par le travail clinique, pour les ressentir sans en être détruit et les garder sous forme d'objet externe, signe visible d'un travail psychique. Mais nous verrons aussi comment ce mouvement d'exploration et de construction trouve en lui-même sa propre contradiction et se paie d'un reflux puissant devant la connaissance apportée par l'expérience émotionnelle, reflux qui s'amorce lors de la deuxième séance et s'accroît lors d'une troisième séance qui sera analysée plus loin.

A. Premier dessin : Le bateau

Quelques **éléments cliniques** préalables : Sébastien est arrivé en avance à cette séance ; il porte des vêtements très sales et se regarde du coin de l'œil dans le miroir en entrant. Tout en prenant la feuille blanche qui lui servira à dessiner, il pose des questions sur le sens du mot **thérapeute**, montrant ainsi un mouvement inhabituel de curiosité et une capacité tout aussi inhabituelle d'associer verbalement sur la **souffrance** lorsqu'il précisera que ce mot lui «**faisait penser à une Danielle malade**». Il annonce la venue prochaine de ses parents à l'institution et commence un dessin. En parlant, Sébastien s'est mis à colorier du bleu dans le bas de sa feuille : en contraste avec le reste du dessin, mais en réaction peut-être avec l'association précédente sur la maladie, cette partie-là sera relativement gribouillée. Puis, il trace dans le ciel, avec l'aide d'une boîte de conserve, le cercle d'un soleil, ouverture qu'il demande à sa thérapeute de venir remplir de couleur orange et jaune.

Sébastien dessine ensuite un grand bateau, avec des voiles amples qu'il remplira de cercles diversement colorés et soigneusement tracés, reproductions en réduction du soleil. La coque sera remplie par des bandes superposées de couleur bleue, rouge, blanche, verte qui associent pour nous le drapeau français (nationalité de son père) et le drapeau italien (pays d'origine de sa mère). Sébastien semble content de lui. Il lance pourtant un commentaire qui donne à penser que tout pourrait bientôt se gâter : «**par là, la mer est calme**». Un calme qu'il met à profit pour introduire son lien de filiation et questionner sa thérapeute sur ses origines à elle : C'est mon papa qui conduit le bateau, et moi aussi je le conduirai un jour». «Est-ce que tu as fait des stages quand tu étais jeune ?». Fort de sa capacité nouvelle à inscrire sa thérapeute dans le temps et à se la représenter jeune, Sébastien va tracer sur la page une figuration de sa position personnelle face à elle dans le transfert. Sur la droite de la feuille, il trace un petit bateau, puis relie les deux navires par un **fil à l'articulation duquel se trouve un cercle orange, miniature du soleil** qui permet aux structures de se rejoindre et se retrouve dans plusieurs endroits du dessin.

A ce moment de la séance quelque chose semble se retourner, et c'est plus inquiet que Sébastien va picoter de points saccadés des voiles du petit navire et zébrer la coque de traits de couleurs. Le second navire se présente alors comme une miniature, mais aussi une caricature cachée du grand. S'ensuit une série d'associations inquiètes. Sébastien évoque d'abord l'idée du départ en vacances, de la séparation. Il a écrit ETE en deux couleurs sur la coque du grand navire et dit «je pense parfois partir de l'institution». Puis il exprime la crainte que les rayons du soleil qui partent du cercle central ne brûlent trop et demande à sa thérapeute de dessiner des nuages. Enfin, Sébastien dessine un personnage en chapeau à l'extrême gauche du bateau - de sa bouche sortira plus tard une bulle qui dira «Je t'aime». Il pêche, mais au bout de la ligne une sorte de tétine rouge s'arrête loin de l'eau. Dans la mer une série de poissons semblent regarder

vers le bas et surtout pas en direction de l'appât (cf. Dessin A). Sébastien évoque alors les dessins «pas beaux» qu'il a fait «avant» et demande si sa thérapeute les a gardés. Puis il s'extasie sur la beauté de son œuvre.

Le nuage est passé : Sébastien va se mettre à nommer : il écrit le nom de sa thérapeute en insistant sur le V de «Dravet», «V comme vendredi» (le jour de la séance). Danielle est devenu «Dalièle». Puis il lui demande à écrire son nom avec le feutre orange qui a servi à colorer le soleil. Sébastien double ensuite toutes les lettres pour «leur donner un air de fête». La séance se termine par un moment consacré par Sébastien à revoir pour la première fois de sa thérapie ses anciens dessins qu'il extrait de son carton, met dans l'ordre chronologique, en rajoutant des dates approximatives à certains. Pendant cet épisode de retrouvailles, Sébastien sur-sautera violemment lorsqu'il croira entendre la voix de son père dans le bureau adjacent.

B. Deuxième dessin-séance

Lors de la séance suivante, Sébastien va sembler constamment fuir devant une pensée ou une émotion insupportable : nous retrouverons d'ailleurs dans cet épisode beaucoup des thèmes apparus lors de la rencontre précédente, mais la mer semble beaucoup moins calme dans ce nouvel endroit-là.

Un premier épisode dramatise à la fois la difficulté de Sébastien à accepter que **l'intérieur et l'extérieur de la séance restent séparés**, mais aussi sa tentative d'exorciser les pensées hostiles qui lui viennent à ce propos : en entrant dans la pièce, il va offrir à sa thérapeute un très beau bouquet de fleurs des champs. Ce cadeau est accompagné d'une escorte d'inquiétudes :

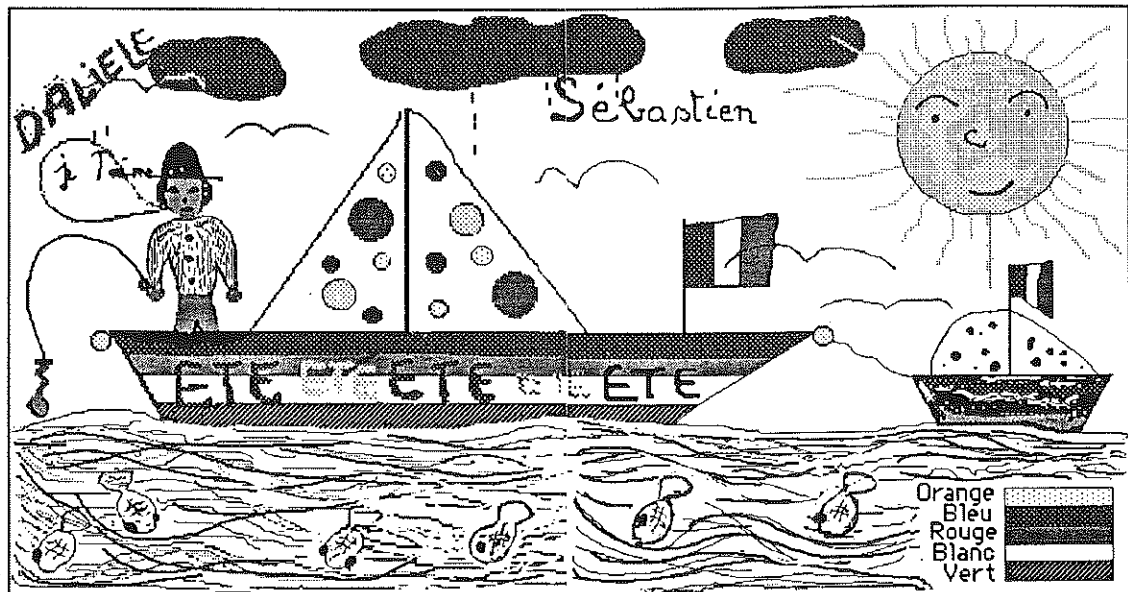
- de voir tremper les fleurs dans de l'eau trop chaude, ce qui pourrait les **faire mourir**. On se rappellera à ce propos les rayons brûlants du soleil qui éclairait la séance précédente.
- de voir les fleurs perdre leurs pétales. Sébastien place alors le vase en haut d'une étagère, hors de portée des autres enfants.

Il se précipite ensuite dans une intense activité où, après avoir demandé à jouer un rôle d'un **ivrogne qui engloutit des litres de vin, cassé l'anse d'un petit berceau, tenté d'arracher le collier de sa thérapeute et écrit PUTE sur le tableau noir, il fait une consommation effrénée de feuilles de papier sur lesquelles il ne saura trop tracer quel dessin**. Sébastien exige ainsi d'un ton tyrannique de recevoir deux grandes feuilles blanches qu'il dispose en long. Il occupe ainsi plus de place et - comme précédemment, mais de manière plus ostensible - laisse une distance importante entre **la gauche et la droite** où vont se développer les deux aspects **clivés** de son appareil psychique, et, aujourd'hui, son incapacité à les voir se **réunir** dans un contenant stable.

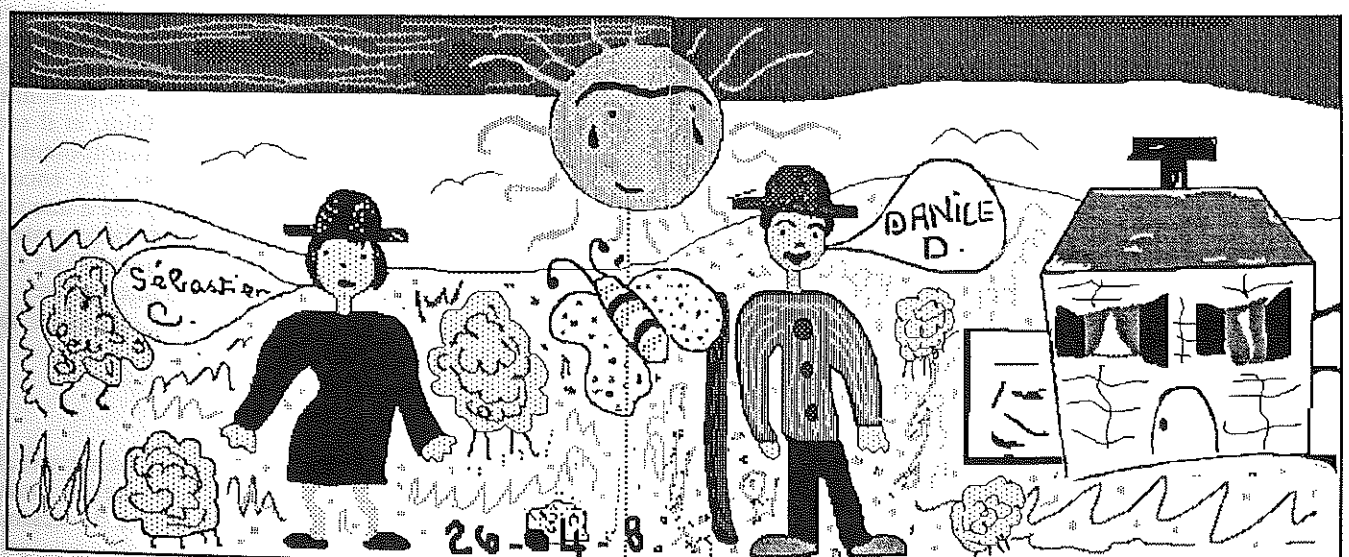
Sébastien se montre ainsi dans les plus grandes difficultés pour **relier les deux feuilles** et s'escrime vainement avec un rouleau de scotch pour les **coller ensemble**. Il semble à la fois anxieux de réussir et en colère contre cette jointure qui ne se fait pas toute seule. Il s'énervé, déchire la feuille, la jette, reprend le rouleau de scotch et menace de le couper avec les ciseaux. Après que sa thérapeute lui a verbalisé qu'il craint de casser leur relation Sébastien se calme et accepte de l'aide pour joindre les deux feuilles. Mais il semble aussitôt **désarmé devant le grand espace blanc**. Il attend, demande l'heure, questionne tout haut : «Qu'est-ce qu'on va faire ? Peut-être une montagne ?». Puis il se lance à partir du même appui qu'à la séance précédente : une boîte de conserve lui sert à dessiner le rond du soleil, bien au centre de l'œuvre, mais aujourd'hui **à cheval sur la jonction et faisant lien entre les deux feuilles**. Là encore la thérapeute placera la couleur.

Puis Sébastien dessine la montagne annoncée qui se résume à un trait oblique qui traverse toute la feuille. Sur la gauche, il place deux personnages **éloignés** l'un de l'autre : une femme en robe violette, un homme moustachu qui

DESSIN A



DESSIN B



s'appellent dans des bulles de bande dessinée, mais ne se regardent pas. Il trace ensuite très vite à l'extrémité droite une maison à l'aspect menaçant, tout fripée comme sous l'effet de quelque tremblement de terre. Six moutons floconneux sont répartis sur l'herbe. Sébastien demande alors à sa thérapeute si elle connaît l'histoire de celui qui criait «au loup ! au loup !» et si elle peut la lui raconter. Pour se protéger des loups, Sébastien va tracer près de l'homme un **gourdin** marron. Mais le gourdin tient debout tout seul et semble plutôt faire barrière entre les personnages. Un papillon rempli de points colorés rapidement frappés de coups saccadés viendra constituer la jonction basse des deux feuilles. Le dessin est terminé (cf. Dessin B) tout en bas, Sébastien s'intéresse à la date du jour de la séance dont il comble le O avec la couleur des vêtements de ses personnages. A nouveau, il fouille dans son carton, mais cette fois tente de **faire la part de chacun dans les dessins communs**. Lorsque la fin de la séance approche, il fait sonner plusieurs fois le réveil-matin, puis, en cachette de sa thérapeute qui range le carton sur l'étagère, dessine à la hâte un sexe sur la table.

Le contenant séance ouvert sur l'intérieur aux émotions de la rencontre qui semblait se constituer à la séance précédente fait eau de toutes parts. Il éclatera à la séance suivante.

C. La série du dauphin

Sébastien arrive quelques minutes en retard. Il frappe à la porte et ouvre en même temps, comme pour surprendre.

DD : «Tu m'a laissé le temps de t'attendre et tu rentres ici sans attendre. Alors, je ne peux plus te dire que je t'attendais».

Sébastien ressort, frappe, et attend que la porte s'ouvre. A peine entre, il constate que son bouquet de fleurs de la semaine dernière a disparu, tandis que sur une autre étagère se tient une **belle plante verte** placée là le matin même dans le cadre de «l'opération verdure» ouverte à l'initiative du psychiatre du service.

DD : «Elles sont fanées, c'est la vie des fleurs. Mais dans ma tête elles sont restées comme tu me les as données».

Mais Sébastien n'écoute pas. Son attention ne s'arrête à aucun objet externe et ses yeux papillonnent tout autour de la pièce. Il semble craindre quelque chose ou l'irruption de quelqu'un. Il va lutter contre ce mouvement montant en faisant recours aux dessins qui avaient ancré les deux dernières séances. Il prend une grande feuille et une petite, essaie de les coller ensemble mais n'arrive pas à se dépêtrer du ruban adhésif. Il demande de l'aide, parvient à assembler les parties, mais ne semble pas satisfait du résultat. Sébastien lance ensuite à toute vitesse une série de questions sur la séparation et la rencontre, comme des objets fragiles et dangereux, morceaux d'inquiétude qu'il vaudrait mieux confier à d'autres. Puis il se tourne sans attendre de réponse vers le papier. «Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce qu'on va faire... ? Si je faisais une montagne ?»

DD : «Tu as peur de ne pas arriver aujourd'hui à raconter ce qui t'agite, comme si ta capacité de faire des dessins pouvait se fâner du jour au lendemain comme une fleur».

Sébastien a pris de petites feuilles et demande à sa thérapeute si elle sait dessiner un dauphin. Il se met à tracer à toute vitesse une série de croquis dont il sera extrêmement difficile de sortir sur le fait un mouvement psychique qui apparaît pourtant clairement au regard ultérieur. L'observation attentive de ces dessins nous met devant l'émergence pulsionnelle massive dont Sébastien avait donné les signes précurseurs de séance en séance. On peut y lire comme la révélation bouleversante d'une scène primitive aboutissant à la disparition de l'objet.

- Le premier dessin semble gribouillé, une ébauche du second croquis. Il forme la **moitié supérieure d'un dauphin**, ouvert au pôle anal. La thérapeute pense à l'angoisse originelle : une naissance qui serait ressentie comme la perte de

toute contenance corporelle. En dessous, une carriole rudimentaire qui évoque un berceau vide, peu accueillant. Ce dessin laisse toutefois ouvert un espace, un entre-deux, entre cette moitié de dauphin et son objet-berceau, celui d'une parole possible. Sébastien va gribouiller en hâte une signature ; quelque chose comme «Putel» (cf. Dessin 1).

Ce premier moment nous traverse de la terreur que ressent le petit, né dans l'absence ; il nous fait ressentir la totale nécessité et l'urgence pour lui d'être contenu dans le «miroir corporel maternel» pour reprendre l'expression de M.C. Gear et C. Liendo (1975). La série des dessins suivants est une course panique en quête d'une issue : la fuite de **l'impensé de la séparation vécu comme impensable**.

- Le second dessin présente un dauphin denté qui mord le vide. Le berceau a disparu, mais cette récupération de la part manquante nous paraît procéder d'une incorporation du contenant absent. Le dauphin est toujours ouvert aux deux extrémités : il est devenu une bouche avide sans objet (cf. Dessin 2)

- Sébastien a déjà fait sa troisième esquisse. Celle-ci représente une évolution de la tête de dauphin vers l'humain. Dans la bouche du personnage une étrange pointe-langue qui semble le double minuscule du dauphin du premier croquis. Une lueur brille dans l'œil presque plein du personnage. Le bébé esseulé, sans objet, est devenu l'objet d'un contenant construit à partir d'un miroir d'absence, fruit d'un processus de dédoublement. Les émotions ravalées ont été chassées par un double tel que **c'est le sujet lui-même qui est pris pour combler la bouche affamée**. L'objet lui, ce sein que la langue curieuse du bébé explore pendant a tétée, a disparu. Remarquons toutefois qu'il reste dans ce dessin-là encore un peu de place pour l'avidité, figurée par la pointe laissée ouverte dans l'œil du personnage qui anime son visage d'une lueur tenace (cf. Dessin 3). Nous sommes là dans ce ralenti que permet le travail de recherche, devant la mise en évidence des processus d'incorporation par une introjection manquée (N. Abraham, M. Torok, 1978).

- Le quatrième croquis est la résultante d'une nouvelle transformation de la tête de dauphin. Cette fois, la tête apparaît complètement humaine : un homme qui fume un cigare. Sébastien s'arrête un instant pour montrer son œuvre et lance un commentaire : «Daniel T. (le chef de service) qui fume» (cf. Dessin 4).

Une observation différentielle montre que la bouche vide est maintenant remplie d'un cigare fumant. L'œil est plein, le petit blanc qui évoquait l'avidité, mais aussi la vie, a disparu, et la langue-moitié-de-bébé aussi. Sébastien s'est organisé, s'étayant sur des représentations d'autres personnes de l'institution, afin de ne plus ressentir sa faim, et il semble que ce soit vers une imago paternelle omnipotente que l'enfant se tourne en désespoir de cause. Là encore la carence trop réelle de l'objet externe le renvoie à une identification projective narcissique dans un faux-contenant, dans l'impossibilité où il se trouve à ce moment-là de s'identifier à l'intérieur d'une relation vivante inter-active.

Sébastien est inquiet. Il écrit une série de noms sur le dos de la feuille :

SEBASTIEN

LE

PAPA

DALLELE

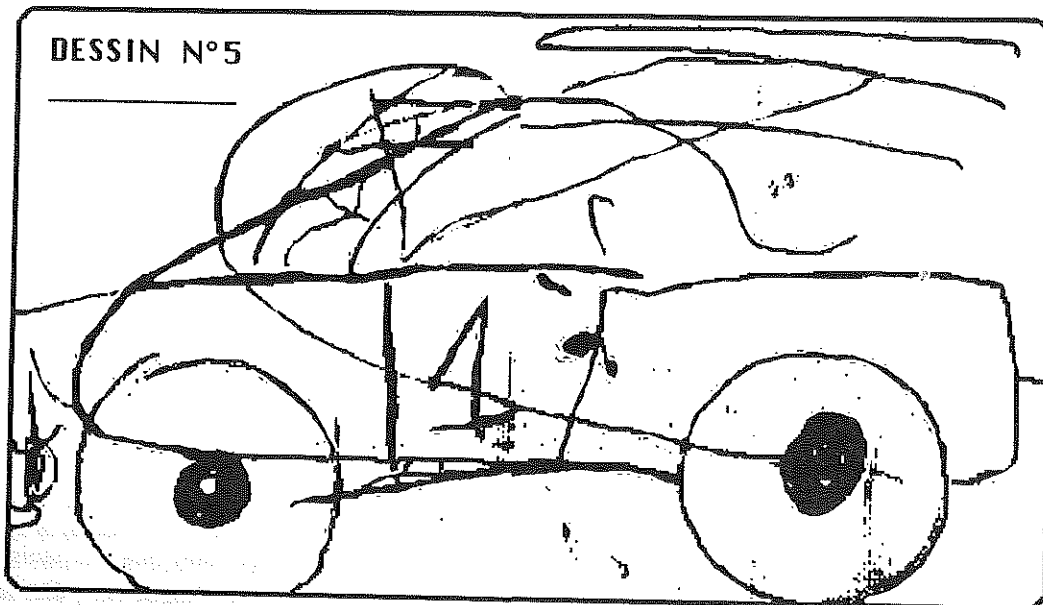
Les noms PAPA et DALLELE sont comme séparés, attaqués en leur moitié, ce qui semble déclencher le fantasme catastrophique de l'accident/scène primitive du dessin suivant.

- Sébastien dessine une automobile qu'il raye d'un grand trait après en avoir montré les vitres. Il se met à parler d'accident, dessine une seconde voiture avec de grandes roues-yeux et un 1 sur la portière qui fait penser à un bébé issu et identifié à la collusion/accident de la rencontre parentale. Sébastien va gribouiller le tout avec colère. Sa thérapeute pensera plus tard que le berceau et le bonhomme au cigare trouvent là un assemblage exact (cf. Dessin n° 5).

DESSIN N°4



DESSIN N°5



Sébastien se met maintenant à écraser ses crayons-feutres sur des pages blanches comme les débuts d'une brusque explosion dans sa tête. Il épuise rapidement les pages disponibles qu'il couvre de traits dans lesquels se superposent des taches de feutres aplatis. Il devient caverne béante renvoyant en échos des persécuteurs insolites, bouche vide qui hurle de n'avoir été contenue dans aucune parole ni aucun regard, cri émietté, gesticulations affolées.

Il se lève brusquement et va se réfugier dans le cagibi où il se cache lorsqu'il ne peut plus supporter la vue des objets externes.

DD (ouvrant la porte) : «tu te sens comme un clochard-poubelle mis à la rue et tu cherches un endroit pour me protéger de ta colère.»

Sébastien prend sa thérapeute dans ses bras et la serre très fort contre lui. Elle pense alors que ce garçon a besoin dans ces instants de grande colère dissociative de la présence effective d'un contact corporel, qui a alors une fonction de rassemblement dont l'équivalent psychique un instant perdu semble alors se reconstruire. Il demande : «peux-tu amener des perles à la prochaine séance pour faire un collier ?».

DD : «nous avons enfilé les perles de notre travail les deux dernières séances. C'est de ce collier-là dont il s'agit et que tu peux emmener avec toi.»

Pour quelque temps a été éloignée la présence du double persécuteur, conglomerat formé de mille échos d'absence venant s'agglutiner sur la surface plate du miroir, formant peu à peu un contenant monstrueux, terrifiant, tout chargé d'abîme.

Le double complémentaire est l'absence : le double prend la place de l'objet absent.

IV. ELEMENTS DE THEORISATION

A. Le double

Ainsi, nous apprenons avec Sébastien que c'est au défaut du miroir corporel maternel dans lequel le bébé se sent tenu, rassemblé, que se construit imaginairement une Contenance, dans un **miroir d'absence**.

Dans les premiers temps de la thérapie de Sébastien, il est arrivé fréquemment qu'il fasse cet usage-là du miroir.

Ce qui se passait là nous a permis de visualiser le phénomène imaginaire du dédoublement. Sébastien venait au miroir comme pour y appeler, en faire surgir un allié tout puissant, une sorte de géant.

Il utilisait alors des craies de couleur pour se maquiller le visage, et s'excitait devant cette image qui du fond du miroir montait, comme la matérialisation d'un double de lui-même.

C'était un ivrogne, à l'avidité duquel rien ne résistait...

L'homme vert fort de sa colère...

Un zorro qu'aucune situation ne démonte...

L'appel à ce double surgissait à chaque fois que l'émotion ressentie faisait signe d'un bébé alarmé. Le risque encouru était aussitôt détourné de la relation par l'appel à ce double omnipotent.

Voyons maintenant les caractéristiques et fonctions de ce double ; tout d'abord, notons que le miroir fait fonction de contenance : non à des émotions mais à des images servant de support identificatoire. Contenance que représente Sébastien dans ses dessins de Tête. Contenance construite sur la **disparition de l'objet**, dans un dédoublement de soi-même (il est fréquent que ce soient des vieillards fantomatiques, qui, dans les contes, symbolisent cette opération).

L'image corporelle qui se rassemble dans le miroir, est une image de géant omnipotent. Elle est toute chargée de la pulsion, de l'avidité du tout petit. Elle en est la dépositaire. Ainsi s'opère une sorte de renversement imaginaire entre

l'avidité d'un **petit**, et l'omnipotence du **géant**, dont la piste, entre les deux est comme coupée par les ciseaux du miroir. Cette image dans le miroir ne fait pas office de représentation, bien au contraire, elle est utilisée comme le support, l'étagage, à une matérialisation fantasmatique, d'une identité de soi. C'est comme si l'être qui ne s'éprouve que comme fantôme, cherchait comme issue à sa terreur de Non-Etre une matérialisation de lui-même fantasmatique.

Pourtant, c'est bien une des fonctions des miroirs que d'y révéler les signes que nous y cherchons de notre vérité profonde ; mais là, c'est comme si l'individu captait sa part invisible, lui en tendait un piège et en faisait un **objet**.

Dans les contes illustrant le double, des individus se promènent sans ombre, d'autres ont perdu leur reflet, dans tous les cas, c'est cette part invisible, immatérielle de nous, la psyché, qui est vendue au diable dans un troc dicté par l'avidité et l'envie. Ainsi, à défaut de figures **parentales vivantes**, c'est à des images fabriquées de toutes pièces par les projections fantasmatiques, rassemblées dans ce miroir d'absence, que l'enfant va s'identifier.

L'**imago maternelle** nous est apparue comme construite sur une béance, une chute dans le néant (voir l'empressement avec lequel Sébastien remplit le 0 de 01). L'image dans le miroir maintient à la surface de lui-même l'être, qui en se dédoublant lutte contre cette chute.

L'**imago paternelle**, est représentée dans les dessins de Sébastien, par ce terrible pieu ou encore la tête de bonhomme - tout creux comblé.

Elle fait penser à un point d'appui, objet d'envie, à obtenir au prix de fermer la bouche au bébé qui appelle l'objet, au bébé qui cherche une parole sur ce qu'il en est advenu de sa disparition. De cette faim d'un dauphin avide, dauphin non contenant parce que non contenu, Sébastien fait un contenant **tête** ; et la tête, ce qui est appelé à Penser, est détournée en caverne de l'Ogre ravalant le bébé et les émotions de ce bébé.

Le dédoublement imaginaire d'un individu qui n'aurait pu compter sur sa part de vivance relationnelle, fait penser à une parthénogenèse ayant pour fonction entre autre, de rendre nulle et non advenue une scène primitive de sa conception inconcevable parce qu'effrayante. La frayeur que Sébastien fuit, semble correspondre à un fantôme de scène primitive en accident, de deux objets se percutant de toute la violence de leur décharge pulsionnelle. Cherchant la demeure originelle dans laquelle il fut conçu, Sébastien semble s'identifier à un éclat de cette explosion, à l'**accident** lui-même, comme on entend dire d'une grossesse non désirée «c'est un accident» (notons au passage que dans le fracas de l'accident se trouve enkysté le plaisir secret de frayer).

Ainsi, pour Sébastien, sa conception se trouve être le lieu d'un réel impensable, inconcevable. C'est de cette impossibilité à trouver une demeure contenante de sa conception, demeure d'où s'identifier, que s'organise le dédoublement.

Celui-ci a pour fonction de contrôler la menace que constitue la scène primitive ainsi fantasmée, mais aussi de rééditer une telle scène dans laquelle des partenaires doubles, tous identiques, pouvant se démultiplier à l'infini, s'engendraient, *sui-generis*, d'un départage «diabolique».

Il y aurait longuement à dire sur le rapport ainsi établi entre l'identique et le différent dans les processus d'identification. Il est banal de constater combien, c'est à partir de la reconnaissance de l'identique entre soi et l'autre que s'étaye le mouvement identificatoire de la personnalité. Ce que nous avons en commun avec l'autre, ce qui est pareil chez l'un et l'autre constitue comme le fond sur lequel prend forme la différence radicale de l'individualité de chacun. Il semble que ce rapport fond/forme ; identique/différent s'établisse dans la relation aux figures féminine et masculine, et bien sûr à leur rapport en scène primitive.

Pour Sébastien, le dédoublement est une façon de fabriquer de l'identique à partir de ce qui a manqué pour faire

l'appui identificatoire. Faire de l'identique selon le fantasme d'objets pareils, interchangeable, à volonté. Toutefois, cet identique est camouflé sous des apparences de différence extrême. Qu'y-a-t-il de commune mesure entre le géant et le nain, l'Ogre et Poucet ?

Comme nous pouvons le constater, ce qui est évité à tout prix, c'est la mise en contact des deux parts de la personnalité, ainsi divisées et contrôlées dans le dédoublement. Ce qui est évité à tout prix c'est le mouvement émotionnel qui risquerait de surgir, rendant l'OGRE à POU CET et POU CET à sa FAIM de l'OBJET.

B. Réflexions sur l'épistémophilie

Nous allons reprendre le mouvement des séances pour en accentuer le ressac : nous nous représentons la première des trois séances comme une étape épistémophilique d'exploration. Dans cette exploration de la situation clinique qui l'amène à tenter de se représenter une **thérapeute vivante**, lieu d'identifications possibles, et à figurer sa position dans la généalogie, Sébastien rencontre aussi des émotions difficiles à supporter, qu'il clôture dans des représentations graphiques au sein de ce que l'on pourrait appeler un contenant-dessin.

1. Construction d'un contenant-dessin

Sébastien tente de construire un contenant physique par l'intermédiaire d'une figuration picturale dont l'observation attentive nous permet de comprendre comment le dessin va articuler trois séries d'interfaces : la rencontre entre des émotions contradictoires à l'intérieur de l'appareil psychique, la rencontre sexuelle des parents, la rencontre clinique avec la thérapeute. Trois ordres de faits qui se rejoignent dans la nécessité interne de résoudre les mouvements opposés vers la confusion ou l'éclatement, sous peine de perdre le contact avec l'autre comme soi-même. Le passage par une représentation externe (le dessin) figure bien sûr un travail de l'appareil psychique qui investit les traces mnésiques en associant sans cesse les affects et les contenus représentatifs, mais nous pensons qu'il a encore une valeur intrinsèque de fixation : équivalent externe du rôle de la mémoire pour la psyché. On pense ici au texte de S. Freud sur le « Bloc-notes magique » (1925) - « (la) feuille de papier, est alors pour ainsi dire un fragment matérialisé de l'appareil mnésique qui, autrement, est invisible en moi » (p. 119) - et à la nécessaire double inscription des événements pour que fonctionne et se développe le pare-excitation. Ce contenant ou conteneur (pour reprendre la terminologie de René Kaës, 1980) doit, pour mériter ce nom conjointer une série de caractéristiques, présentes lors du premier dessin de Sébastien :

1. Ouverture d'un espace

- **Psychique sur la séparation et la réunion** : Sébastien dit « V comme Vendredi », et associe ainsi un signe sur la feuille à la présence/absence de sa thérapeute. A l'intérieur même du dessin, cette association est graphiquement réalisée : l'enfant représente la **liaison et la séparation**, un Fort-Da simultané, dans le fil qui relie les bateaux, les réunit et démontre leur distance. Mais les points de jonction font problème : un cercle orange, miniature du soleil dans le ciel, assure l'espoir d'une liaison totalement contenante et contredit dans une certaine mesure ce que trace le fil.

- **Sur l'extérieur, par des étayages** : Sébastien ne parvient à tracer son soleil que lorsqu'il s'appuie sur une boîte de conserve, objet solide étayant qui, associé au geste de sa thérapeute remplissant le cercle de couleur, permet ensuite à l'enfant de représenter les contenants circulaires multicolores qui parsèment les voiles comme la présence de bébés vivants non persécuteurs dans le ventre de la mère. Nous dirons que ce mouvement à trois temps figure par identification projective dans un objet externe d'abord sans vie puis humain, des équivalents d'opérations psychiques : remplir d'émotions projetées un contenant externe ouvert par la

pensée de son absence, puis se réapproprier le processus comme un objet interne vivant. L'appui sur l'objet fait ici office d'appel et ouvre sur la métaphore de l'espace circulaire prêt à être rempli : le cercle n'a donc pas ici les connotations de repliement qu'il prend souvent, mais évoque plutôt la bulle d'air qui gonfle dans un espace trop clos.

2. Mise en place d'un système complexe de liaisons

Le conteneur graphique se présente comme une série multiple de liens qui se tissent à travers plusieurs niveaux d'organisation, du plus concret au plus symbolique. C'est d'ailleurs la capacité de relier des objets différenciés qui constitue le plus sûr diagnostic de la capacité du sujet à représenter ses événements psychiques. Dans le premier dessin de Sébastien, on peut ainsi repérer divers niveaux de liaisons :

- **Entre les objets graphiques**. La corde qui relie les deux bateaux ; la ligne qui se tend vers les poissons ; la limite qui conjoint les couleurs sur la coque comme sur les drapeaux et leur permet de se toucher, mais aussi,

- **Entre les générations**. Sébastien s'ouvre un moment sur la représentation du temps, du temps passé, du futur (« c'est mon papa qui conduit le bateau et moi aussi je le conduirai »), d'un ailleurs, mais aussi du temps de la rencontre (il fait sonner un réveil-matin, demande plusieurs fois l'heure vers la fin de la séance). Cette prise en compte de la dimension temporelle doit être rapportée à une soudaine plus grande capacité de Sébastien de se représenter dans la **généalogie**. Il s'enquiert de ses anciens dessins, les recherche dans son carton et tente d'en reconstruire la chronologie. L'ordre des souvenirs se retrouve comme un arbre généalogique, et c'est ainsi qu'il ne faut pas sous-estimer dans le premier dessin que nous avons évoqué l'importance du rappel des origines familiales : le père français est représenté par les drapeaux Bleu/Blanc/Rouge, la terre de naissance de la mère par les couleurs de l'Italie sur la coque du grand navire. Cette coque est d'ailleurs l'occasion pour Sébastien de réunir le couple parental en utilisant les quatre couleurs des deux parents.

Tout cet épisode semble venir confirmer les intuitions de Freud quant à l'articulation entre la pulsion épistémophilique et le questionnement sur les origines. Des demandes fiévreuses sur les stages que sa thérapeute aurait pu effectuer lors de sa formation permettent à Sébastien de rêver sur le passé de sa thérapeute, mettant ainsi en place une liaison à distance : « est-ce que tu faisais des stages quand tu étais jeune ? » Dans l'ordre de la généalogie, le grand peut ainsi avoir été petit, comme soi, sans que les deux se confondent. C'est exactement ce moment de la séance qui amène au dessin du petit bateau relié au grand, c'est-à-dire à la représentation de liens de ressemblance et de différenciation qui assurent la continuité comme l'écart entre deux générations.

- **Liaisons encore à l'intérieur de la psyché infantile entre l'affect et la représentation** par exemple, dans l'interrogation soudaine de Sébastien sur la santé de sa thérapeute (« je pensais à une Danielle malade ») qui démontre une plus grande perméabilité à associer un affect à un contenu représentatif, ce qui se traduit par une émotion comme la tristesse.

3. Mise en place à l'intérieur de la relation d'une série d'objets intermédiaires

La première, Mélanie Klein a développé un parallèle entre l'association libre de la cure-type et le jeu chez l'enfant. Cette convergence implique non seulement qu'il soit possible de travailler en clinique infantile avec une méthodologie psychanalytique, mais encore qu'il est nécessaire - au moins pour ce cas particulier - de se servir de médiateurs qui figurent le monde interne de l'enfant. Nous précisons pour notre part, en relation avec les travaux de Donald Meltzer, que ce qui se révèle dans le jeu procède d'une double médiation :

- le jeu révèle l'activité fantasmatique de l'enfant et peut être décrit classiquement comme un retournement de l'interne vers l'externe où l'activité de construction des formations de compromis est minime.
- le jeu révèle tout aussi bien l'état de la relation émotionnelle qui relie l'enfant au thérapeute ; situation dans laquelle le contre-transfert tient une part.

En ce sens, il est indispensable de considérer les divers objets médiateurs de la relation - que nous appelons des Objets intermédiaires de Relation (M. Thaon, 1968a, & b) - et de porter notre analyse sur eux, puisque ce seront eux qui nous renseigneront sur l'état de la relation, sur la qualité des représentations élaborées pendant les séances (les Objets Intermédiaires de Relation ont une histoire) et sur la richesse de l'échange fantasmatique mutuel. Nous pourrions d'ailleurs dire que la qualité des objets intermédiaires produits, comme leur quantité, sont un signe très sûr des progrès dans le travail thérapeutique.

Dans l'exemple de Sébastien, l'objet intermédiaire principal est le dessin - du moins dans les séances que nous avons choisies - et la possibilité d'un échange fantasmatique se révèle dans la qualité des interconnexions multiples présentes dans le dessin A. Les dessins s'ouvrent et se complètent d'une utilisation nouvelle par l'enfant de la pensée (relayée par le mot) comme lorsqu'il se plonge avec curiosité dans une réflexion sur le sens du mot/métier thérapeute. Le terme en question devient ainsi un Objet Intermédiaire de Relation qui ouvre à un intérêt authentiquement épistémophilique. Hanna Segal (1964, p. 106-108) donne d'ailleurs un exemple de ce mouvement où la découverte de la relation d'objet pour une petite fille s'accompagne de la nomination des couleurs d'un dessin.

4. L'inclusion : destin graphique des parties hostiles du sujet

Tout travail de liaison et de contenance s'accompagne d'un résidu de destructivité qui n'a pas pu être lié dans les objets intermédiaires présents dans la séance. Lors de moments difficiles dans la prise en charge, ces éléments reviendront sous formes d'agirs explosifs qui viendront menacer l'acquis du travail thérapeutique précédent - la troisième séance évoquée par nous le montre largement - mais la mise en place d'un contenant graphique/relationnel protège au contraire en partie l'échange. Les parties hostiles non élaborées de la relation sont alors présentes sur la feuille de papier sous forme d'éléments clivés (épistémophobiques), non reliés au reste du dessin, mais inclus ou enkystés à l'intérieur de celui-ci. La feuille devient une figuration de l'appareil psychique et la relation ou non des parties du dessin entre elles révèle la plus ou moins grande intégration des motions pulsionnelles du sujet.

Suite à cette manifestation, l'observation clinique doit donc permettre de faire un diagnostic sur l'état de contenance du dessin par la position des éléments clivés de la feuille identifiée à l'image corporelle du patient.

Si l'on nous permet alors une remarque conclusive sur ce paragraphe, nous dirons que la pulsion épistémophilique peut être considérée comme une structure liante qui permet la mise en place de contenants des expériences - dont nous venons de définir les diverses caractéristiques - aptes à être utilisés comme souvenirs et contenus de nouvelles expériences émotionnelles.

II. Point d'inflexion des processus : entre deux fonctionnements psychiques

Lors de la deuxième séance, Sébastien revient très inquiet et, semble-t-il, bien décidé à la fois à se raccrocher à l'acquis de la séance précédente et à lutter contre les sentiments dépressifs produits par la séparation : c'est probablement la lutte contre les émotions déniées pendant la rupture d'une semaine et le recours grandissant à la persécution qui se révèlent lors des retrouvailles par la proximité grandissante

de passages à l'acte qui viendraient remplacer les processus de pensée. Tout se passe alors comme si la représentation de l'absence de l'objet était remplacée par la mise en acte de la déliaison. Sébastien en vient par exemple à prononcer cette phrase ambiguë, parfait exemple du retournement en train de s'opérer : «Je pense parfois partir de l'institution», qui peut s'entendre sous deux aspects contradictoires :

- **Perlaboration** : le sujet pense à l'absence de sa thérapeute pendant l'espace qui sépare les séances, et dans le creux de la dépression, il élabore une représentation de lui-même au dehors. C'est ce premier aspect que veut alors entendre sa thérapeute.

- **Fuite de la pensée dans l'action** : l'enfant menace - mais aussi prévient - son objet d'investissement de laisser choir ses appuis et de fuir radicalement les émotions douloureuses dans l'acte (Sébastien a fait plusieurs fugues pour rejoindre ses parents). Il dirait en quelque sorte : «Je ne supporte plus la séparation et les sentiments qu'elle déclenche en moi. Je préfère tout foutre en l'air une fois pour toutes, et peut-être que je me sentirai mieux alors».

En fait, pendant cette séance charnière, les mots se mettent peu à peu à révéler un second sens secret, comme un double persécuteur venant nier leur capacité de contenance : les trois séances mises bout à bout sont comme l'histoire du dévoilement de ce double qui vient occulter le sens premier.

Ainsi les éléments de la relation, ceux qui évoquaient l'échange émotionnel réciproque, se retournent-ils un à un en leur complément destructeur :

- le soleil contenant, plein de bonne nourriture étayante de la thérapeute et de ses mots calmants, devient un soleil brûlant, excitant, qui a besoin d'un nouveau pare-excitation pour ne pas détruire, sous la forme des nuages de pluie qui viennent heureusement pour cette fois, s'interposer et calmer l'ardeur de l'astre souverain.

- l'eau pour boire, celle qui donnait la vie aux fleurs et les conservait, devient bientôt la représentation d'une eau chaude destructrice. C'est la qualité de contenance même qui se voit remise en cause par ce soudain trop-plein d'excitation.

- le fil qui reliait les bateaux a disparu de la scène : le bonhomme du dessin B apparaît isolé ; il s'étaye sur son baton qui est aussi un gourdin pour «se défendre des loups». L'espace est très étiré en longueur et, pour le meilleur ou pour le pire, les éléments du dessin ne risquent pas de se rencontrer.

III. Les faux contenants de l'épistémophobie

Le double inversé du contenant élaboré lors de la première séance se révèle donc lentement et fera l'objet d'une troisième étape du processus. Ce faux contenant de l'épistémophobie, caricature du premier, possède lui aussi une série de caractéristiques contraires que nous allons énumérer pour fixer clairement les différences entre les deux formes :

1. Perte de l'espace ouvert

L'espace interne ouvert - les cercles/ballons du dessin A par exemple - figurent la place de l'affect de dépression chez le sujet («un sentiment de dépression» est «le lieu où se trouvait un sein ou un autre objet perdu» et «l'espace» est «là où se situait la dépression où quelque autre affect» - W. Bion, 1970, p. 38) et la capacité d'utiliser la présence/absence, dans un mouvement épistémophilique qui explore les émotions déclenchées par la relation. Le faux contenant chasse donc tout espace libre et le remplace par le signe le plus proche possible de l'acte. Si l'on observe le destin des éléments distinctifs du dessin A, lorsqu'ils se retrouvent en B, on s'aperçoit que :

- les points ont remplacé les cercles : des signes avant-coureurs déjà le montrent lorsque la représentation du grand bateau rempli de cercles de couleurs provoque sa négation dans les voiles du petit navire. Sur ces dernières,

Sébastien ne dessine alors en effet plus tout à fait des cercles, mais commence à rétrécir son trait et frappe même le papier de points saccadés. Deux séances plus tard, il traversera même sa feuille dans l'aboutissement de ce processus de perte de l'espace ouvert de la dépression.

- les traits remplacent les bandes colorées. Là où de larges rubans de couleurs figuraient des drapeaux aux origines parentales, on trouve des traits griffonnés qui donnent à penser que le sujet perd sa coordination motrice et se trouve aux prises à une violence décharge émotionnelle.

Une représentation est devenue une **réaction** d'abord circonscrite à des limites (dessins A et B), puis sans contrôle. Au cours de ce mouvement Sébastien perd de plus en plus la capacité de se relier par le geste, la parole ou la pensée à ses objets d'amour qu'il tente de s'incorporer par des raptus.

2. Envie et persécution

Si l'affect de dépression disparaît, c'est pour se voir remplacé par son complémentaire persécutif, qui révèle dans le même temps les composantes **envieuses** de la relation. Le sujet attaque les liens (W. Bion, 1959) entre lui et l'autre, mais aussi tout ce qui pourrait faire office de contenant. Les dessins de Sébastien se remplissent très vite d'éléments persécutés :

- le soleil qui métaphorisait l'étayage sur la relation à l'autre devient brûlant,
- l'eau trop chaude provoque la chute des pétales de fleurs,
- dans une petite saynète psychodramatique, l'enfant va jouer le rôle d'un ivrogne qui engloutit de l'eau/vin sans jamais en être satisfait.
- des séries de passages à l'acte se déclenchent ; ils sont très rapides, au point de ne pouvoir être prévus par la thérapeute (et peut-être aussi par leur auteur). Sébastien casse ainsi d'un coup l'anse d'un berceau qui servait à coucher un poupon, puis il arrache d'un geste brusque le collier de sa thérapeute, fait de grosses coquilles, comme s'il détruisait les bébés imaginaires qu'elle aimait et portait sur elle toute la journée, ainsi que leurs contenants.

3. Une généalogie envieuse, le grand et le petit de l'envie

Ce mouvement général de déliaison entame la capacité à symboliser sa place dans la famille, qui se voit remplacée par une **anti-généalogie**. Le père et le fils reliés par un lien générationnel se voient caricaturés par ce que l'on pourrait appeler la thématique du «grand et du petit». En effet, le bateau/père relié à sa femme, ses bébés et son petit dernier, devient le «grand», c'est-à-dire le narcissisme infantile tout puissant qui n'a besoin de personne avec son cigare qui remplit sa bouche (dessin 4), son double omnipotent (voir partie précédente) du miroir : il triomphe des petits papas et des petites thérapeutes qu'il soumet à sa volonté. Un épisode très intéressant à ce propos concerne l'utilisation par Sébastien du renversement de l'importance et de la place relative du **nom** et du **prénom** dans les signatures au bas des dessins. Lorsque le mouvement de fausse contenance s'enfle en lui, Sébastien se met à écrire son prénom en capitales de plus en plus grosses et son nom en minuscules. Même quand il ne trace que son prénom, il le coupe en deux avec une première moitié écrite en caractères beaucoup plus larges que les suivants. Ou encore, il dédouble la première partie du prénom, lui faisant tenir deux fois plus de place. Les signes généalogiques disparaissent et laissent donc place à la généalogie narcissique du même dont parle J. Guyotat (1980) et qui est à elle-même son propre pare-excitation.

4. Disparition des Intermédiaires et Importance du passage à l'acte

On assiste à la disparition des Objets Intermédiaires de Relation déjà en place ou à la perte de leur sens. Pendant un temps, Sébastien s'accroche à la tradition des dessins qui avait si bien réussi à certaines séances, mais le rituel ne protège plus : les thèmes sont de plus en plus difficiles à trouver ;

les feuilles de papier de plus en plus récalcitrantes à se laisser coller ensemble : l'espace jamais assez vaste ; le blanc toujours plus menaçant. Plus tard, le dessin devient un intense passage à l'acte maniaque avec le barbouillage des feuilles et la consommation effrénée de quantités de papiers jusqu'à épuisement de la pile posée sur la table.

Sébastien cherche alors souvent à protéger sa thérapeute de son hostilité avec des **objets réels** (on pourrait reprendre le vocabulaire de W. Bion et parler de **choses en soi**) qui ont perdu toute caractéristique intermédiaire et détruisent le lent travail des séances. Il amène de la nourriture de l'extérieur, chercher à offrir un cadeau ou à se faire donner un objet à emporter. Il se passe des couches de couleurs sur le visage et ricane derrière le masque qui remplace sa personnalité.

Ces agissements ne sont pas sans avoir des répercussions dans le contre-transfert par l'émergence de désirs en retour de donner des objets réels compensatoires et non plus des symboles utilisables de liaison. Il est facile de se dire que laisser emporter un objet de la séance aiderait au travail du deuil, sauf en ce que la séance suivante révèle alors un nouveau délabrement de la relation. C'est ici que se touche dans la clinique la distinction classique entre l'introjection et l'incorporation, son importance heuristique.

V. CONCLUSIONS :

Hypothèses d'une structure oscillante

Nous présenterons en conclusion quelques réflexions générales sur l'articulation possible entre les pôles épistémophiliques et épistémophobiques. La co-présence chez Sébastien de processus de formes opposées et leur retournement rapide en leur complémentaire semble montrer l'existence, chez certains enfants, d'une oscillation entre la capacité à se relier à une personne humaine (c'est-à-dire aussi sa représentation «en creux» comme objet absent) et le recours au collage envieux sur la surface d'un double narcissique et omnipotent destiné à rassurer sur la capacité du sujet à se passer de connaître les autres et leurs effets sur lui (épistémophobie), mais qui ne conduit qu'à exacerber des motions envieuses chez quelqu'un qui ne supporte bientôt plus la distance entre la pensée et l'acte.

Ce mouvement oscillant signe la présence de très fortes **angoisses de séparation** qui nuisent à la stabilisation des acquis des séances sous forme d'éléments alpha utilisables dans la futur. Ceci constitue une des limites les plus importantes à l'effort des thérapeute pour aider certains enfants. Le concept de réaction thérapeutique négative pourrait sans doute être repris avec profit dans le vertex de l'épistémophobie.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABRAHAM N., TOROK M., 1978, *L'écorce et le noyau* Paris : Aubier.
BION W., 1959. Attaques contre la liaison In. *Réflexions faites*, Paris : PUF, 1983, 105-123.
BION W.R., 1962, *Aux sources de l'expérience*, Paris, PUF.
BION W., 1970, *L'attention et l'interprétation*, Paris : Payot, 1974.
FREUD S., 1925, Note sur le «Bloc-notes magique». In : *Résultats, idées, problèmes II*. Paris : PUF, 1985, 119-124.
GEAR M.C., LIENDO C., 1975, *Sémiologie psychanalytique*, Paris : Ed. de Minuit.
GUYOTAT J., et al, 1980, *Mort/naissance et filiation*, Paris : Masson.
KAES R., 1980, *L'idéologie, études psychanalytiques*, Paris : Dunod.
KLEIN M., 1955, The psycho-analytic play technique : its history and significance In : M. Klein (Ed.) *New directions in psycho-analysis*, London : Tavistock Publ., 3-22.

MELTZER D., 1984, *Dream life*, London, Clunie Press.
SEGAL H., 1964, *Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein* :
Paris PUF 1969.
THAON M., 1986a, Présentation de l'Association Clinique
des Objets de Relations. *In : Rencontres Cliniques*, Arles :

Actes du Colloque organisé par le C.O.R., 5-6.
THAON M., 1986b, De Thésée à Dédale. *In : Rencontres
Cliniques*, Arles, Actes du Colloque organisé par le
C.O.R. : 49-58.

CONSTRUCTION AU COURS D'UNE THÉRAPIE D'ENFANT

par M. BOUBLI * et M. DESPINOY **

Dans notre pratique de Centre de consultation pour jeunes enfants, le plus grand nombre d'échecs de la **pré-scolarité en maternelle** est lié à des troubles qui reflètent des modes d'organisation psychique très primitifs et instables, qualifiés d'états limites ou de dysharmonies évolutives. Quand une psychothérapie peut être instituée, la mise en place d'un cadre thérapeutique est particulièrement difficile, le matériel clinique se situe pour de longues périodes à un niveau essentiellement pré-œdipien, avec des confusions entre le monde interne et externe.

Une des lectures possibles des notes prises au cours de telles psychothérapies consiste à rechercher la relation entre certaines évolutions de la **dynamique intra-psychique** et les **modes d'élaboration symbolique**. C'est dans ce sens que nous orientons une partie de nos recherches cliniques et que nous décrivons ici un exemple de construction psychique au cours d'une psychothérapie.

Nous avons choisi un exemple d'état limite à prédominance névrotique, où l'enfant, en inhibition scolaire grave, se trouve dans une situation de souffrance qui résulte de son insécurité et de sa **confusion**. Nous utiliserons surtout le matériel clinique de la psychothérapie pour rechercher les signes de ce qui pourrait être appelé construction et développement psychique, mais nous indiquerons aussi certains faits observés parallèlement dans les conditions d'apprentissage scolaire.

Hadrien est un petit garçon suivi depuis avril 1983, soit deux ans et demi. Lors de sa première consultation, il a un peu moins de six ans et nous est adressé pour une orthophonie par l'école maternelle. Il est décrit comme un petit garçon présentant une grande retard de langage avec un bégaiement, ses propos sont presque inaudibles. Il refuse tout contact avec les enfants et avec les adultes. Il demeure seul, retiré, passant son temps dans des tentatives de reproduction de lettres (à la maison il passe des heures à recopier le journal).

Il est impossible de procéder à une évaluation orthophonique, Hadrien ne semble pas saisir les consignes, claque des dents, suce son pouce ou reproduit des formes avec un grand souci de perfection ; l'échec le fait soupirer d'insatisfaction et froisser ses feuilles de colère. Une thérapie est décidée.

Hadrien se présente comme un enfant timide, à l'allure longiligne, brun, assez grand pour son âge, son visage triste est rendu plus sérieux encore par des lunettes, son regard fuit comme pour masquer un important strabisme convergent.

Il a été en 1981 et 1982 en hôpital de jour à raison de deux journées par semaine. Son institutrice se disait frappée par sa docilité, ses activités uniquement imitatives, et son apparente incapacité à faire des acquisitions ; il entraînait peu en

relation avec les adultes et les autres enfants.

L'hôpital de jour proposa un changement de structure afin qu'Hadrien soit suivi à plein temps mais sa mère et lui refusèrent cette séparation. Sa mère l'inscrivit, contre l'avis du père, à la maternelle de son quartier. C'est à cette époque qu'il nous fut adressé pour la première fois.

Le couple parental, non marié, s'est séparé définitivement alors qu'Hadrien avait deux ans, mais les relations s'étaient détériorées à la naissance. En effet si le père d'Hadrien semblait désirer un enfant, il n'a pas pu supporter le partage et les contraintes que la venue de celui-ci ont imposés. Pourtant, vivait déjà avec le couple, le fils aîné de Mme X né d'un premier mariage. Ce premier enfant porte le nom de son père, il a 9 ans de plus qu'Hadrien. Avant la naissance d'Hadrien, l'ami de Mme X avait avec cet enfant une relation harmonieuse. Mme X, déçue par sa première union, se sentant en insécurité dans son second couple, est allée reconnaître son fils avant même sa naissance. De ce fait, il porte le nom de sa mère bien que le père ait souhaité à maintes reprises lui donner le sien.

Du côté paternel, Hadrien a aussi une demi-sœur qui porte le nom de son père et dont la naissance a également provoqué la rupture du premier couple.

Pourtant, Mme X parle du père d'Hadrien comme d'un homme très attachant et déclare que sa première femme et elle-même ne peuvent plus aimer un autre homme après avoir connu celui-ci.

Le début de la vie d'Hadrien a été rythmé de disputes et de scènes de jalousie car le père laissait la mère et le bébé pour sortir seul le soir. Lors d'une de ces scènes, alors qu'il sortait seul pour danser, la mère tout à sa colère a donné une cuillère de soupe chaude à Hadrien qui aurait été brûlé au 2ème degré. La mère l'a alors accusée d'avoir fait exprès et lui a interdit d'accompagner son fils à l'hôpital - de ce fait, celui-ci passa sa première nuit seul ; il avait 18 mois. Le lendemain, c'est sur les instances de son propre frère que Monsieur X regrette son interdiction et que le couple se rend à l'hôpital pour voir Hadrien... Cet épisode situe bien la fragilité de Mme X, c'est une femme dépressive, qui supporte mal la solitude et dont l'histoire personnelle difficile l'amène à se questionner sur ses origines, son droit à l'amour, sa capacité d'être une bonne mère.

* Psychologue clinicienne

** Médecin-directeur du CAMSP et du 4ème Intersecteur infanto-juvénile du 13ème arrondissement de Marseille.

Le père d'Hadrien vit actuellement avec une autre femme et vient prendre Hadrien tous les 15 jours pour le week-end. Hadrien au début pleurait en quittant sa mère, refusait toute alimentation, vomissait jusqu'à ce que son père affolé le ramène. Il semble qu'à l'époque de la première consultation les choses allaient un peu mieux bien que Monsieur X supporte mal son fils et ses imperfections.

La psychothérapie d'Hadrien avec M. Boubli s'est poursuivie au rythme de deux puis trois séances par semaine, les deux premières années, il vient actuellement une fois par semaine, la mère du fait de son travail, a beaucoup de difficultés à assurer les déplacements d'Hadrien qui est souvent conduit par son demi-frère jusqu'à ces derniers temps (il est capable, à présent, de venir seul). Madame X rencontre M. Despinoy d'une façon irrégulière, les rencontres ont souvent eu lieu dans les périodes de grande tension avec le père d'Hadrien.

Une étude qui suivrait les contenus des séances dans leur chronologie ferait participer le lecteur aux méandres d'une évolution complexe où les processus de répétition, de régression et parfois de déconstruction se succèdent ou s'entremêlent. Cette richesse clinique ne favoriserait par la mise en évidence des liens entre un processus et la structuration psychique requise pour une élaboration symbolique. Cependant, il importe aussi de donner un aperçu de la qualité des séances et de l'évolution globale d'Hadrien. Nous avons donc opté pour une présentation en deux parties.

Nous exposerons d'abord deux séances caractéristiques, l'une du début l'autre de la fin du traitement, puis nous exposerons dans une seconde partie les transformations de certains processus psychiques, en utilisant des séquences significatives de séances qui ne seront pas toujours placées dans l'ordre chronologique.

Les premières séances sont dominées par un des conflits majeurs d'Hadrien : la non-fiabilité de l'objet ; comme ses parents, la thérapeute sera incapable de protéger les objets qui lui sont confiés, incapable d'être un contenant fiable ; de ce fait elle sera constamment mise à l'épreuve, et si elle paraît défaillante, si se confirme le soupçon que des enfants rivaux sont en relation avec elle, la jalousie et la haine envahissent la séance et la destructurent. La sixième séance fait apparaître ces aspects des conflits et met en scène la confusion des objets partiels.

Hadrien ouvre la malette qui contient les objets. La voiture maman n'est plus dans la malette. Il cherche sous le lit par deux fois et y trouve un autre objet oublié là. Il se met sur le lit et tombe sur les coussins (ce qui évoque la séance précédente et la thérapeute associe sur ce fait).

Il veut un gros ballon rouge (utilisé dans une séance antérieure), il se met à cheval sur ce qui avait été nommé «ventre-maman».

Il crie «au secours»... il arrache la queue de la figurine éléphant. Il dit presque aussitôt : «tu peux m'acheter une voiture à Sodim ?... Il y a un garçon qui a abîmé cette voiture, elle est belle, mais abîmée.» La thérapeute questionne sur la queue arrachée : «parce que j'ai envie de me la couper ma queue». Il sort ensuite par trois fois boire et dit qu'il veut faire pipi.

Il met ensuite le ballon sur le lit, se met dessus, se balance et dit : «on va sauter tous les deux». Il jette le ballon puis saute sur les coussins alignés au sol.

Il se met sous les couvertures et crie : «au secours, au secours» «je ne vois plus rien, au secours !» il dit qu'il «a peur du noir» et parle aussi de «Ton tapis plein de saletés». Il demande à boire et veut boire dans un pot. Il dit : «tu as pas du poisson ?» Il demande que la porte soit ouverte, et semble avoir peur d'être enfermé.

Il va ensuite à nouveau utiliser les jouets : «Oh, il y a deux crocodiles». Il sort des chevaux et dit : «Papa, maman, deux bébés». Il les place en cercles, tournés les uns vers les autres. Il regarde les voitures et dit : «Tu as de belles voitures qui

sont même pas abîmées». Il prend la poupée maman et lui mord les jambes. Il demande «Où est la voiture verte que tu as perdue ?» (c'était la voiture maman effectivement perdue entre deux séances !).

Ensuite, il prend un récipient et y fait baigner un éléphant et les chevaux. Un cheval ne se baigne pas mais boit l'eau. La thérapeute demande qui boit sans se baigner. Hadrien répond «la maman».

Il met ensuite le couple de chevaux côte à côte, prêts à boire. Il fait tremper le petit cheval dans l'eau qu'il boit. Il dit «L'éléphant, les deux petits bébés cheval et moi qui boivent», «Papa meurt de soif mais ne boit pas». La thérapeute demande s'il a envie de boire le lait de maman. Hadrien répond que oui.

Finalement le papa vient boire mais auparavant il chasse tous les autres animaux.

Hadrien prend une figurine «maman», lui trempe les cheveux dans l'eau et les suce. Il prend le personnage papa, remarque «il n'a pas de cheveux», lui trempe les pieds dans l'eau et les suce. Il trempe ensuite deux personnages féminins (mère et fille, tête en bas dans l'eau), en disant : «C'est pas beau, ça !».

En fin de séance il dit : «Je veux faire un dessin, je veux écrire... je sais pas écrire». Il écrit une lettre E inversée et s'arrête.

Hadrien se trouve alors en maternelle, il semble improbable qu'il puisse un jour acquérir la lecture. Il est très isolé dans sa classe et n'a contact qu'avec des adultes.

Deux ans et demi plus tard, Hadrien se montre capable de contrôler son envie et sa jalousie, en abordant des thèmes œdipiens.

Hadrien constate que sa thérapeute raccompagne un enfant.

Il lui sourit sans manifester d'agressivité. Il demande en entrant pourquoi la petite table est dans cette position.

Pour la première fois depuis longtemps, il est à l'heure. Son frère lui a prêté une montre parce qu'il arrive en retard chez «son docteur pour les yeux». Il est très fier de cette montre. Sa thérapeute parle de sa confiance nouvelle en la parole donnée (à propos des séances précédentes) et de la confiance nouvelle dont il est investi.

Il aperçoit à l'intérieur du bureau des papiers avec des ébauches de dessin. Il veut les jeter. Sa thérapeute dit un mot sur la rivalité et sur le fait que ces dessins ne sont pas ceux d'enfants qu'elle suit (ils sont toujours rangés dans leur dossier). Ces dessins «ne nous appartiennent pas». Aussitôt il les replace.

Il demande à dessiner et dit «ils sont bien faits, ces crayons de couleur, pourquoi y'a pas de blanc ?»

Il dessine une maison avec une annexe accolée, plus basse. Il dessine à côté de la maison un petit chat.

Les semaines précédentes, nous avons parlé de la grossesse de sa maîtresse, de ses absences. Sa thérapeute lui dit que cela fait penser à une maison avec un gros ventre comme celui de la maîtresse. Il sourit. Sa thérapeute est elle-même enceinte, mais il nie que cela puisse aussi la concerner.

Il prend un modèle de canard dans les jouets, demande si Mme B. saurait les faire, mais il essaie lui-même. «Durs à faire, ces canards». «Pas bien faits ces canards». Il est dubitatif, mais supporte cette imperfection sans jeter la feuille, sans s'arrêter de dessiner. Sur l'annexe de la maison il dessine une maman escargot et son bébé. Sur le toit un nid d'oiseau.

«Je vais faire les oiseaux en marron, ça se voit mieux, si j'avais su, le nid j'aurais fait en marron».

Il dessine un couple d'oiseaux dans le nid puis colorie en jaune le canard.

«C'est la maison des animaux».

Il voudrait du scotch pour coller deux feuilles et continuer son dessin de papa et maman canard. Il n'y en a pas mais décide qu'on pourra coller au cours de la séance suivante.

Il vérifie que sa montre et celle de sa thérapeute ont la même heure.

«Avant j'arrivais pas à faire des canards, maintenant j'arrive».

«Avant tu ne supportais pas de ne pas parvenir à refaire parfaitement les objets. Ta déception et ta colère t'empêchaient de poursuivre».

Il sourit et demande «Tu veux garder mon dessin ?»

Mme B. acquiesce et il propose de s'en recopier un identique pour lui, qu'il poursuivra chez lui s'il n'a pas le temps ici. Il dit :

«Je te l'emmènerai mardi.»

«Mardi ? (sa séance unique à cette période a lieu le jeudi. Le mardi il rencontre une psychologue, J. Agnel qui poursuit un travail d'aide pédagogique que Mme F. Yandle avait commencé en orthophonie).

«Oui, tu n'es pas là quand je suis avec Jacqueline ?»

Il recopie le dessin, mais la maison n'a pas d'annexe. Au bout d'un moment il s'en aperçoit, la refait mais plus plate. Mme B. le lui fait remarquer (sa maîtresse est plus près du terme que Mme B.)

«Je l'ai pas bien fait, la maison enceinte. J'ai fait trop vite, quand je fais trop vite j'arrive pas».

Il ne déchire pas la feuille, ne manifeste pas de colère. Il plie la feuille et en prend une autre.

«Ils montrent bien leur tête les escargots, ils n'ont pas peur».

«Le rond au-dessus du nid, c'est le manger. J'ai pas très bien fait. Je vais faire un poisson» (c'est ce qu'il fait sur une autre feuille).

«Tu trouves que je l'ai bien plus mieux fait qu'ici ?».

«Le chat est seul - il est dangereux - mais en tous cas, il s'amuse avec les canards».

(c'est la fin de la séance)

Hadrien est alors en CE2. Il avait appris à lire et à écrire grâce à l'aide de séances d'orthophonie qui furent quelque temps poursuivies «parallèlement» à la psychothérapie. Depuis l'arrêt de l'orthophonie, il est suivi en «soutien pédagogique» par un autre membre de l'équipe du C.A.M.S.P. qui fait état de sa grande curiosité, de son désir d'apprendre, par exemple dans le domaine des sciences naturelles. Il supporte très mal de reprendre des tâches qui lui sont imposées dans le cadre scolaire.

Pour rechercher les liens entre les **modifications du monde interne** d'Hadrien et son **aptitude à penser**, nous considérerons séparément divers aspects du fonctionnement psychique en notant leur évolution au cours des séances. Ces éléments choisis seront autant de points de vue spécifiques révélateurs de processus, points de vue n'évoluant pas, bien sûr, de façon harmonieuse et linéaire d'une séance à l'autre.

Les points de vue étudiés seront ceux de la dimensionnalité psychique, du clivage, de la relation d'objet, de la symbolisation et de l'épistémophilie.

Dimensionnalité psychique

Il est encore difficile, du fait du manque de recul, de saisir toutes les implications cliniques du concept de dimensionnalité de la vie psychique, qui fut introduit à partir des études sur l'autisme, en utilisant le texte fondateur d'Esther Bick. Ici on constate qu'Hadrien fonctionne généralement dans un monde tridimensionnel, il utilise les objets du monde inanimé comme conteneurs, mais les mises en relation ne sont pas orientées dans le temps, signe qu'il n'est pas encore, du moins au début de la thérapie, dans la quadri-dimensionnalité.

Nous indiquerons plus loin, à propos de la relation d'objet, qu'il semble parfois fonctionner sur un mode plus primitif, dans une relation adhésive. Ce passage dans un monde bi-dimensionnel lui permet d'échapper à la confrontation avec les qualités internes de l'objet et du self et sans doute à l'expérience de l'envie, aux attaques destructrices et aux représsailles morcelantes. Nous observons parfois des explorations qui révèlent peut-être des stades intermédiaires entre la bi-dimensionnalité et la tri-dimensionnalité. L'enfant utilise l'objet comme s'il s'intéressait non à son volume, son épaisseur, mais aux trous qui permettent de traverser une surface, sans se préoccuper des rapports des espaces entre eux. Quant il tente de faire pénétrer des personnages par des portières de petites voitures, avec une sorte d'incompréhension de l'impossibilité pour de grands objets de pénétrer dans de petits contenants, on pourrait adopter le point de vue légitime d'une incompétence cognitive. Nous faisons l'hypothèse que les «expérimentations sur les rapports entre des volumes» succèdent à l'acquisition de la tri-dimensionnalité.

On sait que Meltzer considère que la quadri-dimensionnalité est caractérisée par la notion d'un écoulement inévitablement orienté du temps. Dans la première année Hadrien ne se repère pas dans le temps et confond le passé et l'avenir. On a pu noter la précision de ses repères dans la dernière séance citée et son souci d'être à la même heure que sa thérapeute.

Clivage

Bien qu'il s'agisse d'un processus primitif, lié à l'identification narcissique, le clivage constitue une première organisation psychique qui permet l'établissement ultérieur de relations symboliques. Rosenfeld (1965) et Meltzer (1967) ont décrit les états de confusion qui résultent d'un clivage incomplet et inefficace ; on peut noter que chez Hadrien les clivages sont très labiles et qu'un même objet peut devenir protecteur ou dangereux d'une façon imprévisible. Cette situation qui peut transformer un papa bienveillant en un rival avide et destructeur peut entraîner des angoisses paranoïdes qui figent l'enfant. Progressivement, au cours de la thérapie, on assiste à une répartition plus stable des clivages, mais chez Hadrien la position dépressive et l'ambivalence semblent s'installer très rapidement quand la confusion disparaît.

Dans les premières séances le papa successivement porte le bébé, lui donne à téter, le fait tomber, lui donne des coups de sabot. Le père prend le biberon pour nourrir le bébé mais le repose sans rien lui avoir donné. Ailleurs, il prend le bébé pour le protéger du danger extérieur (des animaux féroces) mais le laisse tomber dans la fosse aux animaux. Dans la même période il dessine un soleil jaune et dessus passe de l'orange : «Un soleil a caché l'autre, il est tordu ce soleil». Il est prêt à pleurer et dit : «C'est dur». Il demande ensuite à sa thérapeute de couper la feuille en deux ce qui illustre bien sa tentative d'établir un clivage.

Un an plus tard on voit apparaître un début de clivage adéquat : il met une barrière devant la maison pour la protéger de l'envahissement par les animaux. Dans la maison, se trouve seul un minuscule petit chat...

Dans une autre séance, il classe les animaux dangereux et non dangereux. Il y a ensuite une lutte entre deux représentants paternels : le loup et le cheval. Le loup attaque poule et poussins, le cheval les protège et donne des coups de sabot au loup, mais le **loup va se maquiller**, «il va entrer», dit-il, «et tous les manger. Il abîme tout dans le ventre. La mère Kangourou n'est pas morte mais le bébé est mort, il n'est pas tenu (!)». Le maquillage utilisé par le loup est aussi pour Hadrien dans son identification au père, un mode de défense par la non-vérité qui représente un obstacle essentiel à son développement psychique et à l'accès à la connaissance.

L'apparition d'un clivage adéquat s'accompagne d'une préoccupation pour ses objets caractéristiques de la position dépressive. Il prend soin d'objets jusque là souvent maltraités par envie. «J'ai peur de l'abîmer». Il dit à propos d'animaux souvent vécus comme dangereux : «Il y en a plus de gentils que de méchants». Ce processus peut être également envisagé dans la perspective des relations d'objets.

Relation d'objet

Au début de la thérapie il semble que subsistent des modes adhésifs de relation. Il y eut une période où il était nécessaire qu'il se place contre sa thérapeute pour pouvoir agir, ce qui évoque une faille du moi-peau. Ses copies de lettre, constituent un véritable mimétisme (et non une imitation en tant qu'identification à des parties internes de l'objet).

Cependant, la relation d'objet partiel se fait au début sur le mode prédominant de l'identification projective. L'identification projective se manifeste par des épisodes de claustrophobie dont nous avons donné un exemple dans la sixième séance. A plusieurs reprises, il croit devenir capable d'écrire en s'emparant du stylo de sa thérapeute. Il est brusquement anxieux de trouver des crocodiles dans le «ventre mallette». Après une séance où il avait emporté et perdu le bébé, il dit «j'ai perdu mon papa».

Sa thérapeute ressentait souvent à cette époque l'impression d'être intrusive, ce qui évoque la remarque de Meltzer à propos de ce mode de l'identification projective : «Cela ne se produit pas seulement dans le fantasme, mais est également en mesure d'engendrer des modes de sentiments capables de provoquer réellement un effet correspondant temporaire sur le comportement du personnage qui le reçoit dans le monde extérieur.»

On peut montrer la prédominance de confusions entre le sein nourricier et le sein toilettes (le récipient qui sert au bain des animaux est aussi le lieu d'alimentation - il veut boire, va faire pipi et dit que le tapis est plein de saletés...), et aussi des confusions de zones (sein-pénis) : «Il trempe les cheveux de la femme-maman et les suce, il trempe le personnage papa les pieds dans l'eau et les suce».

Avec la position dépressive que nous avons évoquée plus haut, apparaissent les relations d'objet total, mais il semble que l'organisation œdipienne soit perturbée par la résurgence d'une rivalité avec son père au niveau d'objet partiel - pour la possession du sein.

Symbolisation

Dans son texte «Notes sur la théorie de la schizophrénie» Bion (1953), énonce que la capacité de forger des symboles repose sur :

- 1) la possibilité d'appréhender des objets totaux,
- 2) l'abandon de la position schizo-paranoïde et du clivage qui l'accompagne,
- 3) la réunification des éléments et l'introduction de la position dépressive.

Il indique ultérieurement (1957), que ce processus de symbolisation permet «de rassembler deux objets en rendant manifeste leur ressemblance tout en préservant leur différence». Ce mode de véritable symbolisation est bien différent du processus de symbolisation primitif décrit par H. Ségel (1955), sous le terme de mise en équation symbolique. Cette forme de mise en relation identitaire est caractéristique des toutes premières élaborations psychiques. Elle apparaît comme le décrit F. Tustin dans cette sorte de captation des objets externes confondus avec des parties du corps. Elle est également caractérisée par la diversité des objets ayant une fonction identique.

Dans les premières séances ce mode primitif de symbolisation prédomine chez Hadrien, ce mode de pensée ne lui permet évidemment pas une appréhension réaliste du monde faute de pouvoir «percevoir à la fois les ressemblances et les

différences entre les objets».

Ainsi, au début la voiture ou l'animal est papa, le ballon est le ventre, on voit apparaître plus tard la notion de représentation d'un objet (le gâteau d'anniversaire : «c'est un faux»). Dans une des dernières séances, il manifeste une capacité de symbolisation abstraite impressionnante. La séance succédait à une absence de sa thérapeute, il avait pu dans un premier temps lui exprimer ses sentiments à ce sujet, puis il écrivit au tableau $2 + 2 = 2$. Après une interprétation concernant sa jalousie à l'égard des rivaux - son refus du tiers - il se livre à un jeu de mises en relation numérique symbolisant les relations familiales du côté de son père et de sa mère... et il s'impatiente quand sa thérapeute ne décode pas assez vite.

Cette évolution relativement rapide évoque l'existence de pré-organisations rendues inopérantes à certains stades par le bouleversement de structures que leur utilisation entraînerait. Il s'agit d'un conflit entre pulsion épistémophilique et angoisse de séparation et de persécution.

Epistémophilie-pulsion épistémique

Les tentatives d'acquisition d'Hadrien se font d'abord sur le mode décrit par Meltzer comme «l'apprentissage par mimétisme», il s'agit «d'un type d'identification aux qualités de l'objet qui sont superficielles... Le comportement qui en résulte est tellement lié à l'instant et tributaire de l'éclat de l'objet externe qu'il mérite d'être qualifié de «mimétisme». L'exemple le plus évident est le travail scolaire d'Hadrien qui passait des heures à recopier les lettres d'un texte.

Mais un autre mode d'apprentissage prend le pas sur le précédent. L'apprentissage par identification projective est motivé par «l'envie de posséder les facultés supérieures de l'objet avec l'objectif de permettre au sujet de les acquérir immédiatement». Cette démarche prend parfois une forme d'intrusion sadique : à la fin d'une séance il demande un couteau : «Tu me donnes un couteau, je coupe pour voir» (en désignant le ballon ventre). «Tu veux voir les bébés dedans ? «Non, les bonbons». A d'autres moments, il prend le stylo de sa thérapeute pour s'emparer de son savoir et de même, il prend souvent les objets de son grand frère pour s'emparer de son pouvoir. L'envie infiltre cette recherche qui ne conduit pas à une organisation symbolique vraie - ce qui se traduit par une incapacité d'acquisition scolaire type apprentissage de la lecture.

Au cours des thérapies les élaborations des clivages et des relations d'objets le conduisent à la position dépressive. L'ensemble de ces transformations peut être envisagé du point de vue d'une modification de l'organisation de la pensée qui lui donne accès au second niveau de la symbolisation ainsi qu'à la capacité d'établir des liens entre des chaînes symboliques d'origines distinctes. Si on se repère sur les «prérequis» scolaires de l'acquisition de la lecture, on peut se rallier à l'énoncé de Bion, cité plus haut. L'identité (type équation symbolique) entre deux objets ne permet pas de les associer pour créer un sens nouveau, les lettres ne peuvent pas être réunies ou séparées impunément.

Dans ce cas nous avons pu assister, au cours de la psychothérapie, à une transformation de la capacité d'Hadrien à utiliser l'expérience d'apprentissage, capacité qui s'est souvent traduite par des acquisitions brusques, comme ce fut le cas pour la lecture.

Mais un autre point de vue peut être adopté pour analyser l'évolution d'Hadrien, en attribuant à l'épistémophilie le statut d'une pulsion, caractéristique du bébé «expérimentateur» dans une exploration du monde qui conditionne et organise sa construction psychique. Compte-tenu de sa structure originelle, Hadrien confronté à une situation parentale très défavorable à l'élaboration de clivages sécurisants et de relations d'objets stables, se trouve dans un conflit suscité pour modifier son organisation psychique. Mais le passage de l'équation symbolique à la symbolisation est

possible à condition de pouvoir affronter la séparation (la différence radicale) et de ne plus avoir à redouter les représailles en réponse à l'envie destructrice.

Il semble y avoir des moments-clés pour les changements, des seuils qui représentent un risque de souffrance psychique, correspondant aux temps de «changements catastrophiques» décrits par Bion. La psychothérapie a sans doute souvent pour effet de modifier l'équilibre conflictuel de telle façon que la pulsion épistémique impose son mouvement de construction psychique.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BICK E., 1968. The experience of the skin in early object-relations. *International Journal of Psycho-Analysis*, 49, 484-486.
- BION W.R., 1953. Notes on the theory of Schizophrenia. *International Journal of Psycho-Analysis*. 1954, 35.
- BION W.R., 1957. Differentiation of the psychotic from the non-psychotic personalities. *International Journal of Psycho-Analysis*, 38.
- MELTZER D., 1967. Trad. Fr., 1971. *Le processus psychanalytique*. Paris : Payot.
- MELTZER D., BREMNER J., HOXTER S., WEDDELL D., WITTENBERG I., 1975. Trad. Fr., 1984. *Explorations dans le monde de l'autisme*. Paris : Payot.
- ROSENFELD H.A., 1965. *Psychotic states. A psychoanalytical approach*. London : Hogarth Press. Trad. Fr. 1976. *Etats psychotiques*. Paris : Presses Universitaires de France.

L'EXPERIENCE PARTAGEE : OBSERVATION CLINIQUE D'UNE RELATION MERE/BEBE

par Elisabeth ABOUT *

Lorsque Florence Begoin m'a fait l'honneur de me demander de participer à cette rencontre et lorsque j'ai eu connaissance du thème de ce colloque, je me suis longuement interrogée sur l'intérêt de l'observation directe du nourrisson dans sa famille pour une meilleure approche de la pulsion épistémophilique. Quelques remarques d'observations récentes me revenaient en mémoire et je pensais trouver dans quelques autres observations plus anciennes des points d'appui pour un fil conducteur. J'ai alors repris tous mes compte-rendus de visites depuis le début de mon observation dans la famille M.

Esther Bick, qui est une élève de Mélanie Klein, a très rapidement accordé une grande importance à l'observation des éléments non verbaux dans sa pratique analytique. C'est elle qui a mis au point cette technique de l'observation directe du nourrisson dans sa famille (1964). Un observateur homme ou femme rend visite à une famille chaque semaine, pendant la première ou les deux premières années de la vie de l'enfant. Esther Bick conseillait de débiter l'observation dès la naissance, de rechercher la famille accueillante pour l'observateur par le biais d'un intermédiaire tel qu'un ami ou une relation en contact avec des familles qui attendent un enfant.

Ainsi, j'avais pu rencontrer Mme M. par l'intermédiaire d'une sage-femme qui travaillait dans une maternité où j'avais eu l'occasion de parler de la relation précoce mère-enfant au cours d'un staff. Je lui avais fait part de ma recherche d'une famille qui accepterait de me recevoir ainsi chaque semaine. Quelques jours plus tard, je rendais une première visite à Mme M. dans sa chambre de la maternité où elle venait d'accoucher d'une petite fille, Cécile.

Esther Bick conseillait également de ne pas prendre de notes pendant les visites mais de retranscrire aussi complètement que possible tout ce qui avait pu être observé du nourrisson ainsi que de sa relation à sa mère et aux autres membres de la famille présents. Ce que je fis.

Toujours selon les directives d'Esther Bick, nous avons constitué un petit groupe de réflexion composé de trois observateurs (j'étais la seule au début à avoir démarré une observation), d'une auditrice et de deux psychanalystes superviseurs. Le nombre de psychanalystes superviseurs n'est pas fixé par E. Bick et peut se réduire à un seul. C'est dans ce groupe que je devais faire mes compte-rendus.

Ma première reprise de contact avec ces compte-rendus m'a beaucoup déçue car elle ne correspondait pas à l'idée préalable que je me faisais de cette recherche. Deux remarques se sont alors imposées à moi :

- Les compte-rendus des premières séances de mars 1984

date de la naissance de Cécile et jusqu'en septembre m'apparaissaient maintenant plutôt pauvres en détails. Le souvenir que j'en gardais était lui aussi imprécis et le style même de mes exposés me paraissait maladroit.

- L'autre remarque concernait les notes que j'avais rassemblées lors de notre travail dans le groupe. Là aussi ce fut une énorme déception pour moi. Les notes recueillies étaient restées maigres et imprécises pendant les quelques six premiers mois.

Cette découverte m'attristait et me contrariait. Etait-il possible d'observer un nourrisson pendant plusieurs mois et d'avoir le sentiment de n'avoir rien vu ?

Il est vrai que je ne m'étais pas trouvée pendant un long moment devant un nouveau-né depuis plusieurs années, en dehors d'une situation de consultation. Il s'agissait d'une première expérience d'observation directe d'un nourrisson. Mais cela suffisait-il à expliquer cette pauvreté de mes notes ?

J'ai pensé à nouveau aux indications d'Esther Bick pour décrire cette méthode d'observation, ses modalités et son objectif. Je suis alors revenue à la première préoccupation d'E. Bick qui était d'inclure l'observation du nourrisson dans le cursus de formation des psychothérapeutes d'enfants dès 1948, puis dans le cursus de formation des psychanalystes en 1960. C'est une technique disait-elle qui peut améliorer la sensibilité des psychothérapeutes et des psychanalystes et qui peut ainsi constituer une part importante de leur formation.

Je venais de me rendre compte assez brutalement que, depuis bientôt deux ans que durait cette observation du nourrisson, j'avais de plus en plus fixé mon attention sur le développement de l'enfant et que j'avais négligé, du moins c'est ce qui m'apparaissait à ce moment, la première motivation pour ce travail qui était de compléter ma formation de psychanalyste.

Voilà pourquoi, et je vous demande de me pardonner cette introduction un peu longue, il m'a semblé indispensable de vous exposer mes réflexions en ce qui concerne ma propre recherche de connaissance dans ce travail puis celle de réflexion, avant d'en arriver au repérage des manifestations d'une pulsion épistémophilique chez le bébé observé.

* *Pédopsychiatre psychanalyste. Paris.*

La première remarque qui s'impose et dont Esther Bick avait déjà informé les premiers observateurs de Londres est que l'observation du nourrisson n'est pas une simple technique d'observation qui consisterait à accumuler les détails, à la manière d'un scientifique devant son microscope. Il s'agit, pour l'observateur, de s'approcher assez près de la relation entre la mère et son enfant pour se laisser atteindre par l'impact émotionnel qui en émane et non pas rester le spectateur extérieur de la scène.

Ces données de l'observation m'étaient connues, du moins en théorie, et je souhaitais les appliquer au mieux pour que l'objectif d'une meilleure compréhension pour moi des premiers développements de l'enfant soit atteint. Mais il m'a fallu attendre la première rencontre avec la famille, vivre les premières visites, leur retranscription pour le groupe, pour me rendre compte de l'engagement de ma volonté de connaître et des aléas auxquels elle était exposée.

Le premier contact avec une famille constituée pour l'observateur ou l'observatrice une expérience émotionnelle particulièrement intense. C'est l'évocation inconsciente, pour chaque observateur de sa propre relation précoce avec sa mère qui donne toute son importance à cette rencontre. Ce premier impact émotionnel amène l'observateur à reprendre contact avec ses propres problèmes identificatoires inconscients.

Dans sa recherche d'une place juste qui doit lui permettre d'observer au mieux ce qui se déroule sous ses yeux, l'observateur va osciller entre divers modes d'approche. Une attitude de trop grande proximité pourrait mettre l'observateur en situation d'identification projective qui l'empêcherait ainsi d'observer et l'amènerait plutôt à réagir à l'intensité émotionnelle ressentie. Un observateur qui serait en identification projective massive avec le bébé, pourrait critiquer la mère et être tenté d'intervenir à sa place. Un observateur qui serait en identification projective avec la mère pourrait idéaliser sa relation à son bébé ce qui l'empêcherait également d'observer.

Je n'avais pas consciemment la notion d'avoir cédé à l'un ou l'autre de ces modes identificatoires, du moins de façon exagérée. Je continuais donc mon investigation en reprenant un autre aspect de l'observation du nourrisson évoqué par Esther Bick et surtout par Martha Harris (1962, 1977), qui, aux côtés d'Esther Bick et à sa suite a continué d'organiser et de superviser les groupes d'observateurs à Londres. Il s'agit de la réaction de transfert qui s'établit entre la mère et l'observateur.

Par son attitude réceptive et amicale en excluant toute attitude de jugement ou thérapeutique, l'observateur doit laisser la mère lui montrer librement et à sa manière ce qu'elle aura accepté de lui laisser voir de sa relation avec son bébé. Ce que la mère va laisser voir à son observateur dépend également de ce que l'observateur aura laissé transparaître de sa curiosité ; et de ce que la mère ressent de la présence d'un observateur va dépendre leur relation.

C'est une situation dans laquelle la réaction transférentielle qui s'établit est très proche de la relation de transfert entre un patient et son analyste. Elle pourrait se comparer à ce qui se passe dans les thérapies d'enfant entre le thérapeute et les parents.

L'observateur doit donc pouvoir supporter de se laisser pénétrer par une quantité parfois importante d'angoisse sans y réagir. En même temps, l'intensité de la dépendance du nourrisson tend à éveiller les propres angoisses inconscientes de l'observateur.

De même que l'analyste ou la mère compréhensive, l'observateur doit utiliser sa capacité de rêverie pour se laisser pénétrer par les projections de souffrance ou d'angoisse tout en restant réceptif à l'impact émotionnel lié à la relation primaire au sein et en gardant une dépendance à l'égard de son propre inconscient. Les limites de l'observable se rencontrent à ce niveau et évoluent en même temps que peuvent

se modifier les capacités de réceptivité de l'observateur. Au début de mon observation de Cécile, il se peut que mes efforts excessifs pour comprendre et ma curiosité aient provoqué le résultat contraire à celui que j'escomptais. Ma trop grande curiosité de voir et de savoir pouvait masquer l'émotionnalité en mettant au premier plan ma seule capacité à recevoir les projections sans m'en trouver affectée. Ainsi ce phénomène a pu entraîner un effet très proche des attaques contre le lien primitif au sein décrit par M. Klein et par cet effet, provoquer une difficulté sinon l'impossibilité d'un accès à toute forme de pensée. Lorsque ma réflexion en est arrivée à ce point là et malgré l'insatisfaction sur le plan narcissique de ma découverte, je me suis laissée aller à penser à ce phénomène de l'attaque contre les liens et sa relation avec la pulsion épistémophilique. Quelques jours plus tard, une association s'est imposée à moi au cours d'une séance de thérapie avec une fillette de 10 ans. Il s'agissait d'un souvenir d'une visite d'observation quand Cécile avait 2 mois.

Il s'agit d'une fillette de 10 ans qui est en thérapie analytique depuis cinq mois. L'un des éléments apparus très tôt a été son angoisse de la mort et son interrogation à ce sujet. Au cours d'une séance de retour après une séparation de presque un mois et demi, elle entreprend un jeu particulier. Elle a apporté de chez elle un paquet d'images. Pendant une grande partie de la séance, elle va découper des morceaux de papier un numéro correspondant au numéro qui figure au dos de chaque image. Ensuite, elle colle sur la feuille les morceaux de papier. Elle pose chaque image au-dessus de chaque numéro les morceaux de papier. Elle pose chaque image au-dessus de chaque numéro lui correspondant sur la feuille. Elle reprend toutes les images qu'elle remet en paquet et va ranger la feuille avec les numéros dans le placard de notre pièce. L'interprétation qui m'est venue et que j'ai communiquée à ma petite patiente avait pour but de lui montrer que pendant cette longue absence j'avais perdu à ses yeux mes qualités de bon objet et que son angoisse de la mort, antérieure à mon départ, avait pu être exagérée par mon absence. Elle pouvait se débarrasser de cette idée de la mort et de l'angoisse de la séparation en expulsant des images vides, numéros disparus de fonction symbolique et qui ne servaient pas à penser.

Je vais rapporter maintenant un fragment d'une visite d'observation dans la famille et je pense que cette expérience antérieure m'a été d'une grande aide pour comprendre mieux quelle partie infantile et quel mode de relation d'objet ma petite patiente de 10 ans extériorisait à ce retour de vacances.

La mère de Cécile, étant absente, avait confié la garde de son bébé à sa cousine, une très jeune femme douce, visiblement satisfaite du rôle qui lui incombait et désireuse de bien le remplir. Pendant cette visite, Cécile se montre d'abord très sérieuse, peu souriante. Elle regarde longuement et attentivement la cousine de sa mère. Son regard est interrogateur. Alors qu'habituellement elle était dans une harmonie parfaite avec sa mère, ce jour-là elle refuse la tétine offerte. Elle gémit doucement. Quand un peu plus tard, le malaise de la faim augmente à l'approche de l'heure habituelle de son biberon, elle se met à crier plus énergiquement en se tortillant et en ouvrant puis fermant les bras sur son torse. Elle ne quitte pas des yeux sa cousine. La jeune femme est désemparée par la réaction du bébé et ne sait si elle doit suivre scrupuleusement les consignes de la mère à propos de l'horaire du repas ou avancer cet horaire. Le bébé pleure de plus en plus fort, se tortille et tourne la tête de droite à gauche assez brutalement. Même après que la cousine lui ait offert le biberon son malaise persiste pendant un long moment avant qu'elle puisse retrouver son calme avec le biberon.

Dans cette séquence nous assistons à l'expérience par une toute petite fille de l'absence du bon objet. Elle perçoit cette absence plutôt comme une persécution par de mauvais objets : la tétine, la cousine. Elle ne sait plus si elle a besoin d'un objet contenant ou d'un sein nourricier. La faim aug-

mente le sentiment persécutoire. Elle ne sait pas si la cousine peut être un bon objet de remplacement. Cette séquence constitue, pour le bébé, une exploration de ses objets internes et externes qui apparaît pour la première fois au cours des visites et, pour nous, l'observation chez une petite fille de deux mois de sa difficulté à garder en elle son bon objet maternel en l'absence de sa mère.

Pour ma petite patiente de 10 ans, en ce début de thérapie alors que le processus analytique en est encore à son premier développement, il est difficile de garder son analyste intacte pendant son absence. En même temps qu'avait augmenté l'angoisse de la séparation, j'avais perdu à ses yeux toute ma fonction contenant qui donne un sens à notre relation. La fillette se débarrasse de son angoisse en expulsant des images vides. Pour Cécile, quand elle n'est plus dans les bras de sa mère, les objets perdent leur sens, elle se sent persécutée. Elle se débarrasse des mauvais objets par sa motricité désordonnée. Peut-être est-il possible d'évoquer également pour elle, l'utilisation d'une attaque contre les liens malgré son jeune âge.

Ma réflexion sur les difficultés rencontrées au début de mon observation (difficultés propres à toute observation comme le sont celles, plus inconscientes, liées à l'impact émotionnel du matériel observé pour moi), m'a permis de noter certains points :

- La capacité à observer reste très dépendante de la propre curiosité d'apprendre de l'observateur et de l'usage qu'il en fait pendant son observation.
- Certains éléments peuvent rester inconscients bien que perçus au cours de l'observation. Ils peuvent resurgir à l'occasion d'une élaboration psychanalytique et ils montrent à ce moment toute la richesse qui peut être attendue pour une meilleure compréhension du processus analytique.
- Le désir d'apprendre par une telle expérience émotionnelle développe la capacité d'apprendre. Ce sont les mêmes mouvements inconscients qui, dans un premier temps font fuir l'objet même de l'étude, et permettent ensuite de métaboliser l'expérience de connaissance.

Le futur psychanalyste, en acceptant de se laisser pénétrer par les projections de souffrance sans y réagir, apprend à observer les détails, à développer sa prudence thérapeutique et sa patience pour attendre que le sens se dégage du matériel clinique avant de formuler trop rapidement une interprétation ou une théorisation. Les mouvements contre-transférentiels peuvent à leur tour bénéficier d'un éclairage nouveau pour le jeune psychanalyste. Pour cet aspect du travail de l'observateur, c'est dans le groupe qu'il peut trouver l'aide nécessaire. Le groupe peut aider l'observateur à comprendre certaines idées préconçues à l'observation et qui peuvent resurgir à cette occasion.

Parfois, la confusion dans laquelle se trouve l'observateur à la lecture d'un passage de son compte-rendu est très proche de celle qui peut apparaître au cours d'une séance de contrôle. A la relecture de mes notes, j'avais constaté que nos premières recherches en groupe m'apparaissaient comme peu constructives. J'ai recherché alors de la même manière que dans ma réflexion sur mon propre travail d'observation, ce qui avait pu entraver la recherche de connaissance du groupe.

Notre groupe se composait de six personnes : trois observateurs, une auditrice et deux psychanalystes. Nous nous connaissions au préalable mais de façons diverses. Les uns pour avoir travaillé ensemble, d'autres ou les mêmes pour poursuivre un travail de supervision de cas avec l'un des superviseurs, d'autres encore venus dans le groupe pour le seul objet de l'étude, d'autres enfin entretenant une relation affective en dehors du groupe. Nous avons donc eu à faire connaissance, dans cette situation nouvelle pour tous, de réflexion autour de l'observation d'un nourrisson.

- Ma première idée que notre groupe avait fonctionné dès le début en groupe de travail était donc fautive. Il avait, lui aussi, à vivre son expérience émotionnelle. Il avait à vivre sa

vie de groupe. Groupe naturel tel que Bion a pu le décrire et soumis à des présupposés de base. Ce n'est qu'ultérieurement qu'une communication a pu s'établir et une pensée se développer dans le groupe.

- La nécessité de refaire connaissance dans ce nouveau contexte, était un premier élément qui pouvait expliquer l'anxiété présente en ce début de fonctionnement, d'autres pouvaient s'y ajouter et je me proposais d'y réfléchir.

- L'observation d'un nourrisson constituait une nouveauté pour presque tous les membres du groupe mais ne pouvait expliquer à elle seule l'effet de fuite du travail du groupe qui m'était apparu.

Certes, de même que pour l'observateur lui-même, les autres membres du groupe avaient à expérimenter la même difficulté de devoir supporter les identifications projectives, rester réceptifs à l'émotion communiquée par l'observateur. L'anxiété pouvait alors naître en relation avec l'objet même de l'investigation du groupe : le nourrisson.

Au début, nous parlions beaucoup de l'installation pratique de l'observation ; nous trouvions beaucoup à dire sur la mère de Cécile et ses difficultés à trouver son rôle de mère et nous nous apercevions souvent que le bébé restait au second plan de nos préoccupations. L'effet de fuite de l'objet de notre étude pouvait être relié là à une réaction à la violence de l'impact émotionnel. Cet impact émotionnel que j'ai déjà évoqué, lié à la relation primaire au sein.

- Le désir de connaître du groupe par son omnipotence pouvait venir renforcer les mécanismes de fuite.

- Au début du fonctionnement de notre groupe, un autre fait est venu le perturber. L'un des projets du groupe était de solliciter la supervision d'un analyste étranger au groupe et très apprécié de nous tous. Ce projet a dû être abandonné brutalement du fait de l'état de santé de cet analyste. La peur inspirée par cet événement et liée au «changement catastrophique» tel que l'a décrit Bion a rapidement plongé le groupe dans un sentiment de panique et d'angoisse pouvant également expliquer le sentiment d'attaque-fuite de l'objet du travail.

- Un autre élément de perturbation peut encore être analysé. Au début de l'existence de notre groupe, nous n'avions qu'une seule observation, celle de Cécile. Deux autres bébés sont arrivés peu après, amenés par la même observatrice, mais pour lesquels sont apparus des problèmes d'observation évoluant vers une thérapie. Pendant le temps de leur présence dans le groupe, ces deux observations ont suscité elles aussi une réaction d'attaque-fuite. Le groupe refusait de prendre en charge et de soutenir la demande de thérapie et l'expulsion a été la seule réponse possible à l'anxiété trop importante provoquée par ces deux observations.

- Un dernier élément enfin, m'est apparu en faveur, lui, d'un fonctionnement du groupe selon le présupposé de base de dépendance. Nous avons établi nos rencontres au rythme de une tous les 15 jours. Il est arrivé que l'un de nos deux superviseurs s'absente. La fréquence peu satisfaisante ajoutée aux absences furent l'occasion pour nous quatre de nous plaindre de nos leaders qui ne nous apportaient pas la nourriture en quantité suffisante aussi bien matérielle que spirituelle. Cette situation provoquait pour notre groupe une anxiété croissante à chaque rencontre et était peut-être responsable d'un fonctionnement de dépendance vis-à-vis de nos leaders.

Lorsque le bébé suivant qui devait être observé fut annoncé, Cécile avait 10 mois. Le travail du groupe qui avait commencé à s'enrichir depuis quelques temps a, à ce moment, trouvé un dynamisme nouveau. De même que l'enfant peut développer sa pulsion épistémophilique ou la réactiver à la venue d'un cadet, notre groupe a su, à ce moment, retrouver toute sa curiosité pour le développement de Cécile. Sa fonction de métabolisation de l'expérience émotionnelle en connaissance a pu dans le même temps être rétablie.

Je me suis attardée sur l'impact émotionnel de cette expé-

rience pour moi en tant qu'observatrice, son retentissement sur mon désir de connaître, j'ai essayé d'analyser ce qu'il en était, pour un petit groupe de travail sur l'observation, des difficultés qu'il rencontre dans l'établissement de sa pensée et son développement. Dans le matériel des visites d'observation, j'ai dû effectuer un choix en fonction de notre thème de la pulsion épistémophilique chez l'enfant.

Je vais maintenant vous présenter deux séances d'observation qui se situent pour la première lorsque Cécile a 11 mois et 7 jours et pour la seconde lorsque Cécile a 19 mois et 11 jours. Les commentaires que j'apporterai à la suite de chaque séance issus de notre travail en groupe auxquels sont venues se rajouter quelques réflexions personnelles soit au moment de la rédaction du compte-rendu soit à la relecture et en regroupant mes notes pour aujourd'hui. Ces commentaires sont loin d'être tous ceux qui peuvent être ajoutés à ce travail. Ils ne représentent qu'une infime partie de toute la réflexion possible après une séance d'observation.

OBSERVATION N° 34

Mars 1985

Cécile : 11 mois et 7 jours

Sébastien : 6 ans

Mme M.

M. M.

Irène : environ 6 ans 1/2 ou 7 ans

J'entends Cécile qui crie au moment où j'arrive devant la porte. Elle est dans sa chaise et tourne le dos à la fenêtre. Quant je frappe à la porte, j'entends Mme M. me dire d'entrer. Mme M. est en train de repasser, elle me sourit et me serre la main sans interrompre son travail. Je vais vers Cécile, elle me sourit de façon très brève, puis elle reprend son visage sérieux et interrogatif. Elle regarde vers sa mère puis vers moi. Je m'installe sur une chaise en face de Cécile. Mme M. est à ma droite. Cécile est en train de manger un gros biscuit. J'aperçois sur le meuble-buffet une boîte de biscuits identiques. Ce sont des biscuits de régime hypervitaminés et protidiques. Cécile babille en me regardant. Le silence s'installe pendant quelques instants. Mme M. repasse et regarde la télévision. Cécile grignote son biscuit. Au bout d'un moment qui me paraît long, Cécile se met à gémir et Mme M. vient vers elle pour la détacher et la mettre par terre.

Quand elle est par terre, Cécile se met à quatre pattes et se dirige vers moi. Elle tire ensuite sur mon pantalon et cela l'aide pour se mettre debout. Elle est debout, s'appuie sur mes genoux et me regarde. Elle babille et se dandine d'un pied sur l'autre. Je lui souris. Elle s'appuie légèrement sur mes genoux comme pour se hisser. Elle se laisse ensuite glisser à terre et se retrouve à quatre pattes. Elle se dirige vers sa mère. Arrivée sous la table à repasser, elle tire la jambe de pantalon que Mme M. est en train de repasser. Sa mère la réprimande. Cécile se dirige vers le fil du fer en babillant plutôt gaiement avec des intonations chantantes. Elle revient ensuite vers sa mère et tire sur sa robe. Elle dit NA NA NA en tirant sur le tissu et en regardant vers le visage de sa mère. Cécile est dans cette position quand M. M. arrive avec les deux grands enfants, Sébastien et Irène. Ils entrent. Cécile les regarde, immobile.

En arrivant, Sébastien s'adresse à sa mère : «regarde ce que j'ai sur mon pantalon». Il lui montre des taches et ajoute : «il est sale». Mme M. soupire et ne sourit pas. M. M. entré d'abord est ressorti aussitôt. Sébastien s'adresse encore à sa mère : «regarde ce que j'ai emporté sans te dire». En même temps, il sort de sa poche deux ou trois voitures en plastique. Il les pose sur la table. Cécile est sortie de dessous la table. Elle est immobile, debout et regarde autour d'elle. Elle fixe ensuite une direction vers l'entrée. A ce moment, M. M. revient. Il a été chercher le courrier dans la boîte aux lettres. Il donne les enveloppes à Mme M. et se penche sur Cécile pour la soulever et la prendre dans ses bras. Il lui demande : «tu as été sage toi ?» Cécile a accueilli son père avec un large sourire et dans ses bras, elle continue

de sourire et de glousser doucement. M. M. remet Cécile à terre et s'approche de Mme M. pour l'embrasser puis vient me serrer la main. Mme M. commande aux enfants : «allez vous laver les mains».

Cécile laissée à terre se dirige vers la pièce vide nouvellement ouverte, la famille avait récemment abattu un cloison pour agrandir la salle de séjour (quelques jouets y sont rassemblés. Une caisse en carton est sur le sol).

Les enfants reviennent. Sébastien demande comment Cécile a fait pour passer dans l'espace de la nouvelle pièce. Mme M. lui explique qu'elle est passée par dessous. Les deux enfants rejoignent Cécile dans cet espace. Ils s'assoient à côté d'elle. Au bout d'un moment, un ballon dégonflé est utilisé dans le jeu. C'est Irène qui, la première, a l'idée de serrer une partie du ballon pour que tout le reste de l'air vienne en gonfler une extrémité, du côté du nœud. Elle montre le ballon gonflé et dit : «c'est un sein ! un sein de femme». Sébastien répète en riant : «un sein de femme». Irène reprend : «c'est le sein de Cécile» et l'applique sur le torse de Cécile puis «le sein de la poupée». Ils s'arrangent ensuite pour gonfler deux parties du ballon en maintenant le centre serré et c'est toujours Irène qui dit : «Voilà les deux seins de Cécile». Sébastien suit le jeu et y participe surtout en répétant. Cécile ne bouge pas et regarde les enfants. Elle les laisse approcher d'elle le ballon sans chercher à attraper. Ils laissent ce jeu pour aller dans la cuisine où Mme M. les invite à prendre leur goûter.

Cécile reste assise au milieu de quelques objets. Mme M. a plié sa table à repasser. Elle est dans la cuisine. Cécile regarde vers moi et la cuisine. Elle prend dans sa main un petit objet. Un casque de Playmobil. Elle le met dans sa bouche. Personne ne prête attention. Je vais près de Cécile et prend l'objet de sa bouche. M. M. s'aperçoit de la situation et sans s'adresser à moi, il dit à Sébastien : «regarde ce que tu laisses traîner, Cécile le met dans sa bouche après». Il est resté sur place dans la salle à manger, puis se dirige vers les chambres.

Cécile abandonne les petits objets. Elle me regarde, babille et va près de la moto de Sébastien qui est appuyée contre le mur. Elle tire un peu sur les manettes puis laisse aussi cet objet pour se diriger vers la cuisine. Je la suis. Elle arrive rapidement dans la cuisine et s'installe sous la table près de Sébastien. Elle se lève en s'appuyant contre Sébastien et arrivée debout, elle se dresse sur la pointe des pieds en mettant ses deux mains sur la table. Elle voit ce qu'il y a sur la table en s'étirant au maximum sur la pointe des pieds. Elle cherche une première fois à atteindre le pain au chocolat posé sur la table mais en lâchant une main, elle perd l'équilibre. Elle se retrouve à quatre pattes mais elle se relève aussitôt. Cette fois-ci elle atteint le pain au chocolat du bout des doigts. Sébastien qui s'aperçoit du geste de Cécile dit «non» en tirant le pain vers lui. Cécile se laisse glisser à terre et s'éloigne de la table. Elle revient vers moi puis, à mi-chemin, elle se ravise et retourne dans la cuisine.

Cette fois-ci, elle reste auprès d'Irène et se lève en s'aidant des vêtements d'Irène. Mais Irène ne prête pas attention à Cécile qui essaie de se dresser sur la pointe de pieds pour regarder sur la table. Elle est déséquilibrée et vient heurter légèrement un bord de pied de la table. Elle se met à gémir. Mme M. s'était installée à la table de la salle à manger et feuilletait un magazine. Elle se lève. Je lui dit que Cécile s'est cognée mais pas trop durement. Elle va près de Cécile et s'accroupit près d'elle. Elle me dit «c'est vrai qu'elle est aussi grande que la table maintenant. La semaine dernière encore elle passait dessous sans la toucher.» Sébastien s'est accroupi lui aussi mais sous la table. Il mesure la distance de sa tête à la table. Cécile, consolée, se dirige vers les placards de la cuisine. Mme M. l'arrête. Cécile marche vers moi en se tenant sur le côté du placard. Quand elle arrive à ma hauteur elle lâche son appui sur le placard, elle m'entraîne à l'aider dans sa marche. Je lui tiens les deux mains. Cécile évolue assez rapidement jusqu'à l'extrémité de la pièce près

du canapé. Je la lâche. Elle se laisse glisser sur le sol. Je m'assois.

Mme M. revient s'asseoir à table. Elle lit son magazine. Cécile est à quatre pattes, elle se glisse sous la nappe de la table et disparaît sous la table. Je soulève la nappe pour l'apercevoir. A ce moment, Cécile se retournait vers moi. En me voyant, elle rit et revient dans ma direction. Elle passe devant moi, et va vers l'espace vide. Les enfants y sont venus après leurs goûter. Ils jouent au ballon. Cécile reste un peu loin d'eux. Elle est assise sur le sol, immobile. Peu après, elle va vers un carton posé là et elle se penche vers l'intérieur du carton pour observer les objets à l'intérieur. Au bout d'un petit moment, elle se relève et revient vers la table et sa mère. Les enfants aussi, s'étaient éloignés.

Une petite poupée de chiffon rose est sur le canapé. Mme M. la prend et la montre à Cécile et dit : «tu vois le drôle de petit nez rose de la poupée, il est comme le tien». Elle me dit : «Cécile n'aime pas beaucoup les poupées, elle préfère les voitures, les poupées pffft !» En même temps elle fait le geste de lancer la poupée derrière elle. Elle prend le coussin vert et le montre à Cécile qui rit et regarde sa mère. Mme M. lui demande de faire «bravo», ce que Cécile fait aussitôt. Cécile se retourne vers moi. Elle prend la poupée restée sur le canapé et me la tend. Je la prends en lui disant merci. Elle me la laisse. Je laisse la poupée à sa portée. Elle la reprend puis me la tend à nouveau. Quand le jeu se répète, elle rit et babille gaiement.

Un peu après, elle retourne vers Mme M. Elle enfouit sa tête dans la jupe de sa mère et, prenant appui, se met à sauter sur place. Mme M. lui dit «laisse-moi donc lire !». Puis Mme M. la prend sur ses genoux. Cécile tend la main vers les voitures en plastique de Sébastien. Elle les jette par terre. Cécile tend la main vers un crayon sur la table. Mme M. lui dit : «non, tu ne prendras pas le crayon de Sébastien». Elle le met derrière son dos pour le soustraire au regard de Cécile, mais celle-ci se met debout sur les genoux de Mme M. et veut regarder sous son magazine. Cécile se retourne et veut attraper le journal. Mme M. lui dit : «non, pas mon journal non plus». Cécile se met à crier et pleurer. Mme M. la met par terre, elle me dit : «vous voyez quand elle veut quelque chose ! c'est qu'il y en a des pleurs dans la journée !» Cécile se calme un peu plus tard. A ce moment, je prends congé.

Au cours de cette visite, Cécile a presque un an, elle a une acquisition de la marche avec appui, elle possède quelques syllabes qu'elle prononce distinctement. Elle a un bon équilibre psycho-moteur et son investissement visuel est très important.

Sa mère donne rapidement un aperçu du climat émotionnel quand elle dit «la semaine dernière, elle était moins grande». Elle est bouleversée par la soudaine évolution de sa fille. Elle se montre également choquée par sa grande curiosité. Elle a une réaction de méfiance par rapport à l'investigation de Cécile et retire facilement les objets que la petite fille prend. Je m'identifie d'ailleurs plus ou moins à ce mouvement lorsque moi aussi je retire le casque de Playmobil.

L'atmosphère est lourde. La parole n'est pas facilitée. Par le silence qu'elle installe, la mère fait penser à un désinvestissement de sa part pour Cécile qui se développe trop vite. Elle n'intervient pas lorsque Cécile me sollicite pour que je lui offre un appui. La mère me délègue le rôle de mère. Cécile regarde très attentivement tout ce qui l'entoure, en particulier le jeu des grands enfants. Le casque de Playmobil qu'elle met en bouche ensuite peut évoquer un sein à la suite du jeu du ballon des enfants. Cécile ne perd rien non plus du moment où les enfants sont à table.

A ce moment de la séance, la mère s'est mise à l'écart avec un magazine féminin. Nous pourrions dire qu'à ce moment elle exprime son sentiment de ne plus pouvoir rien donner à Cécile. Elle se sent laissée de côté à la fois par la père de Cécile, Sébastien, et maintenant Cécile qui commence à

marcher et s'éloigne d'elle. Son magazine féminin resterait alors sa seule supériorité.

Un peu plus tard, quand Cécile s'approche de sa mère et qu'un échange s'établit entre elles deux, c'est un dialogue assez serein qui se déroule-là. La mère regrette que sa fille qui grandit ne s'intéresse plus tellement au nez rose-mamelon de la poupée ; elle lui demande de faire bravo, peut-être au sein. Cécile veut démentir ce que dit sa mère. Elle s'intéresse à la poupée restée sur la canapé. C'est une façon pour elle de rassurer sa mère. Même si elle grandit, elle reste très proche du sein. Elle est très gaie et babille gaiement et retourne vers sa mère pour prendre en charge sa dépression.

Après ce moment de sérénité, la mère reprend ses lamentations et se plaint à nouveau de la trop rapide évolution de Cécile. Elle retrouve dans son magazine ce qu'elle croit être sa seule valeur.

Le choix de cette séance s'est effectué après l'étude que nous avons pu faire de la séance que je vais, maintenant vous livrer, quand Cécile a presque 20 mois. Elle va retrouver dans cette séance un mouvement de restructuration semblable à celui que sa mère utilise dans la séance précédente, à l'aide d'un magazine. Lorsque nous avons réfléchi, dans le groupe, aux différents mouvements relationnels exprimés dans la séance n° 54, il me revenait en mémoire cette autre séance d'observation au cours de laquelle nous avions précédemment évoqué l'utilisation d'un magazine comme support d'un mode de défense contre l'échec d'une identification projective. C'est ainsi que j'ai pu retrouver cette séance que je viens de vous communiquer. Je vais maintenant vous donner le compte-rendu de cette visite d'observation n° 54.

OBSERVATION N° 54

Novembre 1985

14h 15 - 15h 15

Cécile : 19 mois et 11 jours

Mme M.

J'arrive avec 15 minutes de retard. Lorsque je prie Mme M. de m'en excuser, elle me répond par : «ce n'est pas grave ; d'ailleurs je ne me souvenais plus de l'heure à laquelle vous deviez venir.»

Cécile est installée dans sa chaise haute. Aux côtés de Mme M. et face à la télévision allumée. Mme M., elle, est derrière sa table à repasser. Au moment où j'arrive, Mme M. est en train de donner deux bonbons à Cécile. Elle lui en a déjà ouvert un et elle pose le second sur le coin de la tablette de sa chaise, lorsque Cécile gémit en tendant la main. Cécile se tait. Elle touche le bonbon qui est dans sa bouche du bout de son index droit. Elle me regarde et sourit. Elle ressort le bonbon avec sa main droite et en tendant le bras dans la direction de sa mère, tout en me regardant, dit : «maman». Ensuite, elle remet le bonbon dans sa bouche ou plutôt entre ses lèvres pour le ressortir aussitôt et me le tendre. Elle rit. Je feins de m'avancer pour prendre le bonbon. Elle le retire. Elle recommence à me tendre le bonbon. J'ouvre la bouche. Elle rit et le remet entre ses lèvres pour le sucer. Nous recommencerons le jeu plusieurs fois et chaque fois que j'ouvre la bouche en m'avançant vers elle et le bonbon elle éclate de rire. Je ris avec elle. Après un moment, Mme M. intervient pour dire à Cécile qu'elle aime trop les bonbons et qu'elles ne devraient pas en manger beaucoup sinon les caries vont arriver. Elle continue en s'adressant à moi et me dit qu'heureusement elle-même n'aime pas trop les bonbons ; puis elle me parle de son régime abandonné... Elle avait bien essayé avec un livre qui devait lui indiquer le moyen de ne pas trop manger mais «nous sommes une famille de bons mangeurs» me dit-elle, et elle ajoute que manger des haricots verts alors que tous autour d'elle mangent avec appétit pommes de terre et pâtes, c'était trop difficile. Elle me parle de son mari très mince et qui pourtant mange «comme quatre». Sa sœur pesait 115 kg, elle a d'abord perdu 8 kg avec un régime puis a rejoint le club des Weight-Watchers. Cela lui convenait très bien.

Elle-même aimerait bien y aller, mais elle n'en a pas le courage. Elle sait bien pourtant qu'il lui faudrait prendre le temps. Si elle travaillait peut-être qu'elle pourrait plus facilement, mais là... Elle s'arrête un peu. Pendant qu'elle me parle, Cécile a terminé son bonbon et tend sa main vers moi mais un peu en arrière pour toucher la pile de linge que sa mère vient de poser. Elle tire un peu un vêtement de la pile. Elle me regarde. Je lui demande si c'est un vêtement à elle qu'elle veut me montrer ? Elle fait oui de la tête.

Mme M. vient vers Cécile et la soulève pour la poser à terre. Elle retourne vers sa table. Cécile est debout immobile près de sa mère. Mme M. continue sa conversation pour me dire : «je ne voudrais pas la quitter». Sur la télévision apparaissent des dessins animés d'animaux. Un dessin de crocodile fait pousser des cris à Cécile qui le montre du doigt. Mme M. lui dit : «c'est un crocodile». Cécile répète : «codoli». Ensuite, Cécile fait des allées et venues entre le couloir qui mène aux chambres et la salle à manger. Elle a pris dans une main un édredon de très petite taille, sorte de couverture pour poupée. Elle se dirige vers les chambres avec. Elle revient sans rien. Elle vient prendre sur une autre chaise un autre édredon, celui-ci plus important, qui pourrait être le sien. Sur cet édredon se trouve sa tétine. Elle prend les deux objets et se dirige vers les chambres. Elle revient en ayant tout laissé là-bas. Elle marche avec assurance mais sans se balancer. Peu après, une musique enjouée de la télé l'amène à osciller de droite à gauche. Elle revient vers moi, passe devant moi. Je me trouve à ce moment, assise près de la table, près de la chaise haute et derrière Mme M. qui repasse. Près de moi et juste aux pieds de Mme M. se trouve un petit siège en osier pour enfant. C'est vers ce siège que se dirige Cécile. Elle prend un magazine qui est par terre. Elle cherche à s'asseoir mais elle veut s'asseoir sur le magazine. Elle a quelques difficultés à tenir le magazine en place sur le siège en même temps qu'elle s'y asseoit. Elle y réussit finalement et prend un autre magazine qui était lui aussi par terre. Elle le feuillette pendant quelques minutes. Installée de cette façon, Cécile se trouve tout près de moi et tournée vers une direction très proche de mon propre siège. Nous sommes toutes deux derrière Mme M.. Après quelques instants, Mme M. plie sa table et annonce à Cécile qu'elle devra bientôt aller se préparer pour sortir. Mme M. disparaît avec les affaires de repassage.

Cécile s'en vas aussi vers les chambres, elle revient assez rapidement avec une des deux couettes qu'elle avait emportées. Elle la pose sur la chaise où elle était au début. Elle retourne dans le couloir et revient avec l'autre couette qu'elle pose aussi sur la même chaise.

Mme M. est revenue et s'affaire non loin de nous. Cécile vient vers moi. Je suis assise près de la table. Mon sac et mon agenda sont posés sur la table. Cécile tend la main vers mon agenda et le touche. Je le prends pour lui montrer. Cécile regarde attentivement. Je lui explique que ce livre me sert à noter le jour et l'heure quand je viens la voir. Elle veut ouvrir et feuilletter. Elle tire vers elle le livre qu'elle a empoigné au niveau de la tranche.

Je l'ouvre devant elle et tourne les pages. Cécile veut aller plus vite, elle me devance et tourne en une seule fois le reste des pages. Quand le livre est refermé, elle veut recommencer en tournant la dernière page de couverture. Je recommence à feuilletter en lui montrant les écritures mais encore une fois, elle veut aller plus vite et tourne un gros paquet de pages. Elle s'excite un peu et veut tirer les pages et le livre vers elle. Comme je résiste, elle commence à crier. Je lui explique que j'ai besoin de mon livre et je le ferme pour le garder et le mettre à l'abri. Cécile me regarde et se met à crier en tendant la main vers le livre. Pour la calmer, je montre encore une fois mon agenda en tournant les pages devant elle. En le refermant je dis : «c'est fini». Mais Cécile se remet à crier, cette fois-ci très fort, Mme M. n'est pas loin mais n'intervient pas. A ce moment, Mme M. dit à Cécile qu'elles vont se préparer. Cécile s'éloigne de moi et se dirige

vers les chambres. Elle ne revient pas. Au bout de quelques minutes, je me dirige vers les chambres. Mme M. vient aussi derrière moi. Nous trouvons Cécile assise sur le sol en train de feuilleter un magazine de bandes dessinées. Elle nous regarde et se lève. Mme M. lui demande de venir. Cécile revient avec Mme M. et moi-même dans la salle à manger.

J'annonce mon départ et je précise que je viendrai à 15h comme elle l'avait souhaité. Elle est contente. Quand je m'éloigne vers la porte, Mme M. prend Cécile dans ses bras et lui demande de me dire au-revoir. Cécile fait un signe de la main en la refermant et l'ouvrant.

Dans cette séance, Cécile nous montre qu'elle a acquis un vocabulaire plus riche. Dès le début, elle montre à son observatrice qu'elle peut mettre à distance Maman représentée par le bonbon et qu'elle peut la nommer. La perte du premier objet maternel lui permet l'accès au langage.

A mon égard, elle joue la reprise de possession de l'objet perdu. Elle me montre le bonbon-sein et me le tend dans un sorte de mouvement de défense maniaque contre la perte de l'objet élaboré. Ainsi elle montre que l'objet peut être double dans son usage. Un objet peut lui permettre de progresser, celui qu'elle met à distance ; un objet la fait régresser, l'objet dont elle reprend possession.

Cette attitude est induite par la mère elle-même qui est contente que Cécile grandisse mais qui en même temps le regrette, qui lui donne fréquemment deux bonbons en même temps ou deux biscuits, ou deux chocolats.

C'est cette dualité de l'objet, l'investigation de Cécile pour aller de l'avant et son hésitation à le faire, qui se reproduit à plusieurs reprises dans la séance. Tous les pas en avant font craindre à Cécile de perdre ses bons objets qui vont lui permettre de lutter contre cette perte. En même temps, elle lutte pour s'assurer la possession de ses bons objets.

La séquence où Cécile s'asseyait sur un magazine de bandes dessinées puis feuillette le journal pour adulte (un programme de télévision je crois), nous montre qu'un objet-bébé est gardé, possédé, contrôlé en position anale pendant qu'un objet-maman, le magazine feuilleté, est animé d'un mouvement qui fait disparaître les images qui défilent trop vite. Pour réussir cette défense contre la perte d'objet, Cécile utilise un fantasme d'incorporation de l'objet : le crocodile de la télé ou les édredons qu'elle emporte au dedans.

Dans la séquence où Cécile veut feuilleter mon agenda, je me trouve sollicitée et entraînée dans un mouvement identificatoire projectif. D'une certaine façon je lui fais croire qu'elle peut être comme sa mère ou comme moi et l'échec de cette identification met Cécile dans une grande rage. Ce moment est à rapprocher de la séquence avec le bonbon. Je participe à son jeu mais en même temps, je lui fais croire qu'elle peut être la maman qui donne à manger à son bébé. Je prends la place du bébé et je lui fais croire qu'elle est grande. Quand elle s'aperçoit de la réalité et de son impuissance à manipuler mon agenda comme une grande, alors sa rage la fait s'éloigner et se retrouver dans une activité structurante pour elle : feuilleter un magazine pour enfants sans adulte auprès d'elle qui pourrait se moquer d'elle.

CONCLUSION

En vous présentant ce travail qui a été le fruit de la réflexion évoluant au fil de nos rencontres en petit groupe, aussi bien que de mes propres associations, j'ai surtout essayé de vous communiquer le vécu émotionnel de cette expérience.

L'observation du nourrisson telle qu'elle a été privilégiée par Esther Bick et mise au point par elle, n'est pas la seule méthode utilisée pour observer un tout petit. Il en existe bien d'autres qui permettent d'acquérir de nombreuses informations sur les premières relations d'objet d'un nourrisson. Elle est cependant la seule qui mette l'observateur en contact aussi intime avec l'émotionnalité des premières per-

ceptions puis des premières appréhensions de son monde par un nourrisson. C'est à la fois cette expérience et les écueils auxquels je me suis heurtée dans sa pratique, du fait de son intensité émotionnelle, que j'ai souhaité vous faire partager.

L'observation du nourrisson constitue aussi bien une expérience vécue et partagée par l'observateur avec ses collègues du groupe de réflexion qu'avec le nourrisson et avec sa famille.

Esther Bick évoquait l'influence bénéfique que pouvait avoir sur la mère et sa relation à son bébé la présence d'un observateur. Le recul me manque pour évoquer une telle éventualité. De la même façon, une question a surgi au cours de ma réflexion et demeure encore inexplorée : «Est-il possible que le bébé observé garde dans sa mémoire cette expérience vécue d'une observatrice attentive ?»

«Est-il possible que le bébé observé conserve un souvenir de cette présence qui pouvait modifier le taux d'angoisse de sa mère et pouvait faire qu'elle soit elle-même plus attentive et plus réceptive ?»

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BICK E., 1964. Notes on infant observation in psychoanalytic training. *International Journal of Psycho-Analysis*, 45 558-566.

HARRIS M., 1962. L'apport de l'observation de l'interaction mère-enfant à la formation du psychanalyste. *Nouvelle revue de Psychanalyse*, n° 19, 1979, 99-112.

HARRIS M., 1977. The Tavistock training and philosophy. In : M. Boston, D. Daws, Ed., *The child psychotherapy and problems of young people*, Londres : Wilhood House.

L'EFFET DE FANTÔME COMME SOURCE D'UNE PULSION EPISTEMOPHIQUE ET DE SA DEVIATION IDEOLOGIQUE

par Maurice NETTER *

INTRODUCTION

La pulsion épistémophilique, le besoin de connaissance, la tension vers la découverte trouvent chez certaines personnes un renforcement de sa source dans ce que Nicolas Abraham et Marie Torok (1978) nomment l'effet de fantôme. Comme le traumatisme constitue une source d'excitation et pousse à sa répétition afin de fournir de l'énergie, l'effet de fantôme constitue une source du besoin de découvrir et pousse à sa réalisation. Cependant la direction de la pulsion est pervertie, dans ce cas, par les conséquences du clivage du Moi que cet effet oblige à maintenir. Il s'en suit une tendance au fonctionnement idéologique qui donne l'illusion d'une connaissance supérieure, mais qui en réalité, tend vers le fétichisme du Savoir.

Derrida précise le sens de l'expression «l'effet de fantôme» dans une note de son introduction au *Verbier de l'Homme aux Loups* (1976) :

«Bien que les mots fantôme ou hantise s'imposent parfois pour désigner les habitants de la crypte à l'intérieur du Moi (morts vivants comme des corps étrangers dans le sujet), il faut rigoureusement distinguer l'étranger incorporé dans la crypte du Moi et le fantôme qui vient hanter depuis l'Inconscient d'un autre. Le fantôme a son lieu dans l'Inconscient, lui, il n'est pas l'effet d'un refoulement propre au sujet qu'il vient hanter avec tout le cortège de ventriloquies, mais propre à un Inconscient parental. La revenance n'est pas un retour du refoulé» (page 42).

Sophie

Une analysante m'a permis de mieux saisir le lien entre l'effet de fantôme et le fonctionnement idéologique.

Sa demande d'analyse, comme longtemps son discours, se déroulent selon un principe de balance. D'une part elle a une vision claire des conditions de l'analyse : elle a mis de l'argent de côté pour payer ses séances dont elle sait approximativement le prix et le nombre, ainsi que la durée. D'autre part sa demande d'aide est pressante mais sa formulation reste très floue : elle a fait un groupe de formation dans lequel elle a vécu une sorte d'initiation à la suite de laquelle on lui a dit qu'elle avait une «brisure œdipienne». Elle a dû rompre avec ce groupe mais elle se sent très mal depuis. Il m'a fallu des mois pour comprendre qu'il s'agissait d'un groupe de formateurs qui organisait des stages divers pour d'autres personnes.

Elle se décrit comme la petite fille sage d'une famille d'agriculteurs, son grand-père paternel lui a enseigné la lecture, il était très affectueux pour elle, mais, nouvelle balance, il fut très dur pour son père et sa mère au début de

leur mariage. De son grand-père maternel, elle ne sait rien sinon qu'il a quitté sa grand-mère et qu'il reste un mystère pour sa mère, qui en parle souvent pour dire qu'elle ignore tout de lui.

Elle a grandi à l'ombre de son frère aîné, d'un an et demi plus âgé qu'elle. Il a quitté la famille pour aller faire du théâtre à Paris. Alors elle s'est tournée vers son frère plus jeune de 8 ans pour qui elle a été une petite mère, ne vivant jamais pour son propre compte.

A la fin du premier entretien elle raconte un rêve : «J'appelle à l'aide l'homme qui m'a laissée». Elle dit aussitôt «c'est vous que j'appelle à l'aide», mais nous verrons que l'homme qui l'a laissée est un aspect du fantôme.

Elle m'apprend que dans ce groupe où elle est restée plus de dix ans, elle vivait en couple avec un homosexuel, poète comme son frère aîné. Cette liaison lui permettait d'éviter la sexualité et de maintenir ce clivage du moi dont une des expressions dans la cure était cette balance entre un aspect clair, sous le régime du principe de réalité, et un aspect flou sous le signe de l'ambiguïté. Ambiguïté reflétée par l'idéologie de son groupe qui utilisait des concepts psychanalytiques associés à une philosophie de la connaissance et de l'initiation à des secrets.

Dans un discours confus, elle tente à plusieurs reprises de me faire comprendre en quoi a consisté son initiation : elle a dû parcourir, la nuit, un itinéraire à travers les rues d'une vieille ville, avec des signes de piste. Le seul dont elle puisse me parler consistait en un homme lové en fœtus dans la vitrine de la Caisse d'Epargne. Cette figuration indique clairement le but de sa recherche, la source de sa pulsion épistémophilique : l'homme à l'origine, celui sans doute qui «l'a laissée».

A la suite de cet épisode, peut-être hallucinatoire, elle se retrouve à l'hôpital psychiatrique, et là, son discours devient clair, son père et son frère viennent la chercher et l'entourent d'affection. Quelque temps après, elle a une discussion avec trois hommes, principaux animateurs du groupe, c'est l'un d'eux qui lui avait lancé : «tu as une brisure œdipienne».

* Membre de la Société psychanalytique de Paris. CMPPU Aix-en-Provence.

Ce genre de phrase énoncée par un membre d'un groupe à l'égard d'un autre qui, par sa conduite, met en cause la cohésion de l'ensemble, ou par sa maladie suggère que l'Idéal du groupe n'est peut-être pas en rapport avec ce qui s'y fait, caractérise le fonctionnement idéologique que je distingue du contenu de l'idéologie. Il s'agit d'une sorte d'injure au déviant, dans un langage socialisé. C'est l'évocation d'un fétiche propre au groupe certes, mais qui rejoint en Sophie la présence inconsciente d'un revenant qui veille à la fidélité de son hôte.

D'ailleurs, le jour anniversaire de cette initiation, Sophie vit de nouveau un épisode confusionnel semblable au premier et qui se termine de la même façon : hospitalisation, présence affectueuse du père et du frère, retour chez elle, mais ce coup-ci décision d'une analyse.

Pendant les premières semaines de cette analyse, Sophie utilisera le symbolisme dévié, en honneur dans le groupe, par exemple ayant perdu ses clefs de voiture au sortir de chez moi, elle interprétera son acte manqué : «j'ai perdu les clefs de ma voiture, je n'ai pas de clefs pour comprendre ce qui se passe». J'ai senti, sur le moment, comme une équation mot-chose à propos de la clef. Ce n'est que quelques mois plus tard qu'elle produira une chaîne associative relevant du fonctionnement symbolique et non plus du fonctionnement idéologique. Entre temps s'était dégagé son assujettissement au fantôme.

Partie d'un rêve dans lequel un homme est précipité d'une montagne dans le gouffre d'une crevasse, elle dégage peu à peu le signifiant «précipité». Elle l'applique à son «initiation», puis elle passe à un signifiant très proche : «tombé». Comme je lui fais remarquer qu'autrefois on parlait de fille tombée, elle raconte que sa mère avait la hantise qu'elle ressemble à sa propre mère, divorcée qui allait danser. Comme elle utilisera encore le mot «tombé» à plusieurs reprises, je lui dis que son arrière-grand-mère, servante chez des bourgeois, était tombée avec le fils de famille qui ensuite l'avait laissée, comme elle me l'avait signalé quelque temps auparavant. Un grand affect la saisit alors et pendant quelques mois elle élabore une position dépressive se rendant compte de son identification inconsciente à cette arrière-grand-mère et à sa destinée. Elle ressent une grande culpabilité à trahir, d'abord le secret du groupe en faisant une analyse, mais surtout le secret inconscient de sa lignée maternelle et le rôle qui lui était dévolu : re-présenter l'arrière-grand-mère, morte et vivante à la fois.

Au Congrès de Psychothérapies Familiales de Grenoble en Septembre 1985, Racamier disait à peu près ceci :

«La défense qui met en jeu la perversion narcissique consiste à éviter la dépression par la transfusion du deuil à un autre, manipulé (...) Il s'agit d'un évitement du travail du deuil par l'extradition de ce deuil à un autre réduit, où il est ensermé par des stratégies d'injonctions paradoxales, de dilemmes, de disqualifications.»

D'après Sophie, sa mère était très intuitive : «elle savait tout de moi» elle en profitait pour disqualifier, et non pas interdire, ses premiers émois amoureux. Sophie était écartelée entre les jugements maternels très négatifs et ce qu'elle ressentait de vivant chez sa grand-mère et chez sa tante qui aimait les hommes. Alors que sa grand-mère et son arrière-grand-mère avaient connu une vie sexuelle dramatique et une grande violence entre parents et enfants, Sophie n'a jamais reçu la moindre giflette de ses propres parents qui ont toujours vécu ensemble. La violence trouvera un autre chemin au travers de l'identification adhésive, du collage mère-fille, sous la forme de la hantise et de la transmission d'un deuil impossible.

Le groupe a dû exercer sur elle la séduction propre à la perversion narcissique que Racamier décrit ainsi : viens à moi, sois en moi et plus rien ne pourra t'atteindre, tu seras surpuissante, de ma propre toute-puissance.

Au début de sa cure, elle traduit dans le transfert, cette

attirance : «je ne vais pas retomber ici dans les bras d'une mère».

Après avoir mis à jour tout ce système qui l'enserrait, elle évoque, en une chaîne réellement symbolique, des émois nettement plus œdipiens : son trouble lorsque son père l'a embrassée à l'hôpital, son malaise lorsqu'elle parlait un jour, au leader du groupe, ayant sa jupe relevée sur ses genoux ; son excitation dans la voiture de sa tante lorsque l'ami de celle-ci l'a prise sur ses genoux. Elle décompose ce nouveau signifiant : je-nous et exprime sa difficulté à vivre les séparations.

Le début de sa dépression et de ses épisodes confusionnels se situe lors de la séparation d'avec son ami homosexuel, trois mois avant son «initiation».

Je pense que ce premier dégageant lui a permis de se décompenser et que ses hallucinations marquaient les premières défaillances du clivage du moi, une cloison interne tombait et, sous forme imagée et pas encore reconnue, le fantôme apparaissait : l'homme lové en fœtus à la vitrine de la Caisse d'Épargne.

Le second dégageant opéré dans l'analyse à partir des signifiants : tombé, ge-noux, et la jonction de l'affect et de la représentation, l'a conduite à désirer vivre pour elle-même et non plus pour sa mère. Celle-ci l'avait inconsciemment compris qui lui téléphonait sans cesse pour la pousser à aller voir des médecins, c'est-à-dire à rétablir le clivage initial sous la forme du clivage corps-psyché.

Rejetant cette pression, Sophie entendit avec étonnement des mots de patois revenir à ses oreilles, patois proscrit par la mère qui voulait avoir une fille «bien élevée» (comme le fils de famille) mais utilisé par le père. Sophie retrouva en elle, avec beaucoup d'émotion, le contact avec son père, et son analyse continua comme celle d'une névrose œdipienne.

CONCLUSION

Sophie a pu passer de l'incorporation d'un revenant de l'inconscient d'un autre, à l'introduction de sa propre destinée, elle a pu, en éliminant le clivage imposé de l'extérieur, passer d'un fonctionnement idéologique à un fonctionnement symbolique.

1. L'attirance vers le groupe manifeste l'envie d'entrer dans le sein chaleureux d'un ensemble qui cherche la vérité sur l'origine. Il permet tout à la fois de se démarquer du milieu familial et de continuer à fonctionner sur le même modèle et les mêmes relations.

Le serpent «avisé» avait dit à Eve : «Mais non vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que si vous mangez du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, vous serez comme des dieux».

Connaître, en hébreu, c'est réaliser, instaurer, ici, devenir maître de ce qui est bien et de ce qui est mal, pouvoir le décréter, en être l'origine, être le détenteur du Savoir. Mais Adam et Eve, après avoir mangé, s'aperçurent qu'ils étaient nus ; «nu» et «avisé» sont le même mot en hébreu. C'est la position dépressive, ils se cachent, et découvrent la culpabilité, mais cette culpabilité va les introduire à la sexualité génitale. «Adam connut Eve et elle enfanta».

2. L'effet de fantôme joue le rôle d'une source pulsionnelle. Pour éviter la mélancolie, la mère de Sophie a dû se raidir et transfuser en sa fille le deuil à faire. Son acharnement à la détourner de ses amoureux, à la mettre en garde contre sa propre mère, à la faire soigner avec une telle agressivité permet d'entendre le double message : guéris et meurs, ne sois ni vivante, ni morte, inerte, refuge du fantôme. Si bien que son désir de connaître était, d'un côté aiguisé par le sentiment d'avoir une destinée à accomplir sans savoir consciemment laquelle et d'un autre côté détourné de cet objectif par un clivage. Ce clivage qui, comme l'a montré M. Klein (1946), ne peut qu'engendrer l'idéalisation de l'objet persécuteur interne projeté sur l'extérieur, et l'on sait combien ces groupes plus ou moins ésotériques décrètent le bien et le

mal, en une idéologie manichéenne.

3. Les épisodes confusionnels marquent une rupture économique sous l'effet de la tension provoquée par la séparation. Une cloison s'effondre dans le soi, le clivage se réduit : le bien et le mal officiels se mélangent, l'objet idéalisé semble attaqué et menacé de destruction, la culpabilité envahit la conscience : tout devient confus. Mais le désir de connaître ne perd par sa source, il va changer de direction et, en un premier temps du moins, le seul constatable dans la cure, il se retourne sur le sujet pour s'appliquer à ses propres contenus.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABRAHAM N., TOROK M., 1976, *Le verbier de l'homme au loup*. Paris : Aubier-Flammarion.
ABRAHAM N., TOROK M., 1978. *L'écorce et le noyau*. Paris : Aubier-Flammarion.
KLEIN M., 1946. Trad. Fr. 19, Notes sur quelques mécanismes schizoïdes. In : *Développements de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France, 274-300.

PULSIONS ET CONNAISSANCE

Conclusions et perspectives

LES AVATARS DE LA PULSION

EPISTEMOPHILIQUE

par Florence BEGOIN-GUIGNARD *

Lors des Premières Rencontres Psychanalytiques d'Aix-en-Provence en 1981, Souffrance, Plaisir et Pensée, Jean Guillaumin émettait l'hypothèse suivante à propos de «celui qui écrit» : «Quand je suggère que l'activité pensante d'écriture fait un autre emploi du *bloc magique et de la rêverie maternelle*, je veux simplement dire que celui qui écrit ne peut se contenter de son «bloc magique» interne pour rêver, c'est-à-dire contenir sa pensée en quête d'élaboration à cause de souffrance, et qu'il lui faut, pour ainsi parler, une *extension topique* destinée à lui permettre de déployer à nouveau son appareil psychique et son appareil à penser en direction de ce monde extérieur, d'origine maternelle, qui le lui a d'abord donné (...). De cet entre-deux, *sorte d'utérus psychique en extension*, qui est en même temps celui de l'enfant-auteur et celui d'un objet extérieur substitué à la fonction régulatrice de la mère, mais d'une mère traversée et organisée par la réalité des exigences techniques, sortira «l'enfant» nouveau que l'œuvre constitue, lui-même double de l'auteur et produit merveilleux de la liaison projective de ses pulsions sur le support scriptural»(1). J. Guillaumin en conclut qu'il n'y a pas d'opposition fondamentale entre le travail de pensée et le travail plus souterrain de «répartition économique» de nos «identifications».

Cette référence servira de toile de fond à ma tentative de retracer, à mon tour et à ma façon, ce que je peux percevoir et me représenter des «avatars de la pulsion épistémophilique». Du plus loin que je me souviens, je crois avoir éprouvé le désir de connaître comme un besoin vital, une nécessité économique à ma survie psychique - et peut-être à ma survie tout court. Beaucoup plus tard, ma fréquentation de la psychanalyse m'a fait reconnaître l'importance de la composante pulsionnelle dans ce besoin de connaître. Cherchant à observer le devenir de mes objets de connaissance d'une part, et de mon besoin de connaître d'autre part, j'ai pu faire un certain nombre de constatations qui, cependant, cadraient mal avec la théorie classique de la *sublimation*, sans pour autant se rattacher, pour l'essentiel, à ce que Freud nous a appris sur une *organisation obsessionnelle «serrée»*. Je reconnaissais, certes, des traits obsessionnels dans mon mode d'investissement du plaisir de connaître ; mais j'y voyais aussi des traits hystériques et également une composante phobique non négligeable, face à mon engagement dans l'action. Pourtant, à contempler ce que fut mon existence jusqu'à aujourd'hui, je crois pouvoir dire que je n'ai pas été inactive dans d'autres domaines que celui de la spéculation pure, et je ne rendrais pas justice à mes diverses activités en les classant purement et simplement dans le cadre des formations réactionnelles.

(1) Les italiennes sont de moi

Cette situation banale que vous connaissez tout comme moi eu comme premier avantage de me laisser un reste vivant d'insatisfaction face à toute causalité d'ordre purement *historique*. Causalité que j'ai toujours associée peu ou prou, quelle qu'en ait été la pertinence apparente, à celle du «Médecin malgré lui» de Molière : «Voilà pourquoi votre fille est muette !». En d'autres termes, je ne me suis pas résolue à expliquer mon besoin de connaissance par la seule théorie du traumatisme. Le structuralisme, la linguistique dans et hors de la psychanalyse, la construction en analyse, tous ces modes d'approche de la constitution de la pensée humaine, m'ont aidée à me développer tout en me paraissant tous manquer d'une proximité suffisante avec mon organisation pulsionnelle pour que je parvienne à y puiser un élément véritablement fécondant pour ma pensée.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que je découvris, à l'occasion d'une recherche sur «Les troubles de la signification chez les débiles mentaux» (Guignard et al., 1971 ; Guignard, 1972), l'apport considérable de l'œuvre de M. Klein, source vivante de compréhension clinique, d'enseignement technique et de questionnement théorique. Sur le plan qui nous occupe, j'avais retrouvé l'enracinement pulsionnel exigé par Freud au désir de connaître, puisque M. Klein donne les *pulsions sadiques orales* comme point d'ancrage aux pulsions épistémophiliques. En outre, elle explicitait davantage que Freud ne l'avait fait, le *champ d'exploration* des dites pulsions : le corps maternel, son dehors, mais surtout son dedans et ses contenus réels et fantastiques, selon l'équation freudienne pénis-bébé-fèces. L'extraordinaire *pénétration* dont elle faisait preuve dans la découverte et la mise en mots des fantasmes inconscients de ses patients forçait mon admiration après avoir suscité en moi comme chez tant d'autres les résistances d'usage. Ces résistances ne m'avaient pas trop arrêtée, en raison du bénéfice considérable que je retirais de l'étude de sa pensée pour mon activité clinique et ma compréhension de la dynamique prégénitale. Tout en ne prétendant nullement avoir actuellement intégré la totalité de son œuvre, je suis certaine qu'elle a donné à ma façon de penser la psychanalyse un *dynamisme* nouveau - grâce à sa *théorisation de l'angoisse* - et une *mise en forme* capitale - grâce au concept de «*position dépressive*».

* Membre de la Société Psychanalytique de Paris.

C'est en partant de ses études sur les liens unissant *pulsions sadiques et pulsions épistémophiliques* que j'ai écrit l'article qui porte ce nom (1981), et dont vous avez des extraits dans les arguments qui présentent ce week-end de travail. En relisant cet article, je me suis aperçue que mon orientation d'alors se rapprochait beaucoup de celle que D. Meltzer a prise plus récemment, dans sa réflexion sur «*l'objet esthétique*», réflexion qu'il poursuit encore actuellement et dont les développements prennent une ampleur et une importance considérables. Ainsi se vérifiait une fois de plus pour moi, et de façon très proche, l'observation classique selon laquelle *certaines idées sont «dans l'air»* et sont, par conséquent, découvertes, simultanément ou presque, par plusieurs chercheurs.

C'est Bion qui, en psychanalyse, a théorisé cette remarque classique, bouleversant du même coup l'image que nous pouvions avoir de la pensée comme d'un processus *actif*. En effet, Bion a revalorisé *l'élément passif du processus de pensée* en parlant de «pensées en quête d'un penseur», tout comme les «Six Personnages en quête d'Auteur» de Pirandello, image reprise par J. Bégoïn et moi-même (1980), dans notre article «l'élaboration de la névrose infantile dans le transfert psychanalytique : à la recherche d'un sens...»

Ainsi s'est trouvée *retrospectivement* accrue l'importance que j'avais donnée, dans cet article, aux liens privilégiés me paraissant exister entre les identifications et les pulsions épistémophiliques, tandis que les pulsions sadiques m'apparaissaient comme plus directement liées aux composantes actives, voire constitutionnelles, de l'organisation psychique.

J'ai repris alors «mon» Freud, notamment cette *construction générationnelle* qu'il fait au début du «Problème économique du masochisme» (1924), construction qui avait, entre temps, inspiré ma réflexion sur deux autres sujets : les processus morbides gravissimes à l'adolescence (1985a), et le féminin dans l'activité analytique quotidienne (1985b).

Une fois de plus, je me suis trouvée en proie à deux sentiments contradictoires à la relecture de ce texte :

a) d'une part, cette construction m'est apparue toujours aussi géniale, notamment en ce qu'elle permet de se représenter à la fois *l'intégration du principe de plaisir-déplaisir dans la deuxième topique* et en ce qu'elle permet, implicitement, *l'avènement du principe de réalité au niveau de l'apparition des affects - amour et haine - c'est-à-dire à un niveau où il est indiscutablement question d'activité psychique* - ce qui n'est pas le cas au niveau limite des pulsions de vie et de mort.

b) mais d'autre part, je restais toujours insatisfaite quant à la représentation, qui me demeurait trop aléatoire, des *conditions d'avènement du dit principe de réalité* : le modèle de la *frustration* se heurtait à cette constatation clinique quotidienne qu'aux mêmes causes ne correspondent jamais les mêmes effets ; celui de «*l'objet connu dans la haine*» ne m'expliquait pas comment advenait cette connaissance, pas plus, d'ailleurs, que si elle se faisait dans *l'amour* ; la «*réalisation hallucinatoire du désir*» posait des problèmes à la psychologue clinicienne et piagétienne que je n'ai pas reniée en moi, concernant le *contenu* envisageable de telles «hallucinations» à l'aube de la vie.

Même Bion semblait m'abandonner : n'avait-il pas décrit le «non-sein» comme la place même où peut devenir la pensée ? Et c'est là que je compris les raisons de mon malaise, tout en entrevoyant les conséquences de ma «découverte de l'Amérique» : si Bion pouvait reprendre de Freud le postulat selon lequel un processus psychique prend naissance *dans l'absence de l'objet*, et s'il pouvait en même temps, reconnaître comme M. Klein une *valence persécutoire* à ce non-objet, c'était en fonction d'un *aménagement particulier de sa construction métapsychologique* sur au moins deux points :

1. Se basant sur la découverte fondamentale faite par M.

Klein, d'une forme particulière d'identification, *l'identification projective*, Bion donne à ce concept essentiel une *extension inattendue* tout en le sortant de la psychopathologie des processus schizoïdes à propos desquels M. Klein l'avait formulé ; Bion, quant à lui, voit dans la «*capacité de rêverie de la mère*» la forme *normale* de l'identification projective, *et fait de cette capacité la condition sine qua non de la naissance de la vie psychique chez l'être humain*. Cette *extra-territorialité* postulée comme essentielle, non pas seulement au développement - comme c'était classiquement admis - mais à *l'apparition même* d'une activité psychique chez tout être humain me paraît d'une importance théorique capitale : en effet, elle confirme les assertions de M. Klein selon lesquelles la mère n'est pas seulement objet d'amour et de haine, mais aussi *objet de connaissance* pour l'infans ; la description de la «capacité de rêverie» ne laisse aucun doute sur le fait que c'est bien le psychisme de la mère qui *constitue cet objet de relation identificatoire* ; psychisme de la mère avec ses caractéristiques de relations d'objet, l'originalité de sa configuration œdipienne intériorisée et, partant, de ses propres identifications, tant projectives qu'introjectives.

Mais le risque serait grand, dès lors, de retomber dans une de ces déviations aussi répétitives que lassantes dans leur simplisme, qui consiste à considérer le nouveau-né comme une cire vierge - et donc potentiellement martyre - dont le psychisme serait le décalque singé du psychisme maternel. Et pourtant, il serait difficile actuellement de se passer, dans nos essais de compréhension de l'organisation psychique à ses débuts, de ce concept bionien qui se trouve à la croisée de tant de chemins : le «holding» de Winnicott, les «interactions psychiques» de Dan Stern et de Brazelton, et, dans le domaine pathologique, «l'effort pour rendre l'autre fou», de Searles. En d'autres termes, c'est dire que Bion décrit là un *mode latent de relation d'objet* dont d'autres ont décrit, avant et après lui, les conditions et les effets manifestes. Ce mode de relation a ceci de spécifique qu'il a pour objet la *pensée* d'un adulte et que, par définition, cette pensée ne comprend pas seulement des processus primaires, mais aussi des processus secondaires, dont une activité de *liaison* et une pensée *verbale*.

2. Or, toute relation d'objet, fût-ce avec un objet narcissique, requiert nécessairement le postulat d'une *pulsion* pour expliquer l'investissement, si l'on veut demeurer dans le mode de pensée freudien. *En postulant une pulsion épistémophilique comme première, et fonctionnant au même titre que l'amour et la haine* dans l'établissement des toutes premières relations d'objet, Bion :

a) va dans le sens d'une *intégration des deux modèles topiques freudiens* sur cette question des pulsions dont Freud lui-même disait en 1926 : «La doctrine des pulsions est un domaine obscur même pour la psychanalyse. *L'analyse de l'observation* (1), c'est-à-dire la clinique, conduit à poser deux groupes de pulsions, ce qu'on appelle *pulsions du moi* dont le but est l'affirmation de soi, et les *pulsions d'objet* qui ont pour contenu la relation à l'objet... *La spéculation théorique* laisse supposer l'existence de deux pulsions fondamentales qui se cachent derrière les pulsions manifestes du moi et d'objet : la *pulsion aspirant à une unification* toujours plus vaste, l'Eros, et la *pulsion de destruction* qui conduit à la *désintégration du vivant*» (p. 155).

b) donne un statut théorique aux découvertes de M. Klein sur ladite pulsion épistémophilique.

(1) Les italiques sont de moi

c) utilise ce «*trépied pulsionnel* pour aborder sous un angle nouveau la question du «*principe de réalité*» : dès lors que l'essentiel des contacts du Moi-naissant vont se faire, non seulement avec le corps et les affects de la mère, mais aussi avec ses capacités de «*penser les pensées*», et dès lors que les motions pulsionnelles de l'infans, si peu liées fussent-elles encore, vont s'orienter non seulement vers l'établissement de liens libidinaux, mais également vers l'établissement de liens cognitifs, le statut du principe de réalité par rapport au principe de plaisir-déplaisir devient plus compréhensible. En effet, comme l'écrivent Laplanche et Pontalis (1967), «*On s'est souvent demandé comment l'enfant, s'il pouvait se satisfaire comme à volonté sur le mode hallucinatoire, aurait jamais à rechercher un objet réel. La conception qui fait surgir la pulsion sexuelle de la pulsion d'auto-conservation dans une relation double d'étayage et de séparation permet d'éclairer ce difficile problème*» (p. 337).

Je pense que nous n'avons rien à perdre et tout à gagner à suivre Bion lorsqu'il «*intronise*» en quelque sorte la pulsion épistémophilique à la suite de M. Klein, *réintroduisant ainsi dans la deuxième topique une pulsion du moi* qui, en effet, constitue une *pulsion d'auto-conservation par excellence*, si l'on se souvient que la meilleure façon de se conserver a toujours été de se *transformer* ; l'évolution des espèces en fait foi.

Or, Bion nous propose une théorie de la pensée qui réunit les qualités suivantes :

a) la pensée prend sa source dans *l'expérience émotionnelle* ;

b) cette expérience émotionnelle est le fruit de la rencontre des *pulsions L, H et K* (1) de l'infans avec une capacité spécifique de l'appareil psychique de la mère, que Bion appelle «*capacité de rêverie*» ;

c) cette dénomination, synonyme pour Bion de la «*capacité de penser les pensées*», précise que, pour lui, la forme première de l'activité de pensée est *l'activité onirique* ;

d) c'est, en effet, au niveau de l'activité onirique inconsciente que s'opère cette mystérieuse *transformation du pulsionnel en symbolique*, transformation dont nous ne connaissons pas mieux le véritable «*comment*», que nous ne connaissons celui de la transformation de la matière inerte en matière vivante ;

e) nous pouvons seulement *tenter de décrire les transformations subséquentes de cette pensée onirique* - Freud l'a fait le premier, par exemple dans : «*Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques*» (1911) ; dans «*Pulsions et destins des pulsions*» (1915) ; dans «*L'inconscient*» (1915) ; et dans «*Le Moi et le Ça*» (1923). M. Klein avec «*L'importance de la formation du symbole dans le développement du Moi*» (1930), puis H. Segal avec «*Notes sur la formation du symbole*» (1957), ont également enrichi les descriptions de ces processus ;

f) cependant, que l'on aborde le problème sous l'angle de l'interaction du *principe de plaisir-déplaisir* avec le *principe de réalité* (Freud), ou que l'on décrive les modes respectifs de fonctionnement des *représentations de choses* et des *représentations de mots* (Freud) ou encore, que l'on découvre l'importance primordiale de l'élaboration de la *perte d'objet*, de la *position dépressive*, voire de *l'Oedipe précoce* dans l'avènement de la pensée symbolique (Klein et Segal), *le mystère de la transformation* demeure ; Bion aussi n'a pu s'empêcher de travailler sur ce problème (1965, 1971), mais il n'est parvenu ainsi qu'à établir une meilleure classification, sorte de table de Mendeleïev, fort intéressante quoiqu'ardue, des modes de pensée humaine, sorte de revanche sur cette inconnue de base qu'il reconnaissait lui résister ;

g) cette classification ne constitue pourtant pas, à mes yeux du moins, l'aspect le plus fructueux des recherches de Bion par la pensée : comme je l'ai souvent remarqué dans l'évolution des sciences, *c'est à partir du «reste», à partir de ce qui demeure inconnu, que peuvent surgir les pensées les plus créatrices*. Ainsi en est-il du «*concept vide*» que Bion

appelle «*fonction alpha*» ou «*appareil à penser les pensées*».

Dans «*The Kleinian Development*», D. Meltzer résume magistralement les principaux apports de Bion à la théorie de la pensée en psychanalyse, avec les neuf points suivants :

1. extension du concept d'objet partiel afin d'y inclure les fonctions mentales ;

2. établissement du concept de «*lien*» comme étant la cible «*attaquée*» lorsque la personne cherche à détruire ses propres capacités de penser-et-d'éprouver-des-émotions ;

3. extension du complexe d'Oedipe pour y inclure l'action de «*l'hubris*» (arrogance) sur le fonctionnement de la pulsion épistémophilique ;

4. définition du prototype de liaison qui engendre «*l'apprendre*» comme étant le lien sein-bébé ;

5. attribution de nature qualitative à la description par M. Klein de «*l'identification projective excessive*», à savoir, une motivation de «*haine des émotions*» et, partant, de haine de la vie même ;

6. limitation opérationnelle du concept de «*conscience*» à la définition de Freud, à savoir, «*l'organe pour la perception des qualités psychiques*» ;

7. renversement de l'idée habituelle selon laquelle ce serait «*l'activité de penser*» qui engendrerait des «*pensées*», pour proposer l'idée que ce sont les «*pensées*» existantes qui requièrent un appareil pour les «*penser*» ;

8. attribution d'une importante nouvelle au concept d'omnipotence, fonctionnant dans le domaine de la pensée sous la forme d'omniscience, soit «*l'affirmation dictatoriale qu'une chose est moralement juste, et l'autre fautive*» ;

9. et pour finir, la suggestion que, pour se développer, l'appareil psychique a besoin de vérité au même titre que le corps a besoin de nourriture.

Le concept bionien de «*vérité*» mérite qu'on s'y arrête, en ce qu'il a, sous une apparence philosophico-religieuse, à voir très directement avec celui de «*réalité*», tout aussi aléatoire, mais allègrement utilisé dans le vocabulaire psychanalytique. Or, qui d'entre nous peut prétendre sérieusement aujourd'hui donner une définition satisfaisante et exhaustive des termes tels que : «*réalité extérieure*», «*réalité psychique*», «*expérience de la réalité*», etc... sauf à opérer, comme Lacan, un clivage absolu qui relègue le «*réel*» hors du «*symbolique*» et de «*l'imaginaire*», en fait un véritable rebut du sens, «*l'horreur*», ce qui donne du même coup une dimension *dérégulée* à toute l'activité psychique ?

Pour Bion donc, *la vérité ne requiert pas d'être pensée par quelqu'un pour exister* - cf. Galileo Galilei : «*Eppur, si muove !*» - c'est le «*penseur*» qui a besoin de trouver la vérité en tant qu'«*idée*» qu'il peut amener à se développer dans son psychisme. La pensée (O) et le penseur peuvent se trouver dans divers types de relation l'un avec l'autre :

- dans le *commensalisme*, chacun des deux existe de son côté, sans réaction ; en d'autres termes, et si l'on s'identifie au penseur, cela signifie que la vérité n'a pas été découverte, quoiqu'elle «*existe*» ;

- dans la *synergie*, il s'établit entre le penseur et la pensée une correspondance qui modifie chacun des deux : la pensée prolifère et le penseur se développe ;

- dans le *parasitisme*, il s'établit également une correspondance, mais celle-ci donne lieu à une formulation connue comme étant fautive, et cependant retenue par le penseur en tant que défense contre une vérité redoutée comme risquant d'annihiler soit le penseur-contenant, soit la vérité-contenu.

(1) L = love ; H = hate ; K = knowledge. La traduction française de K qui me paraît la plus proche de l'esprit de Bion, en raison même de son ambiguïté, pourrait être : «*pulsion à connaître*».

C'est dire que, pour Bion, l'approche de la vérité constitue par définition une «situation critique» et engendre toujours de l'angoisse ; il fait même de celle-ci le prototype de toute angoisse, c'est «l'angoisse-signal» de Freud, qu'il nomme quant à lui «angoisse catastrophique». Cette angoisse sous-tend la souffrance psychique décrite par M. Klein dans les positions schizo-paranoïde et dépressive, le concept bionien de «terreur sans nom» et celui, meltzerien, de «terreur des objets morts».

Il est clair que, pour Bion, la «vérité absolue» (O) ne peut être contenue, et que toute vérité requiert un certain degré de falsification pour être saisie par un appareil psychique. Ainsi aimait-il à rappeler «qu'il n'est pas de plus grand menteur que celui qui prétend ne jamais mentir».

Si, maintenant, nous tentons d'aborder le problème de la «réalité» sous l'angle adopté par Bion lorsqu'il parle de la «vérité», le concept freudien de «principe de réalité» déploie toutes ses dimensions «d'expérience émotionnelle», mettant en jeu, à partir du «principe de plaisir-déplaisir», le formidable conflit de l'amour et de la haine, avec «l'angoisse catastrophique» que suscite ce conflit.

C'est ainsi que le psychotique souffre d'une haine ténébreuse de la vérité, tant sous sa forme de réalité «extérieure» que «psychique», vérité contre laquelle il va construire un «anti-monde» au moyen du délire ou de l'hallucinoïse. C'est ainsi que, plus près de nous, le névrosé va tenir à ses «préjugés de base», préférant garder en lui ce que j'ai appelé un «coin de bêtise» plutôt que d'affronter toujours et encore l'angoisse catastrophique qui menace sa cohérence - son «contenant» dirait Bion. Car il faut, en effet, posséder un degré non négligeable de capacité à tolérer l'incertitude - de ce que Bion appelle «capabilité négative» et qu'il admire tant chez Shakespeare - pour maintenir en soi suffisamment fort et suffisamment longtemps cette «attention passive» qui, peut-être, un jour ou l'autre, attirera un peu plus de vérité, bouleversant du même coup l'idée que l'on se faisait jusqu'alors de la réalité.

Freud a dit que la libido était d'essence mâle. J'ai longtemps souffert, en tant que femme, non pas tant de cette affirmation que du complément qui semblait s'imposer à l'évidence, à partir des «présupposés de base» de notre façon occidentale de penser : si, de deux pulsions et de deux seulement, l'une est d'essence mâle, l'autre pulsion sera nécessairement d'essence femelle. Que n'a-t-on pas écrit, d'ailleurs, à partir de cette équation supposée entre la féminité et la pulsion de mort ! Réfléchissant récemment au sujet de la féminité, m'est venue l'image que le masochisme était avec la féminité dans un rapport de ruban de Moebius. L'intronisation par Bion de la pulsion épistémophilique me permet de proposer que ce soit celle-ci qui soit d'essence femelle, tandis que la pulsion de mort attaquerait, comme il se doit, la *vérité de la vie* qui naît de l'union des deux autres pulsions : le genre neutre ne convient-il pas à l'inanimé et à lui seulement ?

Dans ses travaux les plus récents *Studies in Extended metapsychology*, Meltzer (1985) aborde le même problème sous un autre angle, celui du *double impact de l'objet, selon qu'il est absent ou présent*. Parlant du rôle de ce qu'il appelle «l'expérience esthétique» dans le développement, il écrit : «... nous avons considérablement sous-estimé l'impact esthétique qu'a sur le nouveau-né sa première rencontre avec le monde visuel hors de l'utérus ; j'ai émis l'idée que le conflit esthétique, et par là-même, la souffrance due à l'impact de la beauté du monde, réside dans la *question insoluble* concernant le degré de correspondance entre la bonté et la beauté de l'aspect extérieur de l'objet esthétique d'une part, et la nature de ses qualités cachées à l'intérieur, d'autre part. Ceci représente, poursuit Meltzer, une modification majeure des idées de M. Klein concernant la genèse de l'instinct épistémophilique, puisqu'elle le voyait comme étroitement lié au sadisme, et, par là, à l'impact de la frustration et de la séparation.

Je suggère que le domaine du conflit et de la souffrance d'ordre esthétique s'origine dans l'impact de la présence de l'objet, construisant la relation du bébé au mamelon comme une relation hautement visuelle : l'œil-mamelon et l'œil-bouche, chacun plongeant profondément son regard dans l'autre afin de résoudre le mystère esthétique (*à condition, bien entendu, que le niveau esthétique de l'expérience entre la mère et l'infans soit réciproque*). Meltzer voit dans cette expérience précoce de *relation identificatoire* que constitue l'identification projective «normale» à l'œil-mamelon qui pénètre l'œil-bouche pour résoudre le mystère esthétique de la correspondance entre les qualités externes et internes du bébé, le prototype du Surmoi primitif décrit par Freud dans les «idées de concernement». Le degré de sévérité de ce Surmoi primitif dépendra de l'importance de la réceptivité de cet œil-bouche à l'aspect enveloppant du sein comme objet esthétique. Et Meltzer poursuit : «En contraste avec cette attention pénétrante mutuelle de l'œil-mamelon et de l'œil-bouche, il existe, *tant chez le bébé que chez la mère*, une forme plus passive et expectante d'attention, attention qui contient un élément d'abandon à l'inconnu, au mystère et à la joie, attention lourdement chargée par la souffrance de l'incertitude, attention cédant à l'expérience enveloppante de l'objet esthétique... L'extérieur de l'objet comprend tant son comportement que ses aspects sensuels, tandis que son intérieur est essentiellement fait de ses contenus psychiques, sentiments et intentions, dont les représentations symboliques doivent être créées afin que le conflit d'incertitude puisse être représenté sous la forme de «pensées du rêve» pouvant être manipulées dans les processus de pensée».

Meltzer voit dans cette *différenciation entre attention active et attention passive*, la base de la distinction entre la *curiosité intrusive*, d'une part, cherchant avant tout les défauts de l'objet, et la *soif de connaître*, d'autre part, qui explore les merveilles de l'objet esthétique. L'importance respective de l'une et de l'autre forme de relation identificatoire, et par conséquent, d'attention, jouera un rôle capital sur le degré plus ou moins élevé des tendances à cliver l'objet combiné primitif que représente le sein-mamelon, c'est-à-dire, me semble-t-il, à cliver le Surmoi primitif de l'Idéal du Moi primitif.

Cette description constitue, pour Meltzer, l'essence même de la *position dépressive*. Rejoignant ainsi les tout premiers travaux de M. Klein sur le sujet, il est donc amené à considérer la *position dépressive comme première, et la position schizo-paranoïde comme survenant ultérieurement, en tant que mode habituel de défense contre la souffrance liée au conflit esthétique dont il fait le cœur même de la position dépressive*.

Que nous apportent ces modifications du modèle de développement pour le sujet qui nous occupe, à savoir, les avatars de la pulsion épistémophilique ?

Selon moi, à la fois une ouverture plus large et une plus large cohérence dans la compréhension des syndromes d'inhibition et de distortion de la pensée. Je me bornerai à évoquer deux implications de ce que j'avance, espérant que vous en apporterez d'autres dans la discussion qui va suivre, afin que nous puissions nous exercer ensemble à réfléchir dans ce sens :

1. L'objet absent :

Les caractéristiques de l'objet absent avec lequel le sujet va entrer en relation identificatoire peuvent être explorées à partir de l'observation du développement du transfert et du contre-transfert : la nature et le fonctionnement des processus de *clivage* nous indiqueront, dans leur répétition, quel est l'aspect de l'objet qui déclenche préférentiellement «l'angoisse-signal» ; si, par exemple, toute interprétation donne lieu à une réaction d'*envie* et à une *mise à distance* de l'analyste, soit au moyen d'attaques directes, soit au moyen de l'idéalisation, il est vraisemblable que ce sont avant tout les qualités «esthétiques» de l'objet qui sont devenues persé-

cutoires, et qui sont maintenues clivées, en raison d'une insuffisance de l'échange mère-bébé (= analyste-analysant) au niveau de «l'attention passive» et de la «capacité négative». Dans le contre-transfert, l'analyste se prendra souvent à évoquer l'image d'une mère narcissique, indifférente (cf. la «belle indifférence» des hystériques) ou simplement distraite, voire inintelligente.

Les liens symboliques spontanément évoqués par le patient seront rigides, univoques, exprimés sur le mode de l'évidence, sinon sur celui de l'équation symbolique. Pourtant, la plus petite tentative faite par l'analyste pour proposer un autre angle de vue sur le même sujet suscitera une intense souffrance persécutoire. A la limite, toute marque d'intérêt de l'analyste pour le **contenu** du discours - celui du patient aussi bien que celui de l'analyste - sera ressenti par le patient comme un rejet et une humiliation *parce que le patient se sent et se croit incapable de susciter en l'objet une expérience esthétique de même niveau que celle qu'il vit à l'égard dudit objet ; ravi par lui, il se sent et se croit incapable de le ravir*. De sorte que, lorsque le représentant externe de cet objet interne - l'analyste en l'occurrence - montre qu'il possède également des qualités à l'intérieur de lui - sentiments, pensées - c'en est trop. La meilleure interprétation est entendue comme un : «Mange et tais-toi», et l'envie est appelée à la rescousse comme ultime défense contre la chute dans le vide et le morcellement du moi (J. et F. Bégoïn, 1979).

Mais il ne faudrait pas croire qu'il suffise, dans ces cas-là, que l'analyste obéisse au : «Sois belle et tais-toi» que veut lui communiquer le patient pour que s'enclenche et se déroule un processus analytique ; une longue **patience** et beaucoup d'**imagination** lui seront nécessaires pour permettre à son patient d'aborder l'expérience esthétique sans éprouver une souffrance intolérable.

Les difficultés transféro-contretransférentielles sont beaucoup moins considérables lorsque l'expérience esthétique apparaît comme ayant été **réci-proque** entre la mère et le bébé, et ce, quelle que soit la gravité apparente du tableau pathologique.

2. Configuration pulsionnelle et «roc du biologique» :

Je ne ferai que délimiter un premier cadre de réflexion qui m'a été suggéré par ma tentative de mise en forme du «tré-pied pulsionnel» de Bion sur la base exposée par Freud dans «Le problème économique du Masochisme». Des diverses combinaisons logiquement possibles de ces trois pulsions, l'on pourrait dire que :

- trois d'entre elles sont du registre de la normalité et de ses variations qualitatives : l'amour de la connaissance ; la connaissance de l'amour ; la connaissance de l'amour et de la haine ;
- trois d'entre elles sont du registre de la psychose : l'amour de la haine ; la haine de l'amour ; la haine de l'amour et de la connaissance ;
- deux d'entre elles intéressent la perversion : la haine de la connaissance ; la connaissance de la haine ;
- une enfin, semble impossible : l'amour de la haine et de la connaissance.

Ce qui rend impossible cette dernière combinaison est précisément dû à l'introduction de la «connaissance», c'est-à-dire de la pulsion épistémophilique, aux côtés de la haine, comme prétendant à être un objet combiné de la pulsion libidinale.

Ceci suggère que des **liens étroits** relient la **libido** et la **pulsion épistémophilique**, tandis que la haine garde son statut d'antagoniste absolu de la **connaissance** et non de l'amour. Si l'on garde, ne fût-ce que pour faire image, ma proposition de considérer la pulsion épistémophilique comme étant «d'essence féminine», il est **concevable** qu'elle soit l'objet d'amour («essence mâle») et de haine (neutre-mort) ; mais il est inconcevable qu'elle se combine à la haine pour être objet de l'amour.

Mon hypothèse est que cela pourrait bien être une autre

formulation du «roc du biologique», l'envie du pénis, invoquée par Freud étant, en fait, la haine pour le développement psychique né de la découverte incessante d'un peu de vérité au moyen de l'interaction d'Eros et de la pulsion épistémophilique (♂, ♀), interaction qui amène l'être humain à fonctionner davantage selon le **principe de réalité** et non plus sous le primat du **principe de plaisir-déplaisir**.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BEGOIN-GUIGNARD F., 1981, Pulsions sadiques et pulsions épistémophiliques, In. H. Sztulman, J. Fenelon, *La curiosité en psychanalyse*. Toulouse : Privat, 31-43.
- BEGOIN-GUIGNARD F., 1985a, Corps souffrant. *Adolescence*, 3.
- BEGOIN-GUIGNARD F., 1985b, *Le féminin dans l'activité analytique quotidienne*. Conférence donnée à la Société Psychanalytique de Paris, Paris, juin 1985.
- BION W.R., 1965. *Transformations*, Trad. Fr. 1981, *Transformations*, p. 3, Paris : Presses Universitaires de France.
- BION W.R., 1971, The Grid. *Revista brasileira de psicanalise*, 7, 103-129.
- FREUD S., 1911, Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques. Tr. Fr. 1984, *Résultats, idées, problèmes*, Paris : Presses Universitaires de France, 135-143.
- FREUD S., 1915, Pulsions et destins des pulsions. In. *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, 11-44.
- FREUD S., 1923, Tr. Fr. 1968. Le Moi et le Ça, In *Essais de psychanalyse*, Paris : Payot, 177-234.
- FREUD S., 1924, Le problème économique du masochisme. Trad. Fr. In. *Névrose, psychose et perversion*. Paris : Presses Universitaires de France, 287-297.
- FREUD S., 1926, Psycho-Analysis. Trad. Fr. 1985, In *Résultats, idées, problèmes*, 2, Paris : Presses Universitaires de France, 153-160.
- GUILLAUMIN J., 1983, La souffrance travaillée par la pensée dans l'écriture. In J. Caïn, C. David, M. Fain, J. Guillaumin, S. Mellor-Picaut, M. Olender. *Souffrance, plaisir et pensée*, Paris : Les Belles Lettres, 61-139.
- GUIGNARD F., 1972. Les troubles de la signification chez les débilés mentaux. *Revue française de Psychanalyse*, 36 869-881.
- GUIGNARD F., HAEBERLI A.M., PERRIN C., RODRIGUEZ R., et GARRONE G., 1971. Les troubles de la signification chez les débilés mentaux *La Psychiatrie de l'Enfant*, 14, 125-231.
- KLEIN M., 1930, L'importance de la formation du symbole dans le développement du Moi, Trad. Fr. 1974, In. *Essais de psychanalyse*, Paris : Payot, 263-278.
- MELTZER D., 1978. *The Kleinian development*. Trad. Fr. 1984. *Le développement kleinien de la psychanalyse*. Toulouse : Privat.
- MELTZER D., 1983, *Dream-life. A Re-examination of the psycho-analytical theory and technique*. London : Clinic Press for the Roland Harris Trust Library.
- MELTZER D., 1985, *Studies in extended metapsychology*, London : Clinic Press for the Roland Harris Trust Library.
- SEGAL H., 1957, Notes sur la formation du symbole, Trad. Fr. 1970. *Revue Française de Psychanalyse*, 34, 685-696.

INTERVENTIONS AU COURS DES TABLES RONDES

INTERVENTION SUR LA COMMUNICATION DE MONIQUE PINOL-DOURIEZ

par André BARBIER *

Après le riche exposé de Monique Pinol-Douriez, je mourais d'envie d'intervenir, or mourir d'envie cela veut dire que la pulsion de mort (peu citée dans ce Colloque) et la pulsion de vie étaient en moi fortement intriquées dans mon besoin de connaissance ; et cependant je ne suis pas intervenu car les paroles de l'oratrice avaient eu sur moi, et sur bien d'autres participants je crois, un effet d'emprise, or la «pulsion d'emprise» a aussi à voir avec la connaissance car, Freud dans «La disposition à la névrose obsessionnelle» qualifie le pulsion de savoir comme «rejeton sublimé, intellectuelisé, de la pulsion d'emprise», il s'agit peut-être là de cette «pulsion sublimée dès l'origine» dont on a parlé dans ce Colloque et dont a également parlé Freud. Dans «Au delà du principe de plaisir», Freud précise que cette pulsion n'est pas sexuelle mais dans les «Trois essais», il ajoute qu'elle est unie à la pulsion sexuelle par une anastomose près de leur point d'origine. La pulsion d'emprise qui m'a empêché d'intervenir tout de suite avait en moi comme complice l'amitié, que Monique Pinol-Douriez a d'ailleurs soulignée en citant l'un de mes travaux. Or qu'est-ce que l'amitié, sinon une forme sublimée de la pulsion sexuelle ? Dans la connaissance il y aurait donc aussi à parler de la sublimation de la pulsion sexuelle, sublimation relativement tardive par rapport à cette sublimation dès l'origine que réalisait le pulsion d'emprise.

Il n'est donc pas étonnant que le titre de ce Colloque soit «Pulsions et connaissance», en soulignant que «pulsions» a été mis, non sans raison sans doute, au pluriel et l'on peut en effet déjà citer : la pulsion de mort, la pulsion de vie, la pulsion d'emprise, les pulsions sexuelles à but inhibé que sont les sublimations.

Je n'ai jusque là raisonné qu'avec la deuxième théorie des pulsions car, si je me réfère alors à la première théorie des pulsions, il faudrait parler des pulsions du Moi. La pulsion de connaissance en serait-elle une ? S'agirait-il d'une libido narcissique alimentant les identifications précoces nécessaires au Moi ? Comment alors l'articuler aux diverses directions de réflexion que je viens d'indiquer ?

Autre direction de réflexion : comment parler de connaissance sans parler de perception ainsi que l'a indiqué, je crois, Jean Chabert dans son intervention ? Me référant à un article de S. Lebovici «La relation objectale chez l'enfant» paru en 1960 dans «La psychiatrie de l'enfant», je crois utile de distinguer la perception immédiate et la perception à distance. La perception immédiate est passive, à base de sensations intero-ceptives et proprio-ceptives mais qui ne se fait qu'avec l'aide de l'objet, cette perception est très proche de l'affect, Freud indique d'ailleurs dans le chapitre sur l'angoisse de «L'Introduction à la psychanalyse» que l'affect suppose la perception de mouvements internes. La perception à distance comporte au contraire une véritable activité perceptive avec construction d'un objet. C'est

du premier mode, essentiellement affectif, dont semble nous avoir surtout parlé Monique Pinol-Douriez comme étant aux origines de la connaissance ; ceci rapproche sa position de celle de Ch. David lorsqu'ici même à Aix-en-Provence, lors des premières rencontres psychanalytiques de Juillet 1982, il parlait de la valeur cognitive de l'affect. Ces perceptions très élémentaires laissent cependant, à mon avis, des traces mnésiques : dans «L'Esquisse» Freud parle «d'image motrice», dans «L'Interprétation des rêves» de «représentation-but», on pourrait les considérer comme des traces de représentants-affects. Dans le chapitre sur l'angoisse de «L'Introduction à la psychanalyse» dont je parlais il y a un instant, Freud évoque quelque chose de voisin lorsqu'il fait appel à la notion de «réminiscences déposées», il les rattache, comme il le fait d'ailleurs en d'autres termes dans «Inhibition, symptôme et angoisse» à l'expérience de la naissance.

Ce sont ces réminiscences qui, me semble-t-il, sont hallucinées lors des premières expériences hallucinatoires de l'enfant : l'hallucination de la satisfaction et du plaisir serait une résurgence des perceptions immédiates, représentations en attente d'une forme ; alors que l'hallucination de l'objet serait la reproduction des traces mnésiques de perceptions actives ayant intégré la forme de l'objet.

Outre les affects de satisfaction et de plaisir comme étant aux origines de la connaissance, Monique Pinol-Douriez nous a aussi parlé de la douleur. Est-ce bien de la douleur liée à l'absence de la mère dont il s'agissait ? Cette douleur, en tant que partie intégrante de l'état de détresse, va s'atténuer grâce à l'hallucination de la satisfaction. Je rappellerai à propos de la douleur que Freud dans «L'Esquisse» distingue dans deux chapitres différents, la douleur (Schmerz) qui paraît due à des excitations d'origine externe, et l'expérience de douleur (Schmerzzerlebnis) qui semble indiquer un tout début d'élaboration, et qui dit élaboration nous situe déjà aux origines de la pensée.

Toutes ces expériences dans l'attente d'une forme n'auraient-elles pas quelque chose à voir avec les fantasmes originaires, ces derniers pourraient être considérés comme une préforme à vocation médiatrice. Ces fantasmes originaires, ou leurs dérivés, se retrouvent dans beaucoup de rêves et je suis tout à fait d'accord avec ce qu'a souligné Florence Begoin-Guignard : la pensée s'origine dans le rêve.

* Membre de la Société Psychanalytique de Paris. Montpellier.

INTERVENTION SUR LA COMMUNICATION DE MAURICE NETTER

par André BARBIER

On peut très bien entendre sur un mode hystérique tout ce que Maurice Netter nous a dit de sa patiente. Les parentés complexes de cette patiente me font penser aux parentés complexes des concepts tels qu'on pourrait les appliquer à la compréhension de ce cas. L'intrusion évoque d'une part l'identification intrusive, d'autre part le traumatisme, ce qui me fait penser à l'article de Ferenczi sur la confusion des langues : la sexualité adulte faisant effraction dans la tendresse infantile. Je pense aussi au cas «Emma» raconté par Freud dans «L'Esquisse» comme ayant été dans un premier temps l'objet d'une tentative de séduction de la part d'un commerçant dans la boutique duquel elle était entrée. Mais l'hystérie, Freud nous l'indique précisément dans «L'Esquisse» et le cas «Emma», suppose un après-coup : Emma retournera dans la boutique et éprouvera seulement alors le véritable affect traumatique, la cloison derrière laquelle semblait s'être caché le premier temps du traumatisme s'est effondrée, ou, si l'on préfère, Emma reprend à son compte une sexualité qui semblait lui avoir été imposée de l'extérieur et on retrouve là la parenté avec un autre concept souvent évoqué par J. Laplanche : l'objet-source. S'il n'y avait pas d'après-coup, nous ne serions pas alors dans l'hystérie, seule la compulsion de répétition jouerait pour tenter de maîtriser les traces du premier temps du traumatisme, ces traces s'enkystreraient sans prendre véritablement sens et nous entrerions alors dans le domaine de la forclu-

sion et de la psychose. Mais Maurice Netter semble nous parler d'un cas où il n'y a eu ni véritable après-coup avec effondrement de la cloison, ni forclusion et quand il nous parle de crypte au sens où l'entend N. Abraham et de fantômes comme évoluant pour leur propre compte à l'intérieur d'un sujet tout en venant de l'inconscient d'un autre, serait-ce vraiment de cela qu'il s'agirait ?

INTERVENTION SUR LA COMMUNICATION DE FLORENCE BEGOIN-GUIGNARD

par André BARBIER

Je voudrais faire une brève intervention sur le remarquable exposé de Florence Begoin-Guignard. Il ne s'agit d'ailleurs que d'un point de détail mais qui me paraît avoir son importance. Freud, tout particulièrement dans «Inhibition, symptôme et angoisse» oppose d'une part l'angoisse automatique, traumatique, qu'on pourrait aussi appeler «catastrophique» et qui n'est pas à mon avis distincte d'un état de détresse psychique, d'autre part le signal d'angoisse qui est une angoisse maîtrisée, en liaison avec une représentation, la première maîtrise étant celle qu'opère le refoulement originare. Or pour W.R. Bion, dont F. Begoin-Guignard nous a si brillamment exposé la théorie, l'angoisse catastrophique est assimilée au signal d'angoisse, ce qui supposerait un profond remaniement de la théorie freudienne de l'angoisse à moins d'admettre deux sortes de signal : l'un qui serait une détresse-signal, un appel désespéré vers l'objet, l'autre qui serait un signal d'angoisse au sens classique d'angoisse maîtrisée.

NOTES A PARTIR DU COLLOQUE

par Jacques CAIN *

Ces quelques notes écrites après le Colloque sont nées de ce que j'ai entendu et surtout du rapport de Florence Begoin qui nous a apporté ce jour-là le fruit de toutes ses années de travail.

La parodie vient ici pour faire exemple lorsque, remplaçant un mot par un autre, on peut faire écrire à Paul Valéry «Mais moi Narcisse aimé, je ne suis curieux que de ma propre image» la curiosité prenant en tous points, la place de l'amour - d'un amour bien particulier puisque, primitivement ou secondairement, tourné vers soi. Chercher à connaître ne peut s'entendre sans aimer connaître, et les deux verbes ici n'en font qu'un seul, le premier donnant au second toute l'énergie pulsionnelle nécessaire ; pour peu d'ailleurs que l'on accole les deux verbes par un tiret (aimer-connaître) on retrouve alors un sens que la Bible a donné depuis toujours.

C'est ainsi que la curiosité telle qu'elle nous a été décrite par M. Netter comporte la question de son propre sexe (être homme ou femme) et en même temps la question de la place du sujet dans la généalogie : où suis-je dans la suite des générations lorsque je mets celles-ci à plat sur une feuille blanche en les reliant d'un seul trait ; et si je décris l'histoire des personnages ainsi placés en un ordre successif sur un même plan, où suis-je dans l'histoire et le désir de ceux qui m'ont précédé ?

Le désir de connaître devient donc le désir de connaître «soi» au moment où se fait son émergence dans un roman familial, c'est-à-dire dans ce qui est véhiculé comme récit de la lignée. Mais il est évident que cette recherche est soutenue par un autre désir, de même nature d'ailleurs, désir de connaître plus précis et qui demeure en nous depuis notre enfance : Que s'est-il passé derrière la cloison ? Question qui se traduit pudiquement sur l'arbre généalogique par l'étrange rencontre de deux traits horizontaux, l'un venant du père, l'autre de la mère, tous deux engendrant, à l'extrémité d'un court segment vertical, le troisième terme, l'enfant.

L'écrit ici est plus explicite que le trait du schéma, comme nous l'a rappelé une participante en évoquant l'avertissement sur la porte de la chambre des parents : «Chut ! l'enfant dort». Nous ajouterons seulement que ce panneau peut être à double usage, selon le côté de la porte où on le place : dans la chambre de l'enfant, il rappellera à celui-ci qu'il ne faut pas déranger les parents ; de l'autre côté il préviendra les parents de ne pas réveiller l'enfant par leurs ébats. En fin de compte c'est la scène primitive, fantasme originaire essentiel qui apparaît là, fantasme nécessaire et premier en ce sens qu'il n'est pas là pour combler un manque de perception pas plus que pour suppléer au réel, mais parce qu'il est la seule réponse interne, valable, individuelle et commune à la fois, que l'enfant peut donner à sa question d'alors.

La permanence du sens de la question, quelle qu'en soit la formulation, permet de mieux comprendre comment le savoir, son mouvement ou son objet, peut être à son tour fétichisé. L'objet de la connaissance ressemble alors aux objets que réunissent les collectionneurs, obsessionnels ou fétichistes. Ceux-ci rassemblent des objets similaires, en général difficiles à trouver et accessibles seulement après une recherche longue et incertaine, le désir s'y répète constamment, sans jamais s'épuiser, dans une perpétuelle reprise et d'autant plus nécessaire qu'elle vise à combler l'absence déniée du phallus maternel.

C'est dans l'article sur la Négation que Freud se penche le plus sur l'acte de penser, dont nous pouvons dire qu'il est la marque même qui met en jeu le désir de connaître. En ce sens, plusieurs, des philosophes aux analystes, ont pu dire que l'on ne cherchait que ce qu'on avait déjà trouvé dans la mesure où le désir de la première connaissance met la perception hors de la conscience.

Ainsi se reproduit l'expérience scientifique ou artistique qui fait que la chose déjà là doit être retrouvée sous forme métaphorique par un chemin entièrement nouveau qui ignore le lieu vers lequel il se dirige tout autant que l'objet qui s'y tient et qui va apparaître comme une découverte. La résonnance biblique du verbe «découvrir» : au sens du décalogue, fait ici parfaitement le pendant du verbe «connaître».

Les objets eux-mêmes ont valeur de fétiches potentiels, tout autant que les découvertes, du moins celles que l'on qualifie de «grandes» ont en commun un caractère essentiel : elles tendent à se présenter comme un système explicatif du monde (de la chute de la pomme aux impressions d'un voyageur doué circulant dans un train en marche). En outre, le produit fini, même si sa conception était apparemment vide de plaisir, devient souvent comme un objet dont la valeur érotique est très souvent évidente, en lui-même.

La curiosité de l'enfant est en fait la curiosité des origines, de ses origines plus précisément, et c'est ce que Freud a soutenu dans les Théories Sexuelles Infantiles aussi bien que dans le Petit Hans ou dans le Léonard, c'est-à-dire dans une période qui s'étend entre 1908 et 1910. Que l'enfant soit curieux de la naissance d'un jeune frère ou qu'il soit curieux de ses propres antécédents, cela est pratiquement identique : ce sont toujours les questions «d'où je viens, et comment» qui alimentent son besoin de savoir.

Il est tout-à-fait démonstratif (certains diront que cela est même trop éclatant) de remarquer que ce qui fait ainsi question à l'enfant de la façon la plus immédiate et la plus libidinalement investie, se rapporte au même thème qui préoccupe philosophes ou scientifiques, à la désexualisation de la pulsion près, suivant en cela le schéma type de la sublimation.

* Membre de la Société Psychanalytique de Paris-Marseille

Mais les choses ainsi présentées souffrent d'une trop grande simplification et l'on comprend très bien que l'on ait pu envisager l'existence d'autres formes d'énergies pulsionnelles : ainsi la pulsion épistémophilique de Bion, pure de tout sens autre que le désir de connaissance, en est l'exemple achevé. Ce n'est en fait qu'en vertu d'un pur choix théorique (monisme ou pluralisme des pulsions) qu'on peut opter pour l'une ou l'autre de ces conceptions et de notre côté, il nous semble que la notion d'une pulsion dont l'objet serait la pure connaissance, n'apporte pas grand'chose à la théorie analytique. Ajoutons que si l'on se fonde sur l'observation de l'enfant pour repérer l'existence d'une telle pulsion, il ne faut pas oublier qu'une telle observation est toujours gauchie par notre regard d'adultes.

Plus intéressante est la distinction faite par Monique Pinol-Douriez à propos de la structuration du désir de connaître, entre les affects en quête de scénario et les pensées statufiées en quête de mouvance. Le rattachement de ces formes à des mécanismes de défense, hystériques pour le premier et obsessionnels voire psychotiques pour le second, n'en est pas la conséquence la plus importante, un tel rattachement étant une vue particulièrement réductionniste. La clinique analytique par contre, celle qui se révèle sur le divan dans le lien transfert-contre transfert, nous met en présence de ces deux types de réaction dont l'intérêt est avant tout

d'avoir une portée pratique : le premier mode de fonctionnement est plus accessible au changement que le second qui est investi dès ses relations objectales premières. Toutefois, il ne faut pas tenir pour absolue cette opposition et ses conséquences autant diagnostique que pronostique, car la mouvance est, nous le savons, un aussi bon moyen de fuite que la pétrification.

Tout notre démarche, conduite par l'écho de ce que nous avons entendu lors de ce Colloque nous ramène quant au besoin de connaître, à la satisfaction hallucinatoire du désir dont le sens extrême est de montrer que le monde objectal est d'abord fantasmé avant d'être réellement perçu. C'est bien l'hallucination qui satisfait d'abord la pulsion et c'est ensuite seulement que, devant l'échec à remplir son but, l'objet doit être pris dans le monde extérieur.

En ce qui nous concerne, c'est-à-dire dans le domaine de la psychanalyse, les objets sont construits à partir de fantasmes, et dans ces mécanismes les processus d'idéalisation jouent un rôle essentiel. La pulsion à connaître n'est plus alors qu'une parure secondarisée ou sublimée de la fonction sexuelle ; son étayage s'appuiera toujours sur la recherche de l'identité et du sexe, c'est-à-dire sur le fantasme originnaire de la scène primitive.

INTERVENTION

par Arielle PAUNIER *

La densité de la matière apportée par les participants à ce colloque à travers observations, présentations cliniques, exposés théoriques et discussions n'aura pas permis à chacun de s'exprimer, de livrer le cours de ses réflexions ou de faire part de ses expériences pour illustrer ce qui s'y est dit. Un sujet tel «Pulsions et connaissance» est en fait si central que prétendre le couvrir (comme on dit en termes de médias) lors d'une rencontre est inenvisageable et serait d'ailleurs une sorte de négation de l'activité psychique que le rapport pulsions/connaissance implique.

Comme beaucoup sans doute, mais particulièrement sollicitée dans ma réflexion préalable à ces journées du fait de ma fonction d'intervenant dans deux tables rondes, j'étais venue avec des idées à communiquer et beaucoup de points d'interrogation que j'aurais souhaité entendre discuter.

Les divers exposés ont soulevé de nombreuses questions, évoqué plusieurs façons de comprendre les faits, permis de constater combien les tentatives de précision et de confrontation de divers apports théoriques étaient fructueuses. J'ai eu personnellement l'occasion de rompre une lance en faveur d'une approche pluridisciplinaire du problème complexe sur lequel nous nous sommes penchés. Mais il est vrai que nombre de développements auraient été souhaitables et doivent être poursuivis si l'on veut avancer dans la compréhension des révélateurs du développement ainsi que des adaptations fonctionnelles et dysfonctionnelles. Sinon le risque de cloisonnement dans des explications trop rapidement énoncées, dans des rapports de cause à effet que le besoin de tout rationaliser fixerait indûment, nous guette.

En ce qui me concerne, j'aurais apprécié que l'on exploitât encore davantage la richesse du matériel clinique présenté :

- pour préciser sa référence à des entités conceptuelles proches, dont les diverses formes d'identification et de projection,
- pour discuter les caractéristiques de l'activité représentative dans leurs rapports à des fonctions que l'on estime primordiales pour leur établissement, telles le pare-excitation, la fonction de rêverie et la fonction alpha de la mère.
- pour évoquer dans une perspective développementale les facteurs conjugués tenus comme responsables des avatars variés de cette fameuse pulsion épistémophilique dont nous n'avons pas épuisé la question du statut théorique.
- pour examiner plus en détail les moments où se dessine un redémarrage du désir/besoin de connaître.

Ainsi pourrait-on mieux comprendre la dynamique propre aux agencements les plus susceptibles de désorganisation et donc, par là-même, mieux saisir les composantes favorisant la reprise de l'évolution compromise.

A cet égard, les thérapies présentées nous ont toutes montré l'émergence de moments féconds, par exemple, dans le dégagement des propriétés contenant/contenu, dans l'installation d'une meilleure différenciation ou encore dans le

processus d'individuation. L'analyse de ces réaménagements ne peut qu'être fructueuse. Enfin, la référence aux étapes-clefs décrites dans le développement normal, particulièrement en ce qui concerne le destin des tendances épistémophiliques mérite une réflexion approfondie.

N'y aurait-il pas là un moyen de préciser la spécificité et l'étendue des dysfonctionnalités, leur potentialité et leurs voies de modification ? Ce pourrait être une façon de rapprocher l'apport de la reconstruction psychanalytique de celui d'autres approches psychologiques (expérimentale, cognitive, etc...) cherchant à établir les conditions du développement. Si les mécanismes cognitivo-affectifs se développent à l'instar des mécanismes perceptivo-moteurs sur la base de processus faisant partie d'un capital que le recensement des compétences précoces du bébé fait dire «pré-programmé», il reste à expliquer le destin d'affects variés que l'émotion qui les sous-tend (et ses modalités figuratives) va rendre déterminants pour le fonctionnement psychique.

Plusieurs orateurs nous ont fait la preuve de leur capacité à établir des liens, à jeter des ponts entre ces données. Mais je ne veux pas vous imposer mes propres démêlés avec cette dite pulsion épistémophilique et le désir/besoin de l'assouvir. La mienne comme la vôtre ont été impérativement soumises à des exigences de temps. En ceci elles se sont heurtées à la réalité ce qui est dans l'ordre des choses, ce qui introduit la frustration, mais aussi la possible prise de distance permettant la relance du processus de pensée. N'est-ce pas ainsi qu'on peut progresser par rapport à ses incertitudes, à sa non-science, et se laisser inexorablement, souhaitons-le, attirer par la beauté d'une vérité vers laquelle nous tendons tous ?

Serons-nous d'accord pour reconnaître que la recherche de formes a bien eu lieu - et ceci dans un climat qui n'a pas exclu la dimension émotionnelle qui fait partie de la prise de sens - grâce à des formulations tentées, échangeables et échangées dans la relation ? Dans ce sens, nous aurions répondu à l'exposé de M. Pinol-Douriez qui a si bien évoqué l'esprit dans lequel le problème se posait et dans lequel elle souhaitait voir se dérouler les délibérations de cette rencontre.

J. Caïn nous a rappelé le ferment que la diversité des opinions représente pour avancer dans la connaissance. F. Bégoïn-Guignard nous a hissé avec art au niveau de la richesse de diverses conceptions théoriques, nous évoquant un cadre référentiel sur lequel notre réflexion devrait pouvoir prendre appui et duquel pourront se dégager maints développements toujours plus assurés de nos préoccupations.

* Psychologue clinicienne, chargée de cours à l'Université de Genève, Unité de Psychologie Clinique.

Venus pour être alimentés, nous avons donc pu tendre la main vers le fruit de la connaissance. M. Netter nous a rappelé que sa consommation conduisait à prendre conscience de notre nudité mais qu'à «nu» correspondait «avisé». Ce «être nu» nous expose à la position dépressive avec tout ce qu'elle implique de difficultés et de stimulant dans l'accès à une vie symbolique qui trouve sa plénitude dans le déploiement des représentations toujours plus variées.

Repenser après coup aux séquences de traitement présentées par M. Thaon et D. Dravet, M. Despinoy et M. Boubli et à l'expérience partagée et si bien évoquées de E. About à propos de l'observation de bébés, nous est possible. Il me

semble donc pouvoir dire pour reprendre l'imagerie d'un dessin sur le décryptage duquel nous nous sommes penchés : oui ! ce premier colloque du GECPa est terminé mais nous ne sommes plus dans un nid en équilibre au faite d'un toit. Nous avons regagné notre propre demeure, lieu d'accueil au faite d'un toit. Nous avons regagné notre propre demeure, lieu d'accueil et de va-et-vient mais aussi, quand les portes se referment, lieu de méditation où l'enfant-pulsion et l'adulte-connaissance (l'image de D. Dravet) ou «la grande pulsion» et «la petite connaissance» se retrouvent seuls, l'un sur les genoux de l'autre.

L'APRES-COUP DU COLLOQUE

DANS «L'APRÈS-COUP» DU COLLOQUE OU LA «CONTINUÏTÉ» ?...

par Arlette BERNOS *

Toute théorie de la connaissance, fut-elle celle d'une pulsion épistémophilique, ne peut se passer, me semble-t-il, d'une réflexion sur la «temporalité psychique». La théorie de «l'après-coup», à peine ébauchée par Freud, est néanmoins présente en filigrane tout au long de son œuvre :

«Des expériences, des impressions, des traces mnésiques sont remaniées *ultérieurement* en fonction d'expériences nouvelles, de l'accès à un autre degré de développement. Elles peuvent alors se voir conférer, en même temps qu'un *nouveau sens*, une *efficacité psychique*.»

Cette définition de l'après-coup, donnée par J. Laplanche et J.B. Pontalis (1967, 33-36), met l'accent sur le travail psychique qui se fait à l'intérieur et à l'insu-même du sujet. Travail de remaniement, suscité par de nouvelles situations et situé dans un temps différé : l'après-coup.

L'Homme aux loups, selon Freud, ne comprit le coït «qu'à l'époque du rêve, à quatre ans, et non à l'époque où il l'observa. A un an et demi, il recueillit les impressions qu'il put comprendre après-coup, à l'époque du rêve, grâce à son développement, son *excitation sexuelle*, et sa recherche sexuelle... Le rêve, écrit Freud, confère à l'observation du coït une efficacité après-coup (1910, trad. Laplanche et Pontalis, 1967, 35).

Le travail d'après-coup décrit ici, débouchant sur la compréhension, ne serait-il pas une tentative spontanée d'élaboration psychique, visant à maîtriser des excitations et incluant dans le procédé-même une faille temporelle ? Il se rapprocherait alors de la perlaboration, propre à la cure analytique, impliquant aussi l'après-coup.

C'est donc au *facteur temporel*, inhérent au processus de connaissance, que je suppose de prêter ici attention : rupture du temps et/ou continuité dans le temps.

Ce à quoi le travail analytique nous confronte régulièrement - les observations cliniques rapportées au cours de ce colloque le confirment - c'est aux effets de rupture temporelle : à ce qui est «figé», «statufié», «encrypté»... les expressions verbales ne manquent pas pour évoquer ces manifestations d'arrêt dans la «temporalité psychique». L'affect peut être «gelé» dans l'instant de l'expérience traumatique : les «pleurs différés» que font surgir l'analyse sont une reprise de l'élaboration, du deuil, du déroulement temporel à l'intérieur de la psyché. Le sujet, livré malgré lui au mécanisme de répétition, reste fixé à l'expérience ancienne dont il ne veut (ou ne peut) rien *connaître*, tel un vieux phonographe dont l'aiguille tournerait inlassablement sur le même sillon d'un disque rayé... «L'identification endocryptique» si bien décrite par N. Abraham et M. Torok (1978), maintient le sujet fixé libidinalement au mort de son passé historique personnel ou généalogique (comme nous l'a montré Maurice Netter), le laissant comme «suspendu» à ce passé tout à la fois connu et méconnu de lui.

Une cure se situe toujours dans un «après-coup» des expériences ou des situations spécifiques du passé infantile d'un sujet. Retrouver le chaînon manquant, le lien associatif permettant alors la perlaboration, dans la levée du refoulement restitué au sujet l'intégrité-même de sa «temporalité psychique».

Dans son ébauche théorique de «l'après-coup», Freud souligne que c'est sous l'effet d'une nouvelle excitation sexuelle qu'un travail psychique conduisant à la connaissance, à un «nouveau sens», se met en mouvement.

C'est alors la question de «l'*excitation transférentielle*», *élément moteur de découverte du sens*, dans l'analyse, que j'aimerais évoquer.

Dans les observations cliniques qui nous ont été rapportées : psychothérapies d'enfant, cures analytiques d'adultes, ce problème n'a guère été abordé. Ce n'est pas un grief : on ne peut parler de tout et ce n'était pas l'optique des intervenants. Néanmoins, tous les auditeurs ont sans doute été sensibles à cette «excitation transférentielle de nature sexuelle» qui s'empare de Sébastien lorsqu'il veut arracher le collier de sa thérapeute (ce qui n'est pas sans évoquer le viol de la part d'un garçon de quinze ans !), ou qu'il lui offre un bouquet de fleurs qui lui «brûlent les doigts» peut-être, puisqu'il voudrait les mettre dans de l'eau «pas chaude», etc... C'est dans la mesure où cette excitation a pu être tout à la fois acceptée et contenue par la thérapeute, dans le contrat respectif «d'abstinence», que s'ouvre pour le sujet le processus psychique que l'on sent particulièrement dynamique et vivant dans la suite même des dessins (nettement moins «scolaires» et contrôlés que les précédents). Qu'une interprétation soit alors donnée dans le registre œdipien («la castration» comme il l'a été suggéré à propos d'un dessin), ou dans un registre archaïque (selon un modèle kleinien ou bionien, par exemple...), c'est alors une question de référence théoriques préférentielles pour l'analyste, mais aussi de méthodologie analytique, qui a son importance, certes... Mais cela mériterait un autre colloque !

La situation thérapeutique suscite donc, chez le sujet, une excitation de nature sexuelle se trouvant inhibée quant à son but, mais sublimée dans le travail créatif de découverte du sens et débouchant sur cette «nouvelle efficacité psychique» propre à l'après-coup. Quitte à revenir sur les sentiers battus, je rappelle ici la nature essentiellement sexuelle du désir de connaître.

* *Psychanalyste. Aix-en-Provence. CMPPU.*

S'il est une investigation où pulsion sexuelle et pulsion épistémophilique s'avèrent indissociables, c'est bien celle qui conduit à l'élaboration des théories sexuelles infantiles. Si celles-ci sont forcément caduques, elles n'en sont pas moins des jalons essentiels dans la construction du Sujet, l'appréhension qu'il a de lui-même, de l'origine de la vie, de son devenir. Il y puise les fondements de son identité.

Sans tomber dans une analogie bien trop simpliste entre théorie sexuelle infantile et théorie analytique, il me paraît du moins opportun de rappeler qu'une théorie n'est jamais qu'une «façon de penser», jamais définitive.

Il a été dit à juste titre, au cours de ce colloque, que les références théoriques - et j'emploie délibérément le pluriel ici - ne pouvaient qu'être «objets intermédiaires», «jalons», «étayages de pensée», pour l'analyste en proie à son propre

inconscient comme à celui de l'autre, dans la situation analytique elle-même. La pluralité des références théoriques et leur labilité me semblent être l'ouverture de pensée indispensable à qui veut éviter les dangers signalés de la «fétichisation», évoqués peut-être trop rapidement au cours de notre rencontre.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABRAHAM N., TOROK M., 1978. *L'écorce et le noyau*, Paris : Aubier Montaigne.
FREUD S., 1919. Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'Homme aux loups), Trad. fr. In *Cinq psychanalyses*, Paris : Presses Universitaires de France, 8ème éd. 1977.
LAPLANCHE J., PONTALIS J.B., 1967. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : Presse Universitaires de France.

SUR LE DESIR DE SAVOIR DANS LES GROUPES DE FORMATION

par L.G. ABASSI, B. DRAVET, J.M. MARTINEZ, Y. TERRAMAGRA
de l'Association CREUSET *

Le Colloque *Pulsions et Connaissance* a ouvert un grand débat sur le désir de savoir de l'enfant, sur la pulsion épistémophilique et ses avatars. Ce désir a été envisagé à partir de plusieurs approches cliniques. Pour notre part, nous aimerions ici, dire quelques mots sur le désir de savoir tel qu'il se manifeste très souvent dans les *groupes*. Il s'agira de propos de groupes de formation que nous organisons en institution.

Notre pratique nous confronte continuellement à la manifestation chez les participants, du désir de savoir. Le dispositif technique de ces groupes, tel que nous le spécifions d'emblée, indique que les moniteurs n'apporteront pas de contenu pendant le stage ; il est proposé aux participants de vivre une expérience relationnelle et de réfléchir à partir de celle-ci sur ce qui se dit et ce qui s'éprouve dans le groupe *hic et nunc*. Les principes de base qui organisent notre dispositif réfèrent aux travaux de D. Anzieu, R. Kaës *et al.* (1972, 1975, 1976).

Ce à quoi nous assisterons très souvent, et ce bien que chaque participant eut connaissance des règles énoncées, c'est à la manifestation pressante d'un désir de savoir. Ce désir de savoir est renforcé par la présentation qu'il a de l'organisme de formation qu'il ne peut qu'envisager comme un distributeur de contenu comme l'éducation nationale. Renforcé aussi par le circuit que leur demande a dû suivre pour parvenir à notre organisme. Si nous prenons un exemple concernant des professeurs d'un lycée, ces enseignants doivent utiliser tout un circuit administratif hiérarchique. Chacun des services leur demande en terme de représentation et sous forme de devoir : « Vous allez vous former pour apprendre quoi ? Obtenir quel savoir ? Quelle acquisition ? ».

Ils sont obligés de passer par l'intégration de ce modèle pour obtenir satisfaction pour leur demande de stage.

On demande au moniteur de faire un cours, on lui demande des explications sur son attitude réservée, on voudrait savoir ce qu'écrit l'observateur, on voudrait que l'on dise ce qu'on a à faire, comment on doit le faire, on demande une évaluation, etc...

Eclairons ces observations par quelques éléments d'ordre explicatif. Nous remarquons que la situation de groupe naturel de formation en institution mobilise chez les participants des angoisses archaïques de type psychotique, angoisses schizo-paranoïdes et de non-assignation - *Zwanglosijkheit* - (Bion, 1962). Dans cette situation angoissante, il est fréquent que dans un premier temps les participants s'organisent autour du Présupposé de Base Dépendance (W. Bion, 1959), c'est-à-dire qu'ils attendent que les moniteurs assurent la satisfaction de leurs besoins, qu'ils fassent le travail à leur place notamment en apportant aux participants un savoir sur le groupe.

Les participants désireront recevoir un savoir, le mot étant ici à entendre comme nom commun et non pas comme verbe, comme un contenu et non comme un processus. Il s'agit d'un savoir idéalisé, omnipotent, que l'on pourrait recevoir de quelqu'un d'autre qui en aurait fait l'expérience pour nous. Un savoir matérialisé, une nourriture psychique dispensée par une bonne mère. Le désir de savoir serait alors à comprendre comme cachant et dévoilant à la fois un désir d'incorporation du bon sein. Il s'agit d'un savoir objectivé qu'il faut gober ou vomir, il en faut toujours plus. Comme si le gavage intellectuel venait de substituer au besoin d'amour sans cesse réitéré, comme truchement de la détresse originaire (*Hilflosigkeit*). Cela va se traduire dans les premières séances par :

« Nous voulons un apport théorique »

« Quelle est votre compétence ? Ferez-vous une analyse sur notre groupe ? » Ils attaquent notre cadre : les règles, le dispositif, ils se sentent abandonnés. « Le moniteur n'est pas assez proche, pas assez avec eux, il n'a pas leur langage ».

Cette attitude face au savoir peut se comprendre aussi comme une façon d'éviter la frustration qui est liée à ce que W.R. Bion appelle l'apprentissage par l'expérience (1962). Face au vécu émotionnel douloureux lié à la question « puis-je apprendre quelque chose sur moi-même ? ». Le sujet participant à un groupe de formation peut adopter deux positions : s'il peut tolérer la frustration, la représentation de l'émotion est possible, il y a modification de la douleur. Un lien peut se créer, Bion (1962) l'appelle lien C (connaissance). Par contre, si la douleur est intolérable, de part une envie et une avidité trop forte, et/ou un environnement « non suffisamment bon », « non-suffisamment conteneur » (R. Kaës, 1976b), il y a évidemment de la douleur, c'est ce que Bion appelle le « lien » - C (moins C). La connaissance n'est alors pas possible, l'émotion est évacuée par identification projective, la partie psychotique de la personnalité est dominante.

La distinction serait alors à faire entre un apprentissage par un vécu émotionnel, par un travail du lien et de la représentation, expression de la pulsion de vie (mais n'est-ce pas là en fait le sort de ce que l'on veut appeler « pulsion épistémophilique », n'est-ce pas à l'instar du mythe de psyché, éros qui finalement s'y révèle), et un apprentissage omniscent dépouillant l'émotion de son sens, expression de la pulsion de mort. Dans ce cas, l'envie tend à détruire l'objet (ici les moniteurs) dont elle ne peut acquérir les qualités (en effet les moniteurs ne répondent pas à la demande).

* Association CREUSET - « Le Castellet » - Route d'Eoures - 13100 Aubagne

Il est important de préciser que l'impossibilité d'apprendre par l'expérience ne dure en général qu'un temps. Le temps de la mise en confiance des participants au dispositif et au cadre. En effet, à la différence des groupes artificiels, leur environnement institutionnel est porteur de tout un système de défense et de fantasmes (M. Netter, 1986). Par la suite, il est fréquent qu'un dégagement intervienne une fois que le «groupe» comme entité psychique s'est constitué, s'est organisé, une fois qu'un Appareil Psychique Groupal s'est constitué (Kaës, 1976). Sa présence permet d'établir en chacun une assurance interne, l'environnement est alors ressenti comme moins persécuteur, moins angoissant. Souvent une Illusion Groupale (Anzieu, 1975) où les participants font allégeance à un Moi Idéal Commun apparaît, c'est-à-dire que les participants ont le sentiment d'être bien ensemble, d'être une bonne équipe... En bref, le groupe est vécu comme gratifiant. Ainsi l'envie peut diminuer au fur et à mesure que la gratitude augmente. Ce n'est qu'à ce moment-là que l'apprentissage par l'expérience deviendrait possible.

Ces manifestations du désir de savoir dans les groupes de formation constituent le lot commun de toutes les interventions en institution.

Rien d'étonnant si nous pensons comme certains auteurs le proposent, l'institution comme système auto-défensif contre les angoisses archaïques.

Le lecteur conviendra que la conjonction entre pulsion et connaissance implique nécessairement tout le processus de la mentalisation.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANZIEU D., KAES R., *et al.*, 1972. *Le travail psychanalytique dans les groupes*. Paris, Dunod.
- ANZIEU D., 1975. *Le groupe et l'inconscient*. Paris, Dunod.
- BION W., 1959. *Recherches sur les petits groupes*. Paris, P.U.F., 1972.
- BION W., 1963. *Aux sources de l'expérience*. Paris, P.U.F., 1979.
- KAES R., 1976a. *L'appareil psychique groupal*. Paris, Dunod.
- KAES R., 1976b. Analyse inter-transférentielle, fonction Alpha et groupe conteneur. *L'évolution Psychiatrique*, 41, n° 2, 333-347.
- NETTER M., 1986. Intervention au colloque «Pulsions et Connaissance», dans le volume.
- WINNICOTT D.W., 1971. *Jeu et réalité*. Paris, Gallimard.

SINGULIER COLLOQUE

par Jean FOREST *

Je suis inscrit à ce colloque. Dans la salle. Parmi ceux qui écoutent et qui regardent. «Pulsions et Connaissance» : un colloque d'inspiration psychanalytique. On «en est». Tous. A tout le moins, on est censé en être. Ceux qui y sont allés, ceux qui en sont revenus, ceux qui hésitent encore... Ceux qui viennent ici à la place...

J'écoute. Je regarde. Il y a quelque chose d'inversé dans ce mouvement de l'analyse : ceux qui écoutent ailleurs, ici parlent. Ceux qui exposent s'exposent. Sur l'estrade et dans la salle, chacun attend quelque chose de l'autre. Qui est ici en position d'analyse ?

Une partie de moi est sur la scène. Imaginaire. L'envie... Pourquoi eux ? Pourquoi pas nous ? Pourquoi pas moi ? J'ai aussi des choses à dire ! Je pourrais montrer ce que je sais. Montrer que je sais... Je les vois faire. Je les ai souvent observés, secrètement envies. Bien sûr, c'est risqué. Il y a des formes à respecter. Il ne faut pas se rater !

Je revois, je revis une expérience récente, qui renvoie à beaucoup d'autres, depuis déjà longtemps... D'où vient le plaisir d'enseigner, puis d'affronter d'autres publics ? Exposer.... Délices et inquiétude de se préparer, de se parer, puis de paraître... Eviter le pire. Ne pas être hué, tué. Par ses pères, par ses pairs. Cuisance des remarques qui suivent. Baume des signes de compréhension, de connivence. Insatisfaction qui demeure, qui redonne envie. Encore une fois. Une fois de plus. Etre, peut-être enfin, totalement reconnu. Quelle drogue est plus tenace ? Apprendre, parfois comprendre, puis faire savoir. Faire savoir qu'on sait...

L'autre partie de moi est là. Silencieuse, comme tapie dans l'ombre. A l'affût sous le filet du discours, captant au vol ce qui flotte dans cet espace. Tous les objets à la dérive. Quelle aubaine ! Timbres des voix, mimiques, gestuelle, vivacité ou hésitation des réparties, signes d'intelligence, regards... Et j'absorbe, trie, assimile, transforme, déborde, recrache... Les cas exposés deviennent les miens. Selon la façon d'en parler, j'adhère. Pourrai-je m'en servir ? : j'adopte. Concepts, traces de filiation théorique, noms illustres, mots inconnus reconnus, citations...

Observer, imiter, donner à voir... A quel moment la pulsion prend-elle sa source ? Où puise-t-elle toute cette énergie ?

Il y a des gens qui savent. Je ne les connais pas tous, mais il y en a. Et j'ignore tant de choses. Pourtant j'ai appris. Depuis que je suis petit. Dans le désordre, parfois sans le faire exprès. A tous moments. Plusieurs fois j'ai cru que j'allais tout comprendre, tenir la clé. Un peu plus tard, je l'avais perdue. La brume se lève, l'horizon s'éloigne. J'avance encore un peu... Je demande la route, poliment. On ne me répond pas souvent. Ou bien ça n'est pas clair. Beaucoup de ceux que je rencontre parlent de drôles de langues. Comme s'ils n'étaient pas d'ici. Certains sont peut-être même égarés ? Mais pas tous ! Il y a des gens qui savent. Il suffit de trouver qui.

Il y a aussi des choses difficiles à demander, surtout quand on ne sait pas ce que c'est. Même avec précaution. Ça dérange. On vous trouve curieux. Enfant, je n'avais ni les yeux, ni la langue dans la poche. Ça s'entendait. Je l'entendais dire. On s'en méfiait. On m'a sûrement caché des choses.

Il y a des jours où je crois que je suis grand. Je parle moins. Je me retiens de questionner. J'observe. Il faut bien choisir son point de vue, mais le spectacle est permanent. Il y en a même parfois trop. Il faut dire que les temps ont changé, les moyens et la morale aussi. Livres interdits de mon enfance, mots censurés, corps cachés, où êtes-vous ? Maintenant étalés, exhibés, partout ! A l'école, dans la rue, à la télé. On attire mes regards, on envahit mes oreilles, on essaie de me toucher, de m'émouvoir sans arrêt. Heureusement, je filtre. Je ferme les yeux. Je fais semblant de ne pas voir.

Je rouvre les yeux quand on me croit parti. Alors on ne montre plus : on laisse voir... Vieux singe, les grimaces manifestes m'ennuient. Je veux du caché, du latent. Je veux du savoir qu'on ignore avoir, du vrai, du frais. Et ici, dans ce colloque, ça devrait être la fête : c'est de celui-là qu'on parle, tout au long. Juste un doute qui s'insinue peu à peu : j'assiste à un spectacle où le latent est rendu manifeste. Pourquoi nous avoir invités à cela, si nombreux ? Maman, ça recommence ! On nous montrerait ça pour mieux nous cacher autre chose ?

Si c'est comme ça, je vais regarder ailleurs. Comme à la télé, l'autre chaîne, l'autre scène. Je quitte les infos et la publicité pour la caméra invisible. Quelqu'un y montre ce que quelqu'un d'autre n'a pas pensé à cacher. Quand je l'ai vu je le raconte très bien. Je mime. Je fais rire comme si ça m'était personnellement arrivé. Il paraît même qu'on est déçu, ensuite, en voyant le film !

C'est comme ici. Le client dont on parle est devenu un peu soi. Celui dont j'entends parler devient un peu le mien.

Quelqu'un m'a écouté pendant des années. Au début, j'étais inquiet. Je ne pouvais pas le voir. Assis derrière, il me regardait sûrement ! Et puis, en parlant, c'est moi qui ai vu des choses. D'ici et d'ailleurs, d'avant. Je me suis découvert. Tous ces morceaux, ces objets rassemblés, pourtant familiers. Devenus un moment hétéroclites. Mots, goûts, attitudes, habitudes. Puzzle désassemblé, réassemblé, fait d'identifications parentales et hétéroclites. Gestes paternels retrouvés en entier, appris sans le savoir, rejetés puis réacceptés.

* Psychodramatiste - Aix-en-Provence

Et les modes des écoles, langagières, vestimentaires, redécouvertes un jour sur soi sans les avoir vraiment choisies ? Et ma volonté d'originalité, mon intolérance au conformisme, où les ai-je prises ? Dans un endroit comme celui-ci ? Un marché libre de l'identification et de la reconnaissance professionnelle ?

Cet homme qui m'a écouté, et que j'ai si peu vu, je me demande parfois si je ne lui ressemble pas un peu...

Le colloque continue pendant que je rêve. Mon attention flottait... Les tables rondes s'animent. Certains disent des choses sur les choses que d'autres ont dites. On cherche le fil rouge qui relie les interventions. On croit le trouver. Il s'emmêle. On relie à des notions antérieures. On démasque les vieilles idées, cachées sous de faux nouveaux mots. On sort son ancêtre. On cite modestement de royales filiations. On se félicite d'une pensée originale.

Le contenu du chaudron bouillonne. La potion analytico-magique est corrosive. Le récipient doit être solide. Heureusement, des structures sociales sont en place. Appareil, appareil, apparences... Age, notoriété, rang universitaire, titres et publications. On ne peut pas encore dire à un débutant qu'il a une pensée originale. Pour improviser, il faut avoir montré ses provisions. On lui demande d'où il vient, qui l'envoie. On peut le trouver plein de fraîcheur, plein d'avenir. Il aura plus tard sa place. Dans l'ordre.

On l'envoie au travail, à la clinique. Il ne rechigne pas. Il en redemande. C'est un honneur. Il y trouve reconnaissance. Il en revient, tout chaud encore de contre-transfert. On le contrôle. On l'aide à élaborer une pensée. La pensée, c'est quand on se détache. Ce n'est pas facile. On se colle au travail avec eux. On s'attache à les détacher. On colle au protocole des séances. On colloque... Chacun rumine, régurgite. On ne sait plus à qui est le morceau. Il circule. La table est ronde. On cuisine un peu l'un et l'autre. On ajoute son grain de sel. Certains font la fine bouche...

La clinique a nourri la pensée. La pensée alimente le discours. On fait ici preuve d'expérience. Regarder, s'emparer, montrer. Cercle inévitable, cycle vital du Savoir, de sa transmission, de sa reconnaissance. Canalisé, structuré, prévisible autant qu'un tournoi ou une fête. Comme celle d'aujourd'hui, au berceau de ce nouveau Groupe de Recherche. Désir et défense sont ici aussi à l'œuvre, comme là où on dit les avoir rencontrés, comme partout.

L'agressivité orale s'organise. On apprend les manières de table. Le bouche à bouche devient bouche à oreille. Les morceaux prennent nom, se transmettent. Symboles livrés aux avatars du développement et de la perversion.

La pulsion a-t-elle plusieurs sources ? N'y-a-t-il qu'un fleuve ? Comment rendre sa vallée fertile ? Comment concilier «l'écouter-comprendre-faire entendre» avec «l'apprendre-chercher-enseigner» ?

En réalité, j'écris dans l'après-coup. Mais toutes ces questions se bousculent pour moi au moment de ce colloque, qui touche à sa fin.

Ca se calme peu à peu. Après les derniers cas cliniques, une œuvre organisatrice. Dense. Profonde. Le ton, le style, la personne me plaisent. Le fond m'échappe un peu. Je n'arrive pas à tout saisir. On me promet le texte. Rassuré, je ronronne. Plus tard, je pourrai embrasser cette pensée, m'y laisser rêver à mon tour. Je décide de souscrire aux actes du colloque.

Je sors en me sentant plus intelligent. Ce qu'il y a de vivant, du désir de connaître, s'est transmis. J'emporte ma part et je rêve... J'ai vu le regard de celui qui a vu l'oreille de celle qui écoutait celui qui, peut-être, entendait les voix. Je les ai tous vus, en perspective. Je suis grand. Je me sens Super-Viseur. Je vais être brillant au repas. Demain, je pourrai dire que je sais. Ca se verra, comme l'intelligence, dans mon regard.

Tu as de beaux yeux, tu sais...

L'IDEE NOUVELLE

par Jean-Claude GINOUX *

Il paraît bien difficile de proposer quelque chose de nouveau à la réflexion sur les rapports entre Pulsions et Connaissance, qui n'ait pas déjà été dit, écrit, rendu public d'une manière ou bien d'une autre jusqu'à ce récent colloque qui nous a réunis à Aix ou au cours même de ces journées.

Je vais donc opter pour un compromis - évidemment risqué mais comment faire ? - qui consistera en la matière à essayer de dénicher du neuf au sein du déjà dit : je veux parler du concept « d'idée nouvelle » progressivement élaboré par Bion (à mon sens depuis ses premiers travaux) mais plus particulièrement explicité par lui dans *l'Attention et l'interprétation* (1970).

Une telle idée, comme on le voit, n'est pas nouvelle et ne m'est, en rien, personnelle : elle est de Bion.

Force est toutefois de constater que ce concept n'est pas très répandu ni discuté dans la communauté analytique. Pas plus, du reste, qu'à l'Université.

Il se pourrait bien, au demeurant, que cela soit le résultat du simple fait que ce concept, précisément, recèle en lui-même ce que Bion a décrit en termes « d'idée nouvelle » et que la collectivité, en conséquence, le traite comme il se doit. Mais il se pourrait aussi (il n'y aura pas de preuve) que cela ne soit pas le cas. Et chacun doit s'en faire une idée.

En quelques phrases, forcément schématiques, et après « transformation » (Bion) inévitable par ma propre grille de compréhension, de « choix des faits » (Poincaré cité par Bion) et d'expression écrite - de quoi s'agit-il ?

Le concept d'idée nouvelle, chez Bion, est étroitement associé à toutes les productions psychiques de génie, dans une communauté humaine, et à leur devenir. Il s'agit de la constatation documentée (mais pour la première fois, je crois, explicitée avec autant de profondeur) que la production d'une idée nouvelle dans une culture donnée (une communauté psychanalytique, scientifique, artistique, religieuse, etc...), paraît tellement mettre en péril le groupe tout entier au sein duquel elle prend naissance que ce dernier ne peut qu'opposer pour faire face à un tel apport (dont par ailleurs il a besoin), énormément de résistances à sa propagation, à sa compréhension.

L'organisation culturelle dont l'une des fonctions est de faire face à cette idée nouvelle, à la charge émotionnelle qu'elle véhicule et à sa potentialité nécessairement destructrice d'un certain ordre établi, Bion la situe dans la caste dirigeante du groupe institué (associations, nations... etc...) et la nomme « Establishment ».

L'individu, exceptionnel, qui produit une idée nouvelle est toujours une personne telle que les mots « génie », « messie » ou « mystique » généralement utilisés pour la désigner, recouvrent en fait une série de représentations qui sont si « constamment conjointes » que ces mots deviennent synonymes. Bion retient le terme « mystique ». « Le fait que le travail du monde doit être effectué par des personnes ordinai-

res » (vous et moi, si vous me permettez) rend impératif une des fonctions les plus controversées - mais aussi des plus nécessaires - de l'Establishment : vulgariser, simplifier, communiquer l'idée nouvelle d'une façon compréhensible, en promulguant dogmes et lois, modes d'emploi, etc...

En vérité l'idée neuve est ainsi établie (Establishment) et ceci d'autant plus rapidement que sa formulation première aura été ressentie comme proche de l'élucidation d'une « réalité ultime » (que Bion désigne par O - ce qui renvoie à « objet »). Elle est alors « emprisonnée dans une formulation qui n'était pas conçue pour l'exprimer ». Parfois même la formulation peut détruire son contenu.

Le groupe a besoin du mystique. Et le mystique a besoin du groupe. « Ils sont indispensables l'un à l'autre », toujours liés par une relation symbolisable en termes de contenant et de contenu (σ , φ). Mais leur relation est dite commensale quand elle est inoffensive pour les deux ou quand tous deux tirent avantage de la nourriture ou de la production d'un même objet ; elle est symbiotique quand l'un dépend de l'autre pour un avantage mutuel (de la confrontation résulte alors une croissance mais non sans difficulté) ; leur relation, enfin, est dite parasitaire quand l'un des deux dépend de l'autre pour produire un troisième objet (par exemple une idée fausse) qui est funeste à tous les trois (Bion, o.c., pp. 138 et 164).

Cette dernière possibilité est évidemment catastrophique et Bion nous dit qu'il est « vital de bien voir que le problème existe ».

« Le groupe a pour fonction de produire un génie ; l'Establishment a pour fonction d'en relever les conséquences et de les absorber afin que le groupe ne soit pas détruit ». Mais quand l'Establishment échoue dans cette tâche « soit par manque de discrimination, qui conduit au développement d'idées fausses, soit par adhésion rigide à une structure existante (...) le mystique ou l'idée messianique est alors vidé de toute vie, ou bien la société se disloque » (Bion, o.c., pp. 144 et 189).

Voilà donc résumé, à ma façon - avec l'espoir mais non la certitude de n'avoir pas trop déformé son contenu - ce concept d'idée nouvelle (ou encore messianique) élaboré par Bion.

Que peut-on en penser, pour ce qui est de sa nouveauté-entendue, on le comprendra, dans le sens de la vérité, dans le sens d'un réel progrès par rapport à ce qui est connu : un pas de plus vers O ?

* Psychanalyste, Maître de Conférence à l'Université de Provence.

Ce concept est nouveau, je crois, parmi toutes les tentatives qui ont eu lieu jusqu'à ce jour pour essayer de cerner de plus près un aspect tout à fait important du dynamisme et de l'économie psychiques, profondément inconscients, de nos organisations psycho-sociales, de nos associations ; de l'équilibre et du déséquilibre de nos valeurs culturelles ; de la vie et de la mort des civilisations. Mais ce concept, évidemment, n'est pas totalement nouveau dans l'histoire des idées - notamment psychanalytiques.

On ne peut que songer, en effet, à toutes les précautions que Freud a prises, partout, toujours, pour faire appel à la raison de ses semblables (ses patients comme ses contemporains) afin qu'ils ne rejettent pas, sans examen, des idées inhabituelles - décrétées immorales - a priori sans intérêt. Car il avait, dès le début, une idée très précise et déjà bien approfondie de ce que peut être la résistance à un point de vue radicalement nouveau dans la communauté des hommes - et en particulier, bien sûr, à la psychanalyse.

Une telle idée, forgée sur sa découverte de la formidable résistance opposée par ses patients (et à commencer par lui-même !) à la levée du refoulement, n'a pu que s'affirmer dans ses écrits de maturité.

N'a-t-il pas écrit en 1924 qu'il n'était pas facile, pour ses contemporains, d'accepter sans difficulté les conclusions de la psychanalyse car celle-ci heurtait profondément leurs préjugés, les obligeant en quelque sorte «à se comporter comme des malades qui, dans le traitement analytique, font avant tout apparaître leurs résistances». Ou encore, en 1925, dans «Résistances à la psychanalyse» : «A récapituler notre liste des résistances à la psychanalyse, on doit avouer qu'il en est bien peu qui correspondent à celles que rencontrent d'ordinaire la plupart des innovations scientifiques de quelque importance». Et Freud d'expliquer qu'à «l'humiliation cosmologique de la découverte de Copernic» et «à l'humiliation biologique infligée par la théorie de la descendance» - ce qui faisait déjà beaucoup - était venue s'ajouter «l'humiliation psychologique» de sa découverte des rapports entre un bien faible Moi conscient et un Inconscient tout-puissant.

Il est évidemment assez facile, après qu'il ait ouvert la voie, de s'interroger sur la nature, «biologique» ou «cosmologique», des humiliations qui auraient précédé l'humiliation psychologique. Ne sont-elles pas, douleurs psychiques, toutes de nature psychologique ? Mais là n'est pas le plus important.

L'acquis freudien le plus solide - apparemment le plus définitif - c'est que le ressort le plus puissant que l'homme oppose à la propagation, à la pénétration dans son esprit de toute idée qui le met en contact avec un sentiment accru de vérité, mais, ce faisant, le bouleverse (la résistance au changement) puise sa force dans l'impression d'une profonde humiliation : soit une blessure narcissique dans l'idée qu'il a de lui-même, de son prochain, de son essence ; dans l'idée qu'il se fait du monde.

En quoi donc le point de vue de Bion est-il nouveau en la matière ?

On ne peut chercher qu'à l'établir, avec les risques que l'on sait.

A mon avis il est nouveau dans le diagnostic et le pronostic.

Freud demeure persuadé qu'à l'instar de toutes les autres grandes découvertes scientifiques qui ont finalement été admises, la psychanalyse, déjà largement répandue, finira bien par être reconnue et acceptée par tous.

Bion nous dit : attention ! Il s'agit là seulement d'une possibilité, fondamentalement incertaine. Et ce qui a le plus de chances de se répandre, c'est une psychanalyse édulcorée. Ou tel et tel «Establishment». Ou la disparition brutale du contenu et du contenant.

Du seul point de vue de la propagation sociale et de l'établissement institutionnel des idées psychanalytiques dans notre pays, la théorie publiée par Bion en 1970 paraît déjà

avoir bénéficié d'un certain nombre de réalisations parfaitement illustratives. D'un point de vue plus général le pronostic est réservé.

Mais la plus importante nouveauté, celle qui pose le plus de problèmes à de nombreux psychanalystes, réside sans doute dans l'hypothèse des mécanismes mis en jeu. La conceptualisation par Freud de la résistance culturelle à la psychanalyse est strictement conforme à la théorie de la résistance qu'il a élaborée pour les individus. C'est parce que la psychanalyse ne peut que pousser nos contemporains à se comporter comme des malades qu'ils résistent à la propagation des vérités qu'elle véhicule - et qui sont humiliantes.

Ce point de vue, chez Bion, demeure parfaitement valable. Mais il devient partiel. «L'homme est un animal grégaire» écrit Bion, dans ses premiers travaux. Il a autant besoin de s'individualiser que de participer étroitement, inconsciemment, d'une mentalité groupale à laquelle il adhère (très souvent dans le sens d'une identification «viscérale» récemment définie comme adhésive) ; en tout cas, pour Bion, en y contribuant de manière anonyme à un niveau protomentale, quasiment somatique. Et c'est la résultante des tensions produites par les exigences de la mentalité groupale d'une part et par les aspirations individuelles plus évoluées mais fondamentalement diverses d'autre part, qui définit ce qu'il dénomme la culture du groupe.

Un tel point de vue est difficile à admettre pour certains psychanalystes car il repose sur l'hypothèse (largement implicite dans les travaux de Bion) de la très relative individuation de nos appareils psychiques - l'individuation complète n'étant pratiquement jamais atteinte, seuls les esprits les plus développés pouvant s'approcher de cette asymptote.

Voilà qui porte un nouveau coup, non négligeable, à notre narcissisme !... Mais ceci ne peut évidemment se comprendre qu'en tenant compte de l'ampleur - et de la très grande fréquence - des processus d'identification projective découverts par Mélanie Klein qui entraînent nombre de nos contemporains à ne pas pouvoir pleinement penser la séparation d'avec l'objet. A charge pour nous de bien comprendre, avec Bion, qu'en tout état de cause, ces mêmes processus d'identification projective ont constitué pour nous tous un mode primitif fondamental de relation à autrui, «à l'esprit de la mère», et qu'ils peuvent fort bien demeurer agissant dans les registres proto-mentaux, pour ce qui est de nos relations aux groupes «dont nous faisons partie», aux valeurs culturelles auxquelles nous «adhérons», au «corps» social en général.

Un tel point de vue met-il en question certaines constructions théoriques de Freud ? C'est possible. Mais l'on a su montrer, au demeurant, que les travaux cliniques de Freud n'étaient eux-mêmes pas toujours en plein accord avec ses constructions théoriques.

Le «vertex» considéré par Bion embrasse en effet tout à la fois l'individu et la collectivité, les individus dans la collectivité et autorise, à l'évidence, une hypothèse inter-active que le point de vue freudien ne permet pas, me semble-t-il, à ce niveau. Et il permet en outre de mieux comprendre que contrairement à ce qu'affirmait en décembre ou janvier dernier un psychanalyste à la télévision française (auquel «l'établissement» chargé de l'émission avait accordé une assez bonne et large place - notamment «le mot de la fin»), la psychanalyse non seulement s'occupe aussi des relations inter-psychiques mais elle s'en occupe pleinement (à commencer par l'analyse du transfert mais en mettant l'accent, cela demeure fondamental, sur l'organisation intrapsychique des relations d'Objet).

Un tel point de vue, enfin, n'est pas entièrement nouveau chez son auteur lui-même. Bion n'a-t-il pas distingué, dans ses premiers travaux, les groupes de travail (activité mentale consciente, tournée vers le réel) et les groupes de base (fondée sur des présupposés inconscients, précis mais variables et infiltrant toujours les groupes de travail) ? N'a-t-il pas

postulé, dès 1951, que tout individu participe toujours, dans ses activités (agir, parole, pensée) d'un groupe de travail et d'un groupe de base ? Et que si l'incapacité à former des symboles est particulière, comme l'a montré M. Klein, à certains individus, «elle s'étend à tous les individus lorsqu'ils agissent en tant que membres d'un groupe de base».

Or un présumé de base, essentiellement fondé sur une émotion primitive et partagé dans une situation groupale, par un ensemble d'individus quel que soit leur niveau d'études, a notamment pour fonction, le plus souvent, de gêner ou de détourner l'activité mentale, rationnelle et expérimentale, du groupe de travail. Le refus pur et simple, dans ces cas-là, d'examiner l'idée rationnelle peut devenir particulièrement agressif et témoigner d'une véritable «haine de tout apprentissage par l'expérience».

Ces idées, on le voit, peuvent parfaitement se rapprocher du concept d'idée nouvelle élaboré par Bion quelques vingt ans plus tard. Mais on peut également les rapprocher, bien entendu, des théories de Bion sur le langage du schizophrène (1953, 1955) sur les attaques contre les liaisons (1959), et, surtout, sur l'activité de pensée (1961).

Ce que Bion nous propose dans cet article fondamental, c'est de considérer qu'une pensée, au sens freudien du terme, doit précéder nécessairement, dans la psyché, la constitution d'un appareil mental susceptible de la traiter - si l'on veut rendre compte dans le détail de la genèse d'une pensée.

S'appuyant sur l'article princeps de Freud (1911, Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques) et sur le mécanisme de l'identification projective découvert par Mélanie Klein (mais auquel il accorde une fonction primitive normale, inhérente à la prématurité du psychisme du petit enfant), Bion nous propose une révision des conceptions psychanalytiques sur l'activité de pensée. Son modèle théorique - plus précis, manifestement, que ceux de Freud, de Klein ou de Winnicott - va intégrer interactivement le rôle psychique de la mère (ou de l'analyste) dans son activité de liaison et de transformation des projections du bébé (ou du patient).

Comment les choses peuvent-elles se passer ? Le bébé, à sa naissance, serait porteur d'une pré-connaissance innée de l'existence de sa mère (Klein) dont Bion nous dit, de façon beaucoup plus dynamique, qu'il s'agirait là d'une attente du sein - ce qui serait une préconception. Toutes les expériences qui mettraient cette préconception au contact d'une réalisation positive aboutiraient à la constitution de ce qu'il appelle une conception (que Bion rattachera plus tard, dans sa grille, à la ligne des fantasmes ; dont il nous dit qu'on est en droit de s'attendre à ce qu'elle soit associée à une expérience de satisfaction ; et qu'elle pourra elle-même jouer le rôle d'une préconception, dans l'avenir, à toutes fins de progrès ultérieurs, pour une nouvelle conception, plus compliquée). Mais toutes les expériences, par contre, qui mettraient une préconception au contact d'une réalisation négative n'auraient pas les mêmes conséquences. Le résultat ici, est fonction de deux facteurs : la capacité du bébé (dont l'importance initiale serait innée et fondamentalement variable d'un individu à l'autre) à tolérer la frustration éprouvée (sans quoi cette sensation, objet bizarre, serait immédiatement éjectée avec des parties psychiques du bébé pour constituer un «élément bêta») ; et la capacité psychique de la mère, le cas échéant, à faire face à une telle projection (à la contenir et à la traiter, ou non, de telle manière que ces éléments inassimilables ou insensés pour le psychisme du bébé lui fassent retour sous une forme significative ou tolérable : un «élément alpha»).

Cette «fonction alpha» de la mère n'est donc pas seulement une fonction de pare-excitation (Freud) : c'est également une fonction de transformation psychique des projections du bébé grâce à l'activité psychique de la mère - dont le concours de l'appareil psychique est activement sollicité.

In fine, la théorie freudienne est reconsidérée, enrichie et

non dénaturée : la production d'une première pensée équivaut à l'acceptation d'avoir un problème à résoudre, une frustration à modifier - et non à fuir - ce qui nécessite, pour faire face à cette Réalité, le développement d'un appareil mental susceptible de «penser les pensées». Le développement psychique et la psychanalyse ne peuvent à jamais déboucher que sur de nouveaux problèmes à résoudre, des vérités à découvrir qui jusqu'alors n'avaient pas de penseur : à l'infini que d'idées nouvelles dont chacun, pour ce qui le concerne, pourra se nourrir et s'approcher !..

Mais pour autant la découverte de Freud selon laquelle une pensée ne peut éclore que dans l'absence ne se trouve en rien infirmée : la contention psychique d'une première pensée (ou de toute autre idée nouvelle) dans la théorie de Bion est basée sur la tolérance, pour le penseur, d'avoir affaire à un «non-sein». En effet, quand bien même serait-il nécessaire, pour qu'une pensée se développe, pour qu'une frustration soit tolérée, que toute une série de réalisations positives satisfaisantes accompagne ou précède la contention d'une pensée, le mécanisme psychologique qui aboutit à la transformation d'une pré-conception en conception repose probablement lui-même sur une certaine tolérance à la frustration. La question, on le comprend, porte ici sur les différences, qu'on peut prévoir fréquentes bien que mineures, entre les caractéristiques de l'objet externe attendu et rencontré - ce qui sert alors de support à la réalisation positive avec un sentiment de satisfaction - et celles de l'objet interne figurant la préconception. Seuls les bébés (ou les patients) qui toléreraient tous ces menus écarts s'enrichiraient facilement par toutes sortes d'expériences positives ; tandis que d'autres, beaucoup plus exigeants, rejetteraient à n'en plus finir les plus infimes inadéquations.

Cette théorie de l'activité de pensée est par ailleurs de nature à expliciter ce qui a poussé tous les psychanalystes - sauf déviance catastrophique - à assurer une certaine présence dans la situation analytique tout en veillant à ce qu'une frustration, tolérable, constitue un aspect important de leur dispositif technique.

Les aléas du développement de l'individu ou du patient sont également théorisés ensemble dans une perspective ébauchée, certes, par Freud, précisée par M. Klein, mais considérablement développée par Bion dans la recherche d'une modélisation proche du langage mathématique.

C'est ainsi que les vicissitudes de tout notre développement psychique sont finalement conceptualisées par Bion comme tributaires de l'antagonisme de trois pulsions clivées fondamentales, source innée du conflit œdipien : l'amour, la haine et le besoin de connaissance (L, H, K) - ce qu'a particulièrement étudié, et complété, Florence Bégoin au cours de ce colloque. Mais un point de vue sur des réalités psychiques (au demeurant comme sur toute chose) ne pouvant être que partiel, le modèle du développement psychique est également symbolisable dans les travaux de Bion par les aléas de l'interaction - à jamais susceptible de se représenter bien qu'à des niveaux différents en cas de progrès - entre position schizo-paranoïde et position dépressive (SP ↔ D) ; ou par celui des vicissitudes de l'interaction, également infinie, entre contenant et contenu (♂, ♀).

Tous ces rapports inter-actifs étant bien évidemment à considérer tant d'un point de vue intra-psychique (du côté du bébé, du patient ; du côté de la mère, de l'analyste) que d'un point de vue inter-relationnel (mère-bébé ; analyste-patient).

Toutes ces théories, développées par Bion entre 1950 et 1965 ouvrent d'immenses perspectives. Mais on se rend compte, du même coup, que le concept d'idée nouvelle tel qu'il fait son apparition en 1970, n'est pas radicalement nouveau dans la pensée de cet auteur. Pas plus que les théories de Bion ne sont elles-mêmes entièrement nouvelles dans l'histoire de la psychanalyse.

Ce sont là des constatations banales que l'on a faites bien

des fois dans l'histoire des idées de l'homme comme dans celle de ses découvertes, probablement depuis la nuit des temps. Mais Bion encore et d'un point de vue psychique nous en donne une explication.

L'idée nouvelle, en soi, ne peut être que la découverte d'une vérité préexistante. Mais la formulation d'une idée nouvelle n'est jamais entièrement nouvelle car pas plus l'individu que la collectivité (pas plus le contenu que le contenant) ne seraient à même de supporter un choc pareil : l'idée entièrement nouvelle est impensable.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BION W., (1943-1952). Recherches sur les petits groupes. PUF 1965.

BION W., (1950 à 1962). Réflexion faite. PUF 1983.

BION W., 1962. Aux sources de l'expérience. PUF 1979.

BION W., 1970. L'attention et l'interprétation (chapitres 6, 7 et 12). PAYOT 1974.

FREUD S., 1911. Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques. In *Résultats, idées, problème*, 2, Paris : Presses Universitaires de France, 1984.

FREUD S., 1924. Petit abrégé de psychanalyse. In. *Résultats, idées problèmes*, 2. Paris : Presses Universitaires de France, 1985.

FREUD S., 1925. Résistance à la psychanalyse. In. *Résultats, idées problèmes*, 2. Paris : Presses Universitaires de France, 1985.

REFLEXIONS A PARTIR DE L'EXPOSE DE MM. THAON ET D. DRAVET

par Anne ROCHE

Je suis fort étonnée, à entendre ce travail de l'absence de la thérapeute : on nous présente Sébastien, ses agirs, ses paroles, ses demandes ; et rien n'est dit des réponses, fussent-elles de silence, de la thérapeute. Or, c'est pour illustrer la pensée de Bion que ce cas nous est proposé. Il me semble voir là un contenu dont le contenant est absent... Ceci est d'autant plus gênant que, si j'ai bonne mémoire, Bion est un des premiers à insister, dès son livre sur les «petits groupes», sur l'utilisation du contre-transfert comme moyen de connaissance de ce qui se passe. Ne parlions-nous pas de connaissance dans ce Colloque ? Le contre-transfert du thérapeute n'est-il pas un précieux moyen, pour ne pas dire l'unique, si l'on veut bien aller jusqu'au bout, et concerne l'observation et la clinique qui en résulte comme une manifestation contre-transférentielle, précieux moyen, et là je dépasse Bion, d'incarner pour le patient la fonction Alpha.

En tant qu'auditrice, j'aurai aimé entendre les chemins par lesquels Mme Dravet a pu éprouver et comprendre Sébastien.

- Ma deuxième remarque est en fait une question : il n'a pas été fait mention des deux voies parallèles que Bion a décrites sous le nom de Pensée (issue d'une expérience de frustration) et sous le nom de Conception (née de la rencontre entre une préconception innée et une expérience gratifiante). Quels sont les rapports pour Bion des concepts et de la pensée, de la lignée gratifiante et de la lignée frustrée. Bion semble s'être attaché particulièrement à la deuxième. Mais n'y aurait-il pas des indications précieuses pour la thérapeute dans l'approfondissement de ces rapports dans la théorie, puis dans la pratique ?

Réponse de Danielle Dravet :

A la lecture de votre observation sur l'intervention concernant Sébastien, que M. Thaon et moi-même avons rédigée, j'ai le sentiment que nous n'étions peut-être pas tout à fait au même rendez-vous, d'où peut-être l'impression que vous avez eue de mon absence comme thérapeute.

Le pôle contre-transférentiel de la rencontre clinique a été évoqué dans la première partie de notre exposé. Nous aurions pu choisir de faire la lecture d'une seule séance dans son intégralité : il aurait fallu re-situer celle-ci dans le fil des séances précédentes et suivantes ; raconter mes rêves et actes manqués, ainsi de suite... Mais notre propos n'était pas celui-ci. Qu'un tel contenu, *Pulsion et Connaissance*, fasse circuler entre ceux qui se montrent avec leur bébé travail, et le public... ce désir de voir comment ça se passe derrière la porte... de la rencontre, fait signe que nous étions bien dans le vif du sujet.

Ceci dit, je ne puis que vous dire mon accord sur la place que vous donnez au contre-transfert comme voie d'accès à

la connaissance. Je suis à ce propos toujours émerveillée de faire l'expérience que les patients, par on ne sait quels chemins obscurs de l'inconscient, nous viennent à l'endroit où nous sommes au plus haut point concernés, et c'est de ce travail que nous faisons ensemble, à des niveaux différents, que naît la reconnaissance.

Réponse de Marcel Thaon :

Concernant la deuxième partie de votre lettre, vous soulevez la question des possibles lignées séparées venues de l'expérience de la gratification et de celle de la frustration. Il me semble pour ma part qu'il nous faut résister à séparer le destin de ces deux expériences originaires sous peine de nous perdre dans des versions caricaturales des systèmes théoriques kleinien et lacanien (vous devinez sans mal à quel univers théorique articuler l'expérience de la satisfaction et auquel associer l'ascèse par la frustration).

Il semble que la position de W. Bion, dès l'article de 1961, est de dire que la *préconception* théorique originelle en attente (la pensée vide du sein) doit s'associer à sa *réalisation* pour ancrer le sujet et l'assurer de son existence au monde (tout à fait au sens où D.W. Winnicott parle de l'expérience fondatrice de l'illusion), mais que cette expérience seule *sature* la préconception qui n'est plus apte à accueillir les expériences nouvelles finement décalées de la précédente. Pour que la préconception puisse fonctionner comme contenant (alpha), il faut que l'expérience de la frustration ouvre en elle un espace : ce lieu où était le sein qui est dans la théorie de Bion l'équivalent du lieu où était le sentiment de dépression (voir son livre *L'attention et l'interprétation*) ouvrant des perspectives nouvelles sur le travail de la représentation.

Dans cet espace ouvert par l'émotion (à distinguer ici de l'affect), le sujet pourra *penser*, c'est à dire construire des symboles d'union sur fond d'absence : en cela, il sera aidé par les indispensables matériaux sans intermittence que sont les expériences gratifiantes emmagasinées sous forme de souvenirs. L'un ne peut aller sans l'autre : la pensée sans le concept, ni même le concept sans la pensée qui se confondrait sinon à l'hallucination. Ensuite viendront d'autres étapes seulement esquissées par Bion : celle de la publication (intra-psychique et extra-psychique) et le rôle du langage verbal dans celle-ci.

Ces propositions me semblent en accord avec l'expérience clinique et la place non négligeable que tiennent les tentatives répétées de certains enfants pour obtenir des satisfactions immédiates par des objets réels. Tel petit garçon va profiter de la dernière séance avant les vacances (et la séparation quelle apporte) pour tenter de communiquer avec son thérapeute, non pas sous forme de *jeux* qui représentent l'absence en présence de l'objet dont la perte prochaine

réveille les sentiments de dépression mais par l'introduction dans la relation d'un *objet réel* (un cadeau, un véritable téléphone, un biberon, que sais-je encore) seul capable d'exorciser la menace qui se rassemble à l'orée de la pièce. L'enfant doit passer par l'expérience directe de l'objet, sensé être plus «réel» que l'expérience relationnelle, mais si on le laisse faire, il n'en est que plus désespéré/persécuté, et ceci entre en opposition avec la capacité - en d'autres temps

partagée peut-être - d'apprécier les rencontres dans leur liaison à la séparation (l'article d'Isca Wittenberg sur le petit John, dans *Le monde de l'autisme*, donne un bel exemple de ce mouvement).

C'est donc bien dans l'*articulation* de la rencontre de l'objet et de sa perte que s'origine le symbole (le Fort-Da de Freud ne disait pas autre chose) et la possibilité de grandir pour l'appareil psychique.

QUELQUES REFLEXIONS SUR LES PULSIONS DANS LA SUBLIMATION

par Béatrice ROUZEROL *

Dans la théorie freudienne, nous sommes confrontés à tous les niveaux à des notions dualistes et particulièrement en ce qui concerne les pulsions, sur le modèle dit Freud : «du couple d'opposés qui règne dans l'organique : attraction et répulsion» (1938, 8-9). Ces oppositions parfois se complètent, se superposent, se confondent, ou sont tout à fait antagoniques.

Dans la sublimation, des modifications interviennent au cœur même de la pulsion : inhibée quant au but, elle se déssexualise, elle se déqualifie. En fonction de leur personnalité respective, A. Green la nommera «pulsion mortifiée», (le choix de ce mot marque là l'empreinte de la pulsion de mort) et J. Laplanche la nommera «pulsion séquestrée», séquestrée par le Moi.

Le statut de la pulsion est difficile à cerner. C'est un concept «chauve-souris» dit J. Laplanche (1976, 436), tantôt désignée comme *somatique*, tantôt comme *psychique*. Freud dans «Pulsions et destins des pulsions», écrit que c'est «sur le chemin de sa source à son but (que) la pulsion devient effective psychiquement».

Il n'est donc pas si facile de repérer le point exact de sa trajectoire.

Je pense que la position et la nature de la pulsion qui varient entre la première et la deuxième théorie, se retrouveront ultérieurement dans les options différentes que prendront les analystes et en particulier en ce qui concerne le narcissisme.

Lorsqu'il aborde la sublimation, Freud pose deux hypothèses :

- l'une se fonde sur la théorie de l'étayage des pulsions sexuelles sur les pulsions d'autoconservation. Encore une notion difficile à définir, dit J. Laplanche.

Ces pulsions d'autoconservation peuvent se situer, soit en terme d'*instinct*, de *besoin*, ou de *fonction* (1976, 441-448). C'est le sexuel, continue-t-il, qui dans un mouvement inverse de l'étayage (mouvement qu'il nommera «rebroussement») vient réétayer ce plan de l'autoconservation qui était assez «débile», en lui insufflant une nouvelle consistance, en lui donnant une trame. (C'est son fameux dièdre avec l'arête du milieu).

- la deuxième hypothèse de Freud, se fonde sur le retrait de la libido déssexualisée sur le Moi. Il définit alors dans «*Le Moi et le Ça*» (1923), l'énergie du Moi comme étant issue de la sublimation.

A. Green, lui, souligne que Freud s'est posé trois fois la question (dans «*Le Moi et le Ça*»), pour choisir l'une ou l'autre de ces hypothèses : «Les formes de la sublimation naissent-elles par l'intermédiaire du Moi, ou bien celle-ci s'origine-t-elle de la désintrication des pulsions?».

Racine chante dans mes oreilles :

«Ariane, ma sœur, de quel amour blessé

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée».

laissée... pour compte ; pour règlement de compte. Les mères de mes patients auraient eu des comptes à régler avec leurs propres mères, à travers leurs nourrisson... ?

Là se pose l'éternelle question de ce qui est premier : est-ce la pulsion traumatisante qui crée l'objet ou est-ce l'objet qui, par effraction, crée la pulsion ? La théorie de la séduction pose à nouveau problème, nous y reviendrons un peu plus loin.

Chantal est une femme intelligente, attachante, maniant l'humour et la dérision dans un langage très imagé. Elle fonctionne avec des mécanismes obsessionnels, des agirs pervers, sur fond de carence narcissique. Ses identifications sont labiles. Elle présente une profonde angoisse quant à l'intégrité même de son corps, quant aux limites de son Moi et son identité sexuelle.

Elle se caractérise dans la relation transférentielle comme ayant une forte fixation anale, avec deux polarités active et passive ; elles-mêmes se situent de part et d'autre des deux stades décrits par K. Abraham. Pour lui, le franchissement de cette frontière signe la névrose ou la psychose :

- premier stade : l'évacuation avec la destruction concomitante de l'objet,

- deuxième stade : la rétention avec le contrôle possessif de l'objet pour le maintenir en vie.

L'ambivalence de haine et d'amour chez ma patiente, à l'égard de l'objet (dont la représentation doit parfois être terrifiante), à laquelle je réponds en termes œdipiens, ne l'amène qu'en partie à trouver des contre-investissements. Cette ambivalence ne peut être contenue par des mécanismes obsessionnels comme l'isolation ou l'annulation rétroactive ; elle passe dans un agir pervers. Enfant, elle a vécu avec ses parents un état d'objet passif ; elle tente de le rejouer activement avec ses partenaires. La compulsion de répétition, écrit J. Laplanche, «est une des façons de répondre à la pulsion de mort, une des façons, peut-être pas la seule, de tenter de (la) lier» (1977, 595). Pour lui, en effet, la pulsion de mort se situe au niveau du processus primaire : c'est la sexualité de représentations d'objets partiels c'est le non-dialectisable, c'est la pulsion sexuelle sans sa manifestation auto-érotique (1977, 581), et reprenant Freud qu'il cite : «c'est le plus pulsionnel de la pulsion, l'âme même de la pulsion».

Souvent, en écoutant la plainte des patients, un vers de

* Membre de la Société Psychanalytique de Paris. Marseille

C'est l'aspect quantitatif de la pulsion de mort intriquée à la pulsion de vie dans la sublimation qui amènera me semble-t-il J. Laplanche à constater que, si l'on va au fond des formulations freudiennes, il ne reste dans le sublimé ni le but, ni l'objet, ni même la source (1977, 373).

A. Green, au contraire, souligne le statut permanent et durable de l'objet dans la sublimation. Qualitatif que l'on retrouve chez Freud pour les pulsions d'autoconservation et ultérieurement pour la tendresse.

De plus, dans son étude sur Léonard de Vinci, Freud a montré l'extrême difficulté de celui-ci à retourner du sublimé au pulsionnel, ce qui tendrait à dire que Léonard a échoué en partie dans son processus sublimatoire.

Pour Chantal, toute sa relation d'objet est imprégnée de cette fonction de défécation et ses identifications bâties sur le même modèle. J. Chasseguet-Smirgel, a bien montré, notamment en étudiant les œuvres de Stringberg, comment le pénis anal magique introjecté débouche sur une désagrégation de celui-ci, sur un désastre...

Cette sensation de vide, d'artificiel, vient raviver le conflit topique du Moi, vécu comme incapable, face à un Surmoi cruel, exigeant. Chantal dira aussi en parlant d'un atelier de céramique auquel elle participait : «J'ai des difficultés à terminer un objet. Les autres voient le produit fini quand ils le fabriquent, moi, je ne peux pas. C'est un hasard quand j'arrive à le terminer». L'anticipation, cette possibilité de projeter dans l'avenir une image narcissique d'elle-même, lui fait en partie défaut.

Pour moi, cette patiente n'est pas du tout psychotique, au sens où l'on pourrait entendre risque de décompensation, de désorganisation massive par la levée d'un refoulement précaire ; cependant, il existe chez elle une difficulté à endiguer les excitations internes qui créent des effractions douloureuses par l'urgence irrépressible à les évacuer d'une manière adéquate, et ce, malgré les bénéfices secondaires probablement insuffisants.

On pourrait citer à ce propos deux exemples de destins divergents de la pulsion :

- le premier, celui de Lou Andréas Salomé qui tricotait aux soirées du Mercredi à Vienne, fait qui était commenté par tout un chacun comme l'équivalent d'un acte masturbatoire. Il ne me paraît pas invraisemblable d'assimiler cette activité à une forme de créativité.

- le second, à l'opposé, qui est rapporté par H. Segal, c'est celui de ce psychotique que l'on invitait à jouer du violon et qui rétorquait qu'il ne pouvait pas se masturber en public.

L'un et l'autre sont exempts de refoulement ; ils sont inhibés quant au but, mais dans le second, l'inhibition massive est consécutive à l'irruption dans le réel d'un désir pulsionnel projeté ; en somme, c'est exactement l'inverse du premier destin de la curiosité sexuelle que dépeint Freud dans Léonard pour un névrosé : il n'y a pas de réalisation possible dans la réalité par excès de refoulement de la représentation.

En m'interrogeant sur les trois autres modes fondamentaux du destin pulsionnel, j'en viens à penser qu'ils ont peut-être des modèles de mécanismes identiques qui s'interfèrent les uns avec les autres.

a) en ce qui concerne le *refoulement*, J. Laplanche (1976, 421-422) pour sa part, doute que la sublimation soit un processus échappant totalement au refoulement et particulièrement lorsqu'il s'agit d'un certain type d'objet (c'est-à-dire un objet sexuel) ce qui est le cas chez Léonard de Vinci.

b) en ce qui concerne le *renversement dans le contraire*, n'est-ce pas aussi le modèle de rebroussement de la pulsion sexuelle sur le plan de l'auto-conservation, la pulsion désexualisée ou encore après le tournant de 1920 la transformation d'Eros en Thanatos ?

c) en ce qui concerne le *retour sur la personne propre*, n'est-ce pas le modèle d'une récupération de la libido objectale

sur le Moi, récupération narcissique à la fois cause et conséquence de la sublimation ?

Une des formes de ratage de la sublimation se retrouverait dans la déviation sexuelle dont J. Mc Dougall a décrit les différences et les similitudes : les pulsions du pervers ne sont ni désexualisées, ni socialement valorisées. Si l'artiste, lui, cherche à atteindre son public pour lui faire partager sa vision intérieure de la réalité, le pervers, lui, cherche à imposer sa jouissance, grâce à un scénario personnel et son public n'est réduit qu'au minimum, ne représente en fin de compte que son propre miroir. Est-ce parce «qu'entre l'emprise autoconservatrice, adaptation du monde extérieur et le sadomasochisme, il y a un rapport d'étaillage ?» ainsi que l'écrit J. Laplanche (1976, 643).

Ce déni du réel ou de l'objet que l'on retrouve chez le pervers, va à l'encontre du processus sublimatoire dans la mesure où l'inhibition quant au but s'instaurerait, comme le suggère A. Green, au moment de la perte de l'objet-sein ; cette perte étant corrélative de la perception totale de l'objet maternel (1982, 103). Encore faut-il que cet objet maternel ne soit pas porteur d'un phallus tout puissant, vécu comme dérobé au père dans la scène primitive.

Pour Chantal, dans sa confrontation à une rivalité œdipienne, la peur de la castration glisse dans un registre prégénital proche de la mort. C'est le tout ou rien, ne pas pouvoir réparer l'objet, c'est disparaître du même coup avec lui. On voit combien le sort de l'objet et du sujet sont liés dans ce clivage tout bon tout mauvais.

C'est là à nouveau que pourraient intervenir les deux théories des pulsions, à la fois pour brouiller les cartes et nuancer ce parcours dans les deux sens des investissements allant du Moi à l'objet et de l'objet au Moi.

A. Green écrit : «C'est dans les oscillations de un à zéro que nous devons saisir la problématique intrinsèque du narcissisme» (1982, 25). Si tout le monde s'accorde sur le fait que la sublimation est étroitement dépendante de la dimension artistique du Moi, il existe des divergences quant aux mécanismes mis en cause dans la création artistique notamment chez M. Klein et J. Chasseguet-Smirgel.

A priori, à bien y regarder, il me semble que chacune d'elles se situe soit du côté un, soit du côté zéro ; c'est un peu comme l'histoire de la bouteille à moitié vide ou à moitié pleine suivant le point de vue que l'on adopte. Le côté zéro pourrait être celui du narcissisme tel que le conçoit B. Grunberger, le côté un, celui de l'investissement d'objet qui est très précoce chez M. Klein, comme chacun sait ; en somme, on retrouve grosso modo les deux hypothèses de Freud précitées concernant les processus de sublimation.

Pour M. Klein, écrit J. Laplanche, «tout amour, toute relation d'objet véritable est réparation, création de l'objet comme une totalité, garante de la totalité du Moi» (1976, 654).

J. Chasseguet-Smirgel réplique que la clinique ne confirme pas la corrélativité de la réparation du sujet et de l'objet ; que la réparation du sujet se fait aux dépens de l'objet, ce qui entraîne soit une culpabilité avec crainte de rétorsion du Surmoi, soit un refoulement des pulsions sadiques qui est assimilable à une formation réactionnelle (1971, 90-91).

Pour ma part, je pense que le point de convergence entre ces deux positions antagonistes se situerait au niveau des identifications (les quatre décrites par Freud dans «Le Moi et le Ca») qui impliquent à ce titre la bisexualité active et passive, identifications qu'ont souligné Le Guen et Coll., dans leur rapport sur le refoulement dans le chapitre qui traite de la sublimation.

L'objet étant assimilé, «annexé» par le Moi (selon un terme utilisé dans M. de M'Uzan pour rendre compte de ce processus), il n'y aurait plus de relation d'altérité avec l'objet, ainsi que l'avance J. Chasseguet-Smirgel, mais récupération de la libido objectale, enrichie de certaines qualités

ou caractéristiques de l'objet. En somme, il n'y aurait pas incorporation, mais identification. A. Green indique que la fusion n'est pas un état en soi, mais une possibilité d'intégrer un objet sans peur de perdre sa propre intégrité (99).

Cette idée d'extraterritorialité du Moi, on la retrouve chez Eissler qui traite du Léonard de Vinci et que J. Laplanche (1977, 589) commente de cette manière : «On pourrait dire que la symbolisation dans l'œuvre d'art défait cette distinction... entre stimulation et excitation... «défait même la relation métaphorique entre l'externe et l'interne. Elle réunit l'externe et l'interne pour les reprendre dans un autre niveau de symbole».

C'est la définition par excellence de l'espace transitionnel de Winnicott, cette aire d'illusion où le Moi et l'objet se mélangent, à laquelle on pourrait adjoindre une notion de temps, celle de la tolérance à la tension et à l'ajournement de la décharge. C'est de cette attente que peut naître l'anticipation de l'œuvre.

On pourrait aussi rapprocher le processus de sublimation et celui de l'humour ; lorsque dans un mouvement transitoire le Moi, face aux agressions extérieures, prend appui alors sur l'instance surmoïque pour «écarter la réalité et servir l'illusion» (Freud).

Ces agressions tant externes qu'internes, J. Laplanche les a reprises pour en faire finalement le pivot de sa théorie du traumatisme de la séduction, à l'origine de la sublimation.

La séduction de la mère serait pour lui «une donnée quasi structurale de la relation de la mère au pénis» (1976, 638). Cette donnée M. de M'Uzan l'appellera : «la réalisation du programme phallique de la femme».

J. Laplanche montre que l'objet a eu lui-même deux statuts :

- celui contingent d'apaiser les tensions,
- celui de créer des pulsions.

Mais le traumatisme n'est opérant que dans une relation chronologique d'après-coup, un peu comme pour l'étayage. Il faut donc deux traumatismes pour en produire un seul (1976, 628). Si l'enfant n'est pas en mesure de lier l'énergie qui déferle, c'est l'ébranlement sur le plan quantitatif ; s'il n'a pas les capacités d'élaboration nécessaire, c'est l'ébranlement sur le plan qualitatif. Car avant l'exigence du principe de plaisir, passe d'abord l'urgence de lier les énergies qui envahissent ; le temps du plaisir viendra dans un second temps ; celui de leur évacuation. Cet équilibre est

donc très précaire entre effraction du pare-exitations et douleur qui mobilise les défenses. Ce qui amènera A. Green à constater que cette libido déssexualisée pour la sublimation est plus vulnérable à la pulsion de mort (1982, 107).

Je m'interroge parfois au sujet de mes patients quant à l'évaluation que l'on pourrait faire concernant la part des pulsions partielles qui rejoindrait la sexualité génitale et celle qui irait à la sublimation. Evidemment, c'est tout à fait spéculatif, quasiment inquantifiable !

Ce dont on peut être certain par contre, c'est que le cadre analytique et l'analyste lui-même, sont objets créateurs de pulsions et donc de traumatismes, que la mise en place d'une cure serait déjà le support de remaniements pulsionnels, soit dans un sens favorable : liaisons affects-représentations, énergie réinvestie ou déssexualisée, soit dans un sens défavorable : désintrication pulsionnelle.

Pour terminer, j'emprunterai à J. Laplanche une sorte de conclusion à cette réflexion, conclusion provisoire elle-même en forme d'interrogation :

«Est-ce qu'après tout le problème de la création, plutôt que comme création de nouveaux contenus, de nouvelles formes, ou de nouveaux objets, ne serait pas à concevoir au départ comme une néo-crédation d'énergie psychique ou comme une utilisation du traumatisme ou des traumatismes répétés, pour créer sans cesse une néo-pulsion ?» (1977-607).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CHASSEGUET-SMIRGEL J., 1971. *Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité*. Paris : Payot.
- FREUD S., 1923. Le moi et le Ça. In : *Essais de Psychanalyse*. Paris : Payot
- FREUD S., 1938. *Abrégé de psychanalyse*. Trad. fr. 1950. Paris, Presses Universitaires de France.
- GREEN A., 1982. *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris : Editions de Minuit.
- Mac DOUGALL J., 1972. Créativité et déviation sexuelle. *Revue Française de Psychanalyse*, 36.
- LAPLANCHE J., 1976. Pour situer la sublimation. *Psychanalyse à l'Université*, 1, 413-461 ; 619-655.
- LAPLANCHE J., 1977. Faire dériver la sublimation. *Psychanalyse à l'Université*, 2, 369-426 ; 561-610.

ACTIVITES DU G.E.C.P.

Séminaire les premiers et troisièmes lundi de chaque mois de 20h à 22h, salle 520, à l'Université de Provence, 29, avenue R. Schuman, Aix-en-Provence.

Première séance de l'année 1986-1987 : lundi 3 novembre

Responsable de l'organisation du séminaire : M. PINOL-DOURIEZ

Enseignements de l'Option Psychologie et Psychopathologie Cliniques du DEA de Psychologie :

- UA 20 - Psychopathologie clinique des troubles cognitifs (M. DESPINOY)
- UA 21 - Affect et symbolisation dans le développement psychosomatique (M. PINOL-DOURIEZ)
lundi 14h 30 - 17h 30 (4 séances)
- UA 22 - Affect et représentation en psychologie clinique sociale du champ culturel. Aspects conceptuels et méthodologiques (M. THAON)
lundi 14h - 17h (4 séances)
- UA 23 - S. LEBOVICI : Thème et dates à préciser
- UA 24 - Psychologie et psychopathologie cliniques du lien et de la mentalisation (R. KAES) - dates à préciser.
- Groupe de travail sur la méthodologie de la recherche en psychologie clinique (M. PINOL-DOURIEZ)
Les premiers et 3ème lundis du mois 15h 30 - 17h 30.

Les Journées d'étude destinées aux étudiants inscrits en Formation Doctorale sont ouvertes aux collègues cliniciens intéressés (Responsable : M. PINOL-DOURIEZ. Renseignement affichés au panneau réservé aux Etudes Doctorales).

Le deuxième Colloque du G.E.C.P. se tiendra fin 1987 sur le thème :

Affect et Symbolisation. Des précisions seront adressées en temps utile aux personnes ayant participé au premier Colloque.

Dans la mesure des places disponibles, des **Séminaires extérieurs** animés ou organisés par certains membres du G.E.C.P. dans les Institutions et Associations où ils travaillent peuvent être ouverts. Adresser les demandes aux responsables de ces séminaires : A. BOYER, A. CAMELIO, M. DESPINOY, J. FOREST, J.C. GINOUX, M. THAON.

BON DE COMMANDE

Nom :

Prénom :

Adresse :

commande exemplaire(s)

des Actes du Colloque «Pulsions et Connaissance» (80 Francs)

soit :

+ frais d'envoi : 17 F.

Total : =

Chèque libellé à l'ordre de :

Groupe d'études cliniques et psychopathologique du
développement.

Commande à adresser à :

G.E.C.P.

U.E.R. de Psychologie

29, avenue Robert Schumann

13621 AIX EN PROVENCE Cédex 1